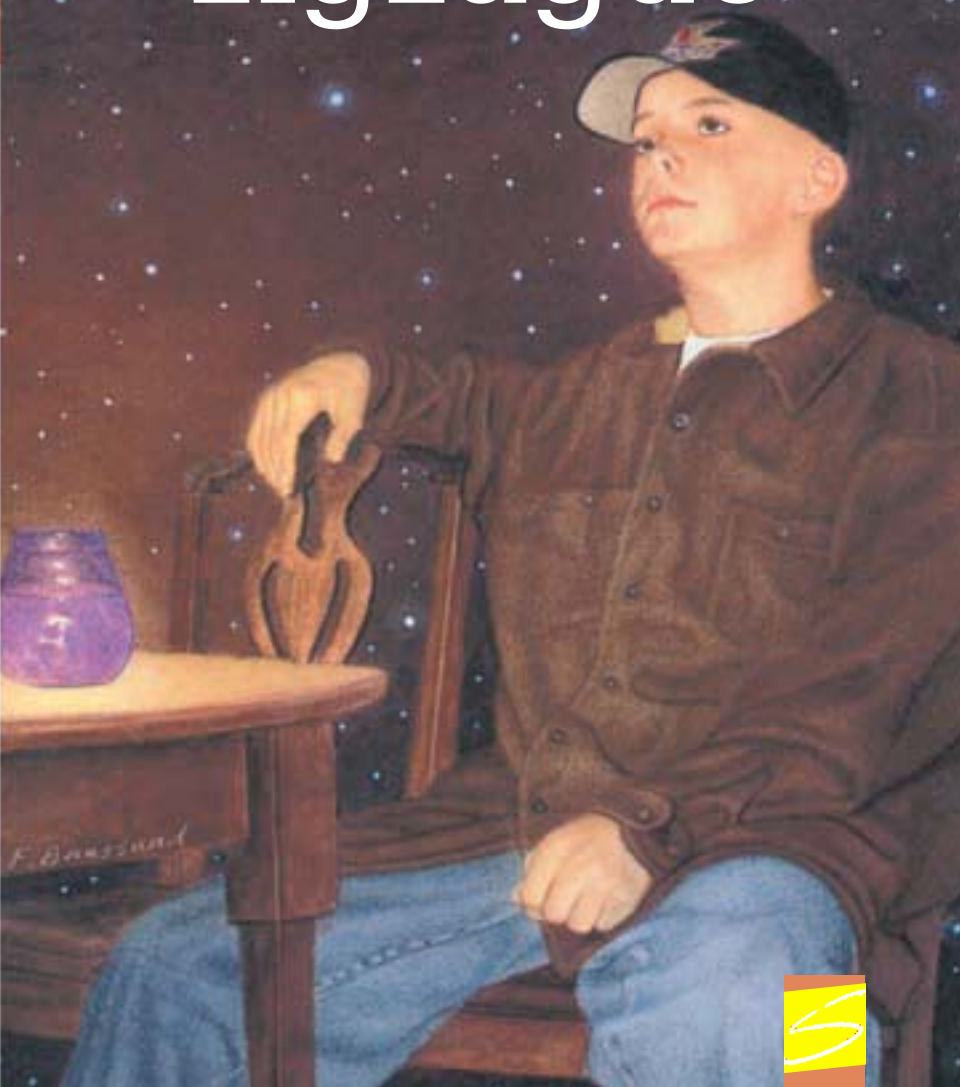


pierre desrochers

ma vie zigzague



Ma vie zigzague

Finaliste au Prix M. Christie 2000

Notre site, c'est droit devant :
visitez-le : www.soulieresediteur.com



Du même auteur

chez le même éditeur :

Ma vie zigzague, collection Graffiti, 1999.

Finaliste au Prix M. Christie 2000.

Les neuf dragons, collection Graffiti, 2005.

Finaliste au Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de la ville de Montréal 2006.

Chez d'autres éditeurs

pour la jeunesse :

Xavier et ses pères, roman, collection Papillon, éditions Pierre Tisseyre, 1994.

pour les adultes :

Ti-cul Desbiens ou le chemin des Grèves, roman, éditions Pierre Tisseyre, 1991.

Les années inventées, nouvelles, éditions Pierre Tisseyre, 1994.

Canissimius, roman, éditions Québec/Amérique, 1990.

Pierre Desrochers

Ma vie zigzague



case postale 36563 — 598, rue Victoria,
Saint-Lambert, Québec J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2009
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et
Archives Canada**

Desrochers, Pierre, 1950-

Ma vie zigzague

(Collection Graffiti ; 4)

Ed. originale: 1999.

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-89607-107-4

I. Titre. II. Collection: Collection Graffiti ; 4.

PS8557.E842M38 2009 jC843'.54 C2009-941438-4

PS9557.E842M38 2009

Illustration de la couverture :
France Brassard

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur
et Pierre Desrochers

ISBN 978-2-89607-107-4 (version papier)

ISBN 978-2-89607-279-8 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-278-1 (version PDF)

Tous droits réservés

*À Jocelyn Demers,
oncologue
à l'hôpital Sainte-Justine
et à son équipe
pour tous les petits
et grands miracles du quotidien.*

Avertissement

Pour les besoins du récit, certaines dates concernant les faits entourant le départ de Patrick Roy de Montréal et de son échange au club de l'Avalanche du Colorado ont été volontairement changées.

De plus, en 1995, il n'y a jamais eu de séries opposant le Canadien de Montréal à l'Avalanche du Colorado.

Dans ce roman, nous n'avons pas eu comme préoccupation de respecter l'exacte configuration des lieux à l'hôpital Sainte-Justine. Nous avons retenu le nom de cette institution en reconnaissance pour le personnel qui y œuvre et pour rendre hommage aux centaines de combats qu'on y mène au nom de la vie. Nous l'avons aussi retenu parce qu'il fait image. C'est un lieu connu par beaucoup de jeunes et leurs parents.

Pour le reste, il me plaît de croire que les choses auraient pu se produire là et ainsi qu'elles arrivent dans ce roman.

L'auteur



Première partie
Eunice et Maxime



DRACULA ET MOI

MAIS ALLEZ DONC EXPLIQUER ÇA à une mère qui ne vous aime pas ! J'ai essayé. Ça ne marche pas.

Expliquer quoi ?

Je vais vous dire et vous allez comprendre tout de suite. MA VIE ME BOUFFE LE DERRIÈRE !

Ma vie ressemble à une culotte d'enfant de quatre ans. J'en ai onze, enfin presque onze, et je n'entre plus dedans. J'étouffe, sac d'oignons ! Cette année, je vais entrer en sixième et on me traite encore comme si je commençais la maternelle.

Voilà ! Vous avez compris ? Je le savais. Tout le monde comprend sauf ma mère. Et

pourquoi ma mère ne comprend pas ? Parce qu'elle ne m'aime plus. Et cela ne date pas d'hier. Ça fait plus de six mois que ça dure.

On devrait autoriser le divorce entre un fils et sa mère. Si les adultes peuvent divorcer, je ne vois pas au nom de quel principe on refuserait ce même droit aux enfants.

D'ailleurs ce droit, même mon chat l'a obtenu. Carbone n'aimait plus ma mère, pouf ! il a fait sa valise et il a quitté la maison. Pas plus compliqué que ça !

Pourtant, ça avait bien commencé entre maman et moi. Quand maman a cessé de travailler, un peu avant son accouchement, c'était merveilleux. J'avais une mère à temps plein, à moi tout seul. J'en ai profité, mais pas longtemps.

Trois grosses respirations plus tard, paf ! c'était fait. Dracula était dans sa chaise haute.

Dracula, c'est mon petit frère. Il a six mois.

Pendant trois mois, il n'a pas cessé de téter ma mère et, depuis, il ne cesse de l'accaparer par toutes sortes de stratagèmes diaboliques. Il braille ; il fait de la fièvre ; sa couche est pleine ou son biberon est vide. Et je ne vous dis pas le reste. L'univers tout entier tourne autour de Dracula. C'est le Roi-Soleil.

Moi, je ne suis qu'une pâle planète qui gravite dans son sillage : un tout petit Pluton de rien du tout qui tourne sur lui-même sans le

droit de faire quoi que ce soit. Faut pas déranger le ROI qui dort. Alors, plus le droit de faire du bruit. Plus le droit de jouer quand je veux. Plus le droit d'inviter mes amis. Plus le droit, plus le droit, plus le droit !

Mais quand va-t-on se rendre compte que j'existe aussi, sac d'oignons ?

Vous savez la dernière trouvaille de Dracula pour mieux accaparer ma mère ? Il lui a mis dans la tête que mon chat était dangereux. Alors ce matin, au petit déjeuner, maman a dit à papa qu'on ne pouvait plus garder Carbone.

— Le petit est allergique. C'est ce que le médecin a dit.

Le petit, c'est, bien sûr, Dracula. Et le médecin n'est pour rien dans cette histoire. Simple-ment, Dracula ne peut supporter que ma mère caresse quelqu'un d'autre que lui. Il est terriblement jaloux. Alors, il a eu l'idée géniale de faire le vide autour de maman. Il a inventé cette histoire absurde d'allergie. Et ça marche.

Je vous ai menti tout à l'heure. Carbone n'est pas parti tout seul. C'est Dracula qui s'en est débarrassé. Je revois encore les yeux de Carbone quand il a quitté la maison pour la dernière fois dans les bras de papa. Il n'a rien dit. Il m'a simplement regardé jusqu'à ce que la porte se referme derrière lui.

C'est à ce moment que j'ai vu des larmes tomber dans mon bol de Corn Flakes. C'étaient

celles de maman qui se mêlaient aux miennes. Elle m'a caressé la tête.

— Je comprends que t'aies de la peine, mon pit ! qu'elle a dit.

C'était la première fois depuis longtemps que maman s'occupait de mon chagrin. J'étais presque content du départ de Carbone. Grâce à lui, je retrouvais les bras chauds de maman. C'est le moment qu'a choisi Dracula pour s'étouffer avec sa suce.

Ç'a été la cerise qui a fait déborder le vase, ou quelque chose du genre. Quand maman est revenue avec Dracula dans les bras, j'ai compris que j'étais maintenant orphelin de mon chat.

Alors, pour me consoler un peu, je suis allé jouer chez mon ami Maxime. Il m'a invité à regarder un film ce soir. Quand j'en ai parlé à maman, bien sûr, ç'a été le drame.

— Maman ! Ce n'est pas toi qui me dis tout le temps que je ne suis plus un bébé ?... C'est les vacances, sac d'oignons ! J'peux bien me coucher une heure plus tard. Pour une fois, je n'en mourrai pas.

— Papa travaille, lui, demain matin.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans le problème ?

Maman me regarde comme si j'avais une boîte de petits pois n° 2 à la place de la tête.

Elle retourne à son évier, puis se met à frotter le fond d'une casserole.

Après un moment, elle se retourne, elle place ses mains sur ses hanches, puis me contemple avec un drôle d'air. Je m'imagine qu'elle s'apprête à abdiquer devant la pertinence de mes arguments... Ben voyons donc, sac d'oignons !

— Charles, te laves-tu des fois ?

J'ai cru que mes deux bras allaient se détacher de mon corps. Jamais je n'aurais cru les adultes si pervers, si tricheurs, si hypocrites, si patte pelue, si pharisaïques, si fallacieux, si... (pour les autres mots de même acabit voir le dictionnaire des synonymes p. 257).

Que voulez-vous que je réponde à ça ?

Uno : je n'ai jamais trouvé utile de se laver quand on est certain de se resaler. C'est une perte de temps. C'est vrai ça. On vit dans un monde de pollution. On respire, on s'abîme un poumon. On boit de l'eau, on s'intoxique. On mange, on risque la maladie du hamburger. On prend un coup de soleil, on se retrouve avec un cancer de premier ministre. On vit comme si on avait en permanence la tête dans une poubelle. Alors, à quoi bon faire tant de chichi ? Je vous le demande !

Deuzio : Se laver, ce n'est pas écologique. C'est une atteinte grave aux droits de l'homme des poissons. Le savon, tout le monde sait ça,

ça tue les poissons. Je suis certain que, dans une vie antérieure, j'étais un poisson qui est mort après avoir avalé un pain de savon.

Tertio...

Y'a pas de tertio.

Ma mère m'a fait perdre tous mes moyens avec son histoire de lavage. Tu parles d'une question à poser à un garçon de dix ans. On dirait, des fois, qu'elle n'a jamais été un petit gars de dix ans, elle. Je le sais-tu, moi, depuis quand je me suis lavé ?

Comment sommes-nous passés, sans que je m'en rende compte, d'une simple permission de regarder un film d'Arnold Zinzinberger chez mon ami Maxime à un problème d'hygiène corporelle qui ne me concerne même pas ? Tout le secret est dans la sauce. Et la sauce, ma mère connaît ça.

Pour avoir le dernier mot, elle a un truc efficace. Elle dévie la conversation sur un point de la vie quotidienne où je vais me sentir coupable et le tour est joué. Ça marche à tout coup.

C'est pour ça que je me suis finalement retrouvé dans la salle de bains à me laver derrière les oreilles.

Mais un enfant, ça ne passe pas sa vie à se laver les oreilles. Ça compte aussi. Très mal, mais ça compte ; n'importe quoi. Par exemple, les secondes qui me séparent du moment où je vais devoir sortir dehors. Car, voyez-vous,

je ne sais plus si j'ai vraiment envie d'aller rejoindre Maxime dans la ruelle pour lui expliquer le refus de maman. Il va encore me niaiser. C'est connu, j'ai les parents les plus sévères de la planète, de la galaxie, de l'univers entier !

Pourquoi mes amis ont-ils toutes les permissions et moi aucune ? Mystère et boule de gomme, comme dirait grand-père. Et moi, ça me fait ch... suer.

J'en suis à 1095... 1096... 1097... 1098... 1099... 2000.

Non ! 1200... 2100... Et puis caca ! C'est eux, dans la ruelle, qui me mélangent. Je les entends rire. Ils ont l'air d'avoir un plaisir fou. Maxime, surtout. On n'entend que lui.

Je ne vais quand même pas moisir ici alors qu'il fait si beau à l'extérieur.

Je vais dire à Maxime que, ce soir, maman m'amène au ciné-parc. Ça va lui couper l'envie de se moquer. Mentir en cas de légitime défense, c'est permis ; même à son meilleur ami. De toute façon, ce n'est pas grave. On passe notre temps à se raconter des menteries, Maxime et moi. C'est notre sport national. Ça et le hockey.

Je sors de ma chambre. Je passe derrière maman sans faire de bruit. Un pressentiment. Il me semble qu'il vaut mieux ne pas distraire maman de ses occupations. Elle finit de nettoyer l'évier. Je dépose ma main sur la poignée de la porte. Je tourne.

— Ta chambre, mon pit !

— Arrête de m'appeler « mon pit » ! Je ne suis pas un moineau.

Ma chambre ! Qu'est-ce qu'elle a, ma chambre ? Bon d'accord, ça traîne un peu. Y'a pas de drame. Je peux la ramasser quand je veux. C'est vrai, quoi ! Il n'y a rien qui presse. Ce ne sont pas quelques bas et trois sous-vêtements sales qui vont faire pousser des verrues sur le nez de la comète. Remarquez qu'il y a trois jours que je lui promets de tout ramasser. Mais qu'est-ce que trois jours dans la vie d'un enfant ?

— Trois jours, me répond maman comme si elle lisait dans ma tête, c'est deux cent cinquante-neuf mille deux cents secondes qui te séparent du moment où je te l'ai demandé et celui où tu vas te décider à faire ta chambre. Au fait, qu'est-ce qu'on a mangé hier soir pour souper ?

Elle le sait très bien que je n'ai rien voulu avaler hier soir. Je boudais pour je ne sais trop quelle bonne raison.

Oh ! Ma mère est forte ! Quand elle veut atteindre un but, aucune bassesse ne l'arrête. Une question bête de pâté chinois non entamé ou bien les mathématiques. Les maths ! C'est ma matière faible à l'école, ma hantise ! Maman le sait très bien. Le nombre deux cent cinquante-neuf mille deux cents n'a pas été pro-

noncé innocemment. Je ne sais même pas si je pourrais le répéter trois fois de suite sans me tromper.

Alors, quand Maxime s'est pointé le nez dans la moustiquaire de la porte en demandant si je pouvais aller jouer avec lui, je n'ai même pas pu lui répondre. J'étais à quatre pattes dans ma chambre à faire le ménage.

Voilà ! C'est ce qui s'est passé depuis ce matin. Avouez qu'il y a de quoi vouloir divorcer.

Alors, quand maman m'a demandé, cet après-midi, de surveiller mon petit frère qui dormait dans son landau, sur la galerie, juste au moment où j'allais enfin sortir pour jouer au cow-boy dans la ruelle, j'ai éclaté. J'ai fait ma valise et je suis parti. Pas plus compliqué que ça !

Il faut me comprendre. J'ai dix ans, bientôt onze. J'entre en sixième dans deux semaines. (Je vous l'ai dit ça ?) C'est mon dernier été où je peux me permettre encore de jouer au cow-boy sans avoir l'air trop trop débile. Avez-vous déjà vu un gars de sixième jouer au cowboy ?

Moi non plus !

Bon ! Voilà ! Tout ça c'est bien beau, mais qu'est-ce que je fais maintenant ? J'ai l'air un peu idiot avec ma valise en haut de l'escalier. Voyez-vous, j'aurais cru que maman me retiendrait ; que cette ultime menace de la priver de

ma présence auprès d'elle la ferait fondre comme une Caramilk sur le bord de la fenêtre, un après-midi de juillet. Mais non ! Pas le moindre mouvement pour me retenir ! Elle m'a même indiqué où se trouvait la valise. C'est ça, ma mère. Alors, quand j'ai refermé la porte derrière moi, je lui ai crié :

— Y'a personne qui s'occupe de moi, pis je suis toujours obligé de m'occuper de Rogatien.

Rogatien, c'est le prénom de Dracula. C'est mon père qui a trouvé ce nom, en l'honneur de son héros, Rogatien Vachon. Un ancien gardien de but de la Ligue nationale de hockey. Je trouve ça très laid, Rogatien. Moi, mon premier garçon, si jamais j'en ai un, je vais l'appeler Patrick Roy. Enfin, pas Patrick Roy. Non ! Patrick Sabourin. Comme moi. Ben, je ne m'appelle pas Patrick ; je m'appelle Charles. Charles Sabourin. Mon fils, lui, il va s'appeler Patrick, comme Patrick Roy, mon héros. Vous me suivez ?

Eh ben, tant mieux ! Parce que moi, là...

J'suis un peu embêté. C'est ma valise qui me fait cet effet-là. Elle me dévisage. Je l'ai déposée à mes pieds et elle me dévisage. C'est agaçant. On dirait un chat devant une souris. Pour un rien, elle me boufferait tout cru.

Oh ! et puis, sac d'oignons, ça ne me dérange pas. Si je m'écoutais, je m'y flanquerais dedans. Je la bouclerais de l'intérieur et j'ava-

lerais la clé pour être bien certain de ne plus jamais en sortir.

UN ENFANT AVALÉ PAR SA VALISE !

On parlerait de moi dans tous les journaux. Je ne mangerais plus. Je maigrirais et je maigrirais jusqu'à disparaître tout à fait en laissant une place vide au milieu de toutes mes affaires. Quand on ouvrirait la valise, il n'y aurait plus qu'un petit pet qui s'échapperait. Mes milliards d'atomes s'envoleraient et je monteraï au ciel en formant un nuage blanc.

Tout cela est bien joli, mais, pour l'instant, elle est à côté de moi, ma valise. Elle me regarde en ayant l'air de se foutre de ma gueule. À l'intérieur de la maison, maman chantonne. Et pour moi, il n'y a plus aucune retraite possible.

Floc... Floc... Floc...

— Ah ! C'est toi !

— ... Rou... Rou... Rou...

— Désolé, j'ai pas le temps de te parler.

C'est mon amie Belle, une magnifique tourterelle cendrée. Belle fréquente notre épinette bleue depuis deux ans. Nous avons fait connaissance l'été dernier après que j'eus éloigné Carbone qui lui tournait autour.

— Tu n'as plus rien à craindre, Carbone est parti.

— ... Rou... Rou... Rou....

— Tu le savais ?

— ... Rou... Rou... Rou...

— Ah ! Tu l'as vu ce matin.

— ... Rou... Rou... Rou...

— Je sais, oui. J'ai de la peine aussi.

— ... Rou... Rou... Rou...

— Où je vais avec ma valise ?... Je pars aussi... Je quitte la maison. Il est temps de faire ma vie, tu ne crois pas ? J'ai presque onze ans, je n'ai plus de temps à perdre. Le vaste monde est là qui me tend les bras.

Floc, floc, floc, floc... Elle s'est envolée, ma tourterelle.

— Adieu Belle !

Je serre très fort ma main autour de la poignée de ma valise. Je la soulève. Le vaste monde est bien là... Juste devant moi. C'est ce qui m'embête le plus. Qu'il soit là et si vaste.

TÊTE À CLOU

OÙ ALLER ? C'est grand le vaste monde ! Pourtant, mon quartier, je le connais comme le fond de ma poche. Mais là, c'est drôle, du haut de l'escalier, il me semble que toutes les choses qui meublaient mon univers ont foutu le camp sur la planète Mars.

Mais comme l'a si bien dit un sage chinois : « Il n'y a pas de grand voyage qui ne commence d'abord par un petit pas ! »

Bon ! Moi, je n'ai rien contre les Chinois. Je les aime bien, les Chinois. La preuve ? Eh bien... Je n'ai pas de preuve. Ah si ! Maintenant que j'y pense : j'adore les mets chinois.

Bon ! Alors, comme je vous le disais, j'adore les Chinois, mais je déteste leurs proverbes. Ils

ont quelque chose de trop simple, de trop évident. Il est bien certain que, si on veut partir, il faut d'abord faire le premier pas. Sans ça, on reste sur place.

Mais, voyez-vous, le premier pas, quoi qu'en pensent les Chinois, je n'ai plus tellement envie de le faire. Il me semble, soudain, que je serais bien mieux à lire un bon livre sur la galerie en surveillant Dracula.

— Charles ! que je me dis à voix haute, tu ne vas pas faire une moumoune de toi-même ! L'aventure est devant toi. Courage.

Je prends une grande inspiration et je risque un premier pas. Il est vraiment tout petit ! Là-dessus, les Chinois ont raison.

Je descends ainsi quelques marches. De longues heures s'écoulent. J'arrive en bas de l'escalier. J'ai envie de me retourner, mais je pense à Carbone. Je me rappelle son courage quand il a quitté la maison. Ça me ragaillardit. Je reprends ma longue marche. Un pas, puis deux, puis trois.

Un premier doute s'installe : j'ai oublié ma veste rouge dans le deuxième tiroir de ma commode.

Un pas, puis deux, puis trois... Mon nourours, Flibuste ! Je l'ai oublié sur mon lit ou en dessous, je ne me rappelle plus. Je ne peux pas m'endormir sans Flibuste. Ça, je ne l'avouerais à personne, mais tant qu'à marcher, aussi bien

marcher en réfléchissant. Parce que là, ça commence à être long !

Si ça continue, je vais finir par tourner le coin de la rue. C'est bien plus loin que je croyais devoir me rendre avant d'entendre maman me crier son amour et me supplier de rentrer.

Je regarde l'heure à ma montre. Merde ! J'ai oublié ma montre sur mon pupitre ou en dessous, je ne sais plus. C'est un cadeau de papa. Un fils ne peut pas quitter la maison paternelle en oubliant la montre de son père sur son pupitre ou en dessous, je ne sais plus. C'est trop grave.

Comment savoir l'heure qu'il est ? Parce que c'est bien beau de partir, mais il faut aussi penser à revenir. Et c'est toujours plus long revenir que partir. Tout le monde sait ça. Alors faudrait que je sache depuis combien d'heures je marche pour savoir combien d'heures il me faudra pour revenir. Je ne vais quand même pas coucher dehors.

Voilà ! Je viens de tourner le coin. Maman ne s'est pas manifestée. Quelle sans-cœur ! J'avais bien raison de partir. C'est évident qu'elle ne m'aime pas. Quelle mère, digne de ce nom, laisserait son enfant, qui n'a pas encore onze ans, se perdre dans le vaste monde sans réagir ?

Si elle croit que je vais me dégonfler ! Si elle croit que je vais céder le premier... Elle se trompe ! Mais peut-être pas tant que ça...

— Mon Dieu ! Mes cartes de hockey !

Je viens de m'arrêter net au milieu du trottoir. Je ne vais quand même pas abandonner derrière moi, sur mon lit ou en dessous, je ne sais plus, ce qui m'est le plus cher au monde : ma collection de cartes de joueurs de hockey, avec celle de Patrick Roy, mon héros, signée par lui-même. Une rareté ! Une fortune !... Un embêtement !

Je ne vais quand même pas, non plus, revenir sur mes pas, remonter l'escalier, rouvrir la porte et rentrer à la maison en disant « j'ai oublié mes cartes ! » Ça ne ferait pas sérieux.

J'vais avoir l'air de quoi ?

Peut-être que je les ai mises dans ma valise, cette collection de cartes et cette montre et Flibuste... sans m'en apercevoir.

Je dépose ma valise sur le trottoir. Je l'ouvre et je tombe assis sur mon c... derrière. Ça pue et c'est presque vide. Dans ma précipitation, j'ai foutu dans ma valise les trois paires de bas sales et les vieux sous-vêtements tachés qui traînaient par terre autour de mon lit. Rien d'autre. Pas de culotte, pas de chandail, pas de pyjama, même pas de savon pour me laver.

Bien sûr, c'est ce moment de grande détresse qu'a choisi Tête à Clou pour réapparaître.

tre au milieu de mes vacances d'été. Je me serais bien passé de sa visite. J'ai assez de la voir à l'école, celle-là.

Elle regarde par-dessus mon épaule et contemple le contenu de ma valise. Je la referme aussitôt et je me retrouve à quatre pattes devant Eunice. Elle a son même grand sourire rempli de belles dents blanches toutes droites.

— Déconcertant ! murmure-t-elle.

Tête à Clou s'exprime toujours comme ça, avec des mots de quatre piastres.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Ça se voit, non ? Je passe des circulaires !

— T'as du temps à perdre !

— Pas tant que toi ! siffle-t-elle en lorgnant ma valise.

C'est la première fois que je lui vois ce regard, pas brutal, juste un peu bête avec un sourire qui m'agace. À vrai dire, il y a quelque chose chez elle qui me dérange, mais je ne saurais dire quoi.

— Ta camisole dépasse !

Je rougis. Vivement je me redresse. J'enfouis maladroitement ma camisole dans mon pantalon.

— C'est payant ! précise-t-elle au milieu de son sourire qui a pris une coloration moins ironique.

— Qu'est-ce qui est payant ?

— Les circulaires ! Cinq cents la circulaire. Cinq piastres pour cent. Cinquante piastres pour mille.

— Avant la fin de l'été, tu vas être millionnaire !

Ma réplique a une pointe de sarcasme qui n'échappe pas à Tête à Clou.

— En tout cas, c'est certainement plus payant que de faire pis défaire des valises vides.

— Ah oui ? Ben moi, au moins, j'en ai une, valise !

— Peut-être ! Mais ça te donne juste l'air un peu plus bête.

— Pis toi ! T'es-tu déjà vu l'air ? Avec tes... avec tes...

Un instant ! Quelque chose ne fonctionne plus.

— Qu'est-ce que t'as fait de tes tresses ? T'as coupé tes couettes ?

C'est donc ça qui me fatigue depuis tantôt ! J'ai toujours connu Tête à Clou avec de longues tresses hirsutes, décorées de rubans multicolores qui lui donnaient un air de poupée de chiffon. Je trouvais ça bien laid et je ne me gênais pas pour le lui faire savoir. C'est d'ailleurs la raison de ce surnom : TÊTE À CLOU. Mais là...

— Tu aimes ça ? qu'elle me demande en se dandinant sur une jambe et sur l'autre.

— Pourquoi t'as fait ça ?

— C'est pour le hockey !

— Le hockey ?

— Oui ! C'est pour ça aussi les circulaires !
Pour me ramasser de l'argent pour mon hockey cet automne.

— Tu joues au hockey ?

— Les filles jouent bien ! qu'elle me rétorque l'air contrarié.

— Les filles peut-être, mais pas les Noires !
J'ai jamais vu un Haïtien jouer au hockey !
Encore moins une Haïtienne.

— Charles Sabourin, t'es vraiment le gars le plus... le plus...

— C'est bien la première fois que tu cherches tes mots.

— Crains rien, je ne les cherche pas. Je les ai trouvés. J'ai simplement la générosité de me taire.

Je n'ai pas répondu. Je ne sais pas pourquoi. D'habitude, ce genre de réplique m'aurait fait grimper aux rideaux, mais pas là. Il y a, au contraire, un grand silence qui s'installe. Je ne sais pas trop ce qui se passe entre nous. Comme un courant de sympathie. C'est bête ! Je ne m'y attendais pas.

— Je niaisais que je lui dis en guise d'excuse. C'est le fun, le hockey. Même pour une fille.

Elle se met à rire en dégageant sa belle dentition toute blanche.

— T'es vraiment le plus sexiste de tous les racistes de la terre, Charles Sabourin.

Je la regarde et je me mets à rire. Elle sourit. Je me penche pour refermer ma valise.

— Bon ben, c'est pas tout ! soupire-t-elle après un court moment de silence. Elle replace la sangle de son sac de dépliant sur son épaule. Ce n'est certainement pas en piquant des jasettes que je vais finir ma tournée.

Son regard s'est posé sur ma valise.

— Tu sais, ça ne leur fait pas vraiment peur, nos menaces de grands départs.

Je la regarde, l'air un peu plus bête à vrai dire.

— Je sais de quoi je parle, ajoute-t-elle d'une voix assurée. Des fugues, j'ai menacé d'en faire souvent. J'ai fait ma valise à trois reprises. Ça n'a jamais rien donné. On perd la face un peu plus à chaque fois, c'est tout. T'as l'air ridicule avec ta valise sur le bord de la rue. Moi, au moins, j'avais une excuse ; j'avais six ans. Mais toi... La jeunesse nous fait faire de ces choses parfois...

Son petit ton moralisateur commence franchement à me tomber sur les nerfs. Là, je retrouve ma bonne vieille Tête à Clou. Celle qui m'a toujours fait ch... suer.

— Coudonc, t'as pas d'autres pamphlets à livrer ?

Encore, elle se met à rire.

— On ne dit pas des pamphlets, on dit des circulaires ou des dépliants publicitaires.

— Ben tu sauras qu'ici on dit des pamphlets pis tout le monde se comprend.

— On dit aussi « Eh ! Que t'es épais ! », pis ça veut pas dire que t'es un dictionnaire. Ça aussi, tout le monde le comprend.

— Tu te penses drôle, Tête à Clou ?

Elle s'arrête brusquement. Lentement, elle tourne vers moi un visage aussi dur que du pain de trois jours.

Elle s'avance vers moi en pointant son doigt entre mes yeux. Un instant, j'ai cru qu'elle allait me griffer. Je recule, je m'enfarge dans ma valise et me retrouve à nouveau par terre. Elle approche son visage à deux pouces du mien. Tiens ! je n'avais jamais remarqué qu'elle avait trois plombages.

— Je suis tannée de tes farces racistes à mon égard. Je me suis toujours demandé en quoi mes couettes t'excitaient tant. Mais, vois-tu, ce sont MES tresses. J'avais des rubans dedans, c'est vrai. J'aimais ça et ma mère aussi, et ma grand-mère et mes tantes. Les gens d'origine haïtienne adorent les rubans dans les cheveux de leurs petites filles. En quoi ça te dérange tant ? Mais, au cas où t'aurais pas remarqué, j'en ai plus. Ça fait que change de répertoire. Ensuite, apprends que je suis née ici, comme toi. J'ai même jamais mis les pieds

en Haïti. Ça fait que j'suis aussi Québécoise que toi. O.K. là !

— C'est ça ! Pis moi, je suis le pape !

Nous sommes à nouveau nez à nez... Non quatre ! Elle a quatre plombages.

— Personne t'empêche de faire le schizophrène si ça te chante, raille-t-elle en déposant le bout de son doigt sur mon nez.

— C'est quoi le nom de ton dentiste. Beaux les plombages !

Elle se redresse. Ma dernière réplique l'a complètement prise au dépourvu. J'ai toujours cru que les Noirs ne rougissaient pas. Mais c'est faux. Eunice est devenue rouge comme une tomate.

— T'es sûr que ce n'est pas ta mère qui t'a mis dehors ?

Elle s'est retournée et a repris sa marche, le sac pesant plus lourdement sur son épaule.

— T'as vraiment pas changé ! ajoute-t-elle. T'es toujours aussi mufle !

Alors je ne sais pas pourquoi, mais des images de vaches se mettent à danser dans ma tête. Je me mets à rire en faisant « meuh ». Eunice m'envoie la main.

— J'ai pas dit, buffle, tête d'épingle, j'ai dit mufle !

Elle éclate de rire. J'ai toujours aimé sa manière de rire. Il y a quelque chose de généreux dans sa façon de laisser passer son bon-

heur. Une dernière fois, elle s'arrête. Elle remonte son sac qui s'est affaissé un peu plus sur son épaule.

— Si tu veux un conseil, trouve-toi une bonne raison pour rentrer. Sinon, ta mère va croire qu'elle a eu le dessus sur toi. Crois-moi ! Je sais ce que je dis. J'ai l'expérience... Tiens ! Dis-lui que t'as décidé de revenir le temps de préparer ton mariage. C'est ce que j'ai dit la dernière fois.

— Elle t'a crue ?

— Non ! Elle s'est mise à rire comme une folle. Mais pendant qu'elle riait, j'ai eu la paix pour défaire ma valise. Défaire sa valise, c'est toujours le moment le plus délicat. Celui où on préfère être seul.

J'ai regardé Tête à Clou s'éloigner en me rappelant qu'elle avait un joli nom.

— Eunice ! que je lui crie. Ça veut dire quoi ciseaufreine ?

— Schizophrène, con, pas ciseau, schizo ! raille-t-elle au milieu d'un petit fou rire. T'en fais pas ! Aucun danger de ce côté ! C'est une maladie mentale. Et comme t'as pas de tête...

Sympa ! je vous dis, la Tête à Clou !

MAXIME TOMBE EN AMOUR... BOUM !

— **T**ARATACTAC... T'ES MORT CHARLES ! J't'ai vu derrière la poubelle... Envoye !
T'es mort ou sinon je joue plus !

Maxime me fait dos. C'est le moment que j'attendais. Je lui saute dessus depuis l'arbre où je m'étais réfugié. En trois taloches, je le couche au sol et lui passe les menottes.

— T'es fait à l'os ! Ce que t'as vu derrière la poubelle c'est mon chapeau au bout d'une branche.

Je suis assis à califourchon sur son estomac. Mon ami qui se débat comme un diable dans l'eau bénite... (Avez-vous déjà vu un diable

dans l'eau bénite, vous autres ? On se demande où ils vont chercher ces expressions.) Je disais donc que Maxime, qui se débat comme un ver au bout de son hameçon, s'arrête net. Son regard fixe un point derrière mon dos.

— Regarde, Charles ! Regarde derrière toi !

— Ça ne marche pas ton petit piège ! T'es mon prisonnier !

— Regarde, j'te dis ! Ton chapeau bouge tout seul !

Je me retourne. Il a raison : mon beau chapeau de cow-boy fout le camp tout seul... Enfin presque tout seul. C'est l'affreux sac à puces du deuxième voisin qui s'en est emparé. Il s'appelle Duplicata. C'est un chien très laid et très noir.

Cette bête puante est montée sur trois pattes et, malgré cette infirmité, elle court comme un lévrier. J'ai à peine le temps de me relever qu'elle a déjà escaladé la clôture de sa cour, une palissade de deux mètres de haut derrière laquelle je l'entends mordre dans les restes de mon couvre-chef.

Grimpé sur les épaules de Maxime, j'assiste à l'agonie du dernier feutre de mon enfance. Entre les crocs refermés de l'horrible bête pendent les haillons de mes rêves juvéniles ; ce chapeau est le dernier que je pouvais espérer recevoir. À onze ans, ce n'est plus le genre de cadeaux qu'on vous fait.

Je donne un petit coup de talon sur l'épaule de Maxime. Il se penche doucement et me laisse descendre sans dire un mot.

— Ça ne vaut même pas la peine de vouloir le récupérer. Qu'il s'étouffe avec !

Maxime a remis son bras autour de mon cou et nous quittons les lieux du carnage plus bêtes que tristes. Nous avons fait trois pas. (Seulement trois, je vous jure !) Quand le sort s'acharne, on ne peut éviter ses coups, fussent-ils les plus bas. En fait, le coup n'est pas si bas. Juchée sur sa bicyclette, Eunice nous dépasse d'une bonne tête.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui lance Maxime d'une voix aigre. L'école n'est pas encore commencée. On n'est pas obligés de t'endurer. Débarrasse !

— Mange pas tes bas, Maxime Jodoin ! Ma mère paye des taxes autant que la tienne. J'ai le droit de me promener à bicyclette où ça me plaît.

— Ouan ? Ben tu sauras qu'ici on n'aime pas les Noirs.

— Ben oui ! ben oui ! Face de farine ! Fais-toi pas plus dur que tu l'es ! J'sais très bien que tu détestes pas les Noirs. Tu passes ton temps à jouer avec Émilien pis Fortuna.

— Fortuna y'est pas noir, y'est brun pâle. C'est lui-même qui le dit.

— Fortuna, c'est le genre de petit con raciste qu'on retrouve même chez les Noirs... Pis Émilien, lui, je suppose qu'il a un teint de pêche ? Y'est noir comme le poêle !

— Baboune, c'est mon chum ! rétorque Maxime. C'est pas pareil. Pis à part de ça, c'est pas de mes chums dont on parle, mais de toi ! Je peux juste pas sentir les filles pleines de tresses comme...

Maxime s'arrête. Le dernier mot lui roule dans la bouche quelques secondes.

— Qu'est-ce que t'as fait de tes tresses ?

— Je les ai coupées.

— T'as coupé tes tresses...

— T'aimes ça ?

— ...

— Maxime ! Youhou ! T'aimes ça oui ou non !

— Ah oui ! marmonne Maxime les yeux tout écarquillés comme s'il venait de voir Claudia Schiffer assise sur une trottinette.

— T'es fin de me le dire !

— Je le pense vraiment, roucoule Maxime en rougissant.

L'affaire commence à prendre une tournure qui me déplaît. Allons-y d'une petite explication qui ramènera Maxime sur le plancher des vaches.

— C'est pour jouer au hockey qu'elle a fait ça.

Mon intervention brise le silence qui s'est installé sur leur conversation. Maxime cligne des yeux comme s'il venait de sortir d'un engourdissement passager.

— Tu joues au hockey ? C'est le fun !... Tes cheveux aussi, c'est le fun... Ça te fait beaucoup mieux... T'es plus fine on dirait.

Franchement ! Se pourrait-il que Maxime soit momentanément tombé sur la tête ? Il est là devant Eunice, muet, paralysé, con. On dirait qu'on vient de lui trancher le cerveau en tranches minces et qu'elles flottent au milieu de sa boîte crânienne. Il se contente de sourire.

— Coudonc, Maxime Jodoïn ! Qu'est-ce qui te prend ? C'est toi-même qui me disais que tu trouvais ça niaiseux, des filles au hockey.

Mon intervention a au moins le mérite d'extraire Maxime de son immobilité. Il me jette un regard offusqué.

— J'ai jamais dit ça. Je parlais du baseball.

— Le baseball... le hockey... c'est la même chose !

— Ben c'est ça ! Tu joueras au hockey avec tes crampons pis ton bâton de baseball la prochaine fois !

— T'es ben drôle ! T'es rendu que tu sais même pas ce que tu dis.

— J'ai juste dit que les filles étaient moins bonnes...

— Moins bonnes ? intervient Eunice avec sarcasme.

— Juste un peu ! corrige Maxime en me fixant avec agressivité. Mais j'suis sûr qu'au hockey, elles sont aussi bonnes.

— Coudonc, qu'est-ce que t'as tout d'un coup ? lui ai-je lancé, la voix au bord de l'exaspération. Es-tu tombé sur la tête ?

— Pis toi, c'est quoi ton problème ? Un gars a ben le droit de changer d'idée. Y'a que les fous qui ne changent pas...

— Bon c'est correct ! Vous allez pas vous battre pour ça ? intervient Eunice. Ça me dérange pas que les gars soient meilleurs que les filles. Je joue pas pour être la meilleure. Juste pour avoir du plaisir. C'est tout.

C'est tout, qu'elle dit ! Elle est bonne celle-là. Elle arrive, comme ça, sur sa bécane, au beau milieu de notre partie de police et de bandit, elle boute le feu à notre belle amitié à Maxime et à moi, et c'est tout ! Pas plus grave que ça, qu'elle dit ! Je suppose qu'il faudrait l'applaudir ? C'est la meilleure ! Et puis qu'est-ce qui lui prend, à ce traître de Maxime, de s'extasier devant l'ennemie ? Je pourrais lui en parler, tenez, de la belle Eunice ! J'aurais de quoi dire ! Elle a beau s'être fait couper les tresses, elle est toujours la même peste.

Tenez ! Regardez-le ! Il a les deux yeux dans le même trou à force de la dévisager. C'en est

ridicule. Je suis certain qu'il est tombé amoureux. En tout cas, il n'est plus dans ses souliers.

Quoi ? Pourquoi je suis si en colère ? Ah ! C'est vrai, je ne vous ai pas dit. Figurez-vous qu'hier j'ai suivi le conseil de la belle Eunice ; j'ai jamais eu l'air aussi fou !

Remarquez, personne ne m'a forcé à dire à ma mère que je me mariais quand je suis rentré avec ma valise au bout du bras. N'empêche ! Ma déclaration a fait le tour de la famille. Même grand-père m'a souhaité bonne chance, et grand-mère m'a demandé ce que je voulais comme cadeau de noce. Tout cela dans des éclats de rires et des gros becs de consolation qui m'ont rendu plus ridicule encore. Ç'a été le pire moment de mon été. Tout cela à cause d'elle, à cause des conseils d'une fille !

Vous ne dites rien ?

Bon d'accord ! Ce n'est pas une raison pour m'en prendre à Maxime. Bon ! O.K. ! Ni non plus à Eunice ! Je l'admets ! Et puis aussi bien vous le dire... Je suis très content de la voir, Eunice. Moi aussi, je la trouve jolie. Et pas seulement jolie, belle aussi !

Ça me fait un drôle d'effet d'admettre ça ! Je ne sais pas pourquoi ! Après tout, ce n'est pas la première fois que je trouve une fille jolie. Mais Eunice, ce n'est pas pareil ! C'est la première fois que je trouve si belle une personne que j'ai si longtemps trouvée laide. Ça fout tout

mon système de valeurs par terre. Si je commence à trouver belles les personnes que je trouvais laides, immanquablement que je finirai par trouver laides des personnes que je trouvais belles jusqu'à maintenant.

Tenez ! Ce matin, en me regardant dans la glace, je me suis surpris à me trouver moche. J'avais un petit bouton juste là, dans le pli de mon nez. Tout rouge qu'il était. Ça me défigurait. C'est la première fois que ça m'arrive de me trouver laid. Eh ben ! C'est pas réjouissant.

Ça explique peut-être mon emportement. Bien que, plus j'y pense... Et puis non... C'est impossible !... Moi jaloux ?... C'est grotesque ?... On ne devient pas amoureux... Pas à mon âge !... Maxime a bien le droit de la trouver belle puisque moi-même je la trouve...

Voilà, ça y est ! Je suis tout embrouillé. Je ne sais même plus pourquoi on se chicanait Maxime et moi. Et j'ignore la raison de la présence d'Eunice dans notre ruelle. Un chien plein de puces vient de bouffer mon dernier chapeau de cowboy. Dans cinq jours, les vacances seront terminées, y'a des mouches autour des poubelles, j'ai chaud sous le soleil, j'aurais le goût de me baigner, je n'ai pas de piscine, je n'ai pas de costume de bain. J'ai dix ans, je souhaiterais en avoir quinze ; je m'emmerde et vivement qu'elle nous dise ce qu'elle veut, que je

rentre agacer Dracula ! J'ai le goût d'avoir le dessus sur quelqu'un, pour une fois.

— Je suis venue vous inviter à mon party de demain après-midi.

« On pourra pas y aller... » suis-je prêt à lui répondre, mais Maxime me devance.

— On va être là !

Je le regarde avec étonnement. Maxime n'a toujours pas cessé de sourire.

— Elle a une grosse piscine, marmonne-t-il pendant qu'Eunice fouille dans sa poche et en sort un billet qu'elle me tend.

— L'adresse est là-dessus... Pis mon numéro de téléphone.

Elle se dresse ensuite sur sa bicyclette et s'éloigne à grands coups de pédaler.

— Oubliez pas vos costumes de bain, nous crie-t-elle avant de disparaître au premier tournant.

Maxime n'a pas quitté des yeux l'endroit où Eunice vient de tourner.

— Tu y vas si tu veux, moi, je reste chez nous !

— Pourquoi ? T'as un problème avec les Noirs ?

— Pas avec les Noirs, épais. Avec mon costume de bain !

— Qu'est-ce qu'il a ton costume de bain ? Il chante l'hymne national quand ton drapeau se lève ? s'esclaffe Maxime, trouvant sans

doute très drôle sa dernière observation.

— J'en ai pas de costume ! Celui que j'avais, y'a fendu la dernière fois que je l'ai porté. C'est ça, mon problème.

Maxime me fixe en me gratifiant d'un de ces sourires capables de faire apparaître le soleil en plein milieu de la nuit.

Quand on est en amour, ricane-t-il, les contrariétés de la vie nous paraissent insignifiantes. Mon Charly, ton costume de bain, c'est pas un problème.

Je ne l'ai jamais vu comme ça. On dirait qu'il va s'envoler. Léger, léger qu'il est ce cher Maxime, comme un papillon.

— Qui t'a mis des idées de même dans la tête ?

— C'est Arnold, dans son dernier film. À la fin, quand il embrasse sa blonde qu'il vient de sauver à bord de son avion supersonique, il la prend dans ses bras et il lui dit : « Quand on aime, les contrariétés de la vie nous paraissent insignifiantes. »

— Qu'est-ce que tu me racontes là ?

Maxime me regarde que c'en est presque gênant.

— Charles ! Je l'aime !

Voilà ! C'est fait ! Pour la première fois de ma vie, je trouve laid quelqu'un que je trouvais pourtant très beau jusque-là. Allez savoir pourquoi !

FÊTE PAS FÊTE, J'Y VAIS !

NOUS MARCHONS SANS NOUS PARLER, Maxime et moi. Il fait un soleil resplendissant. J'ai mis ma chemise bleue et mes bermudas blancs. Je crois être présentable. Maman a insisté pour que je me peigne en traçant la raie très droite du côté gauche.

— C'est le côté des filles que j'ai lancé en bougonnant.

Maman m'a regardé sans tenir compte de ma dernière observation.

Max, lui, est nippé cool. Il s'est foutu sur le dos un chandail Tommy, des pans Nike très amples, des bas ravalés très larges sur ses baskets. Il s'est taillé une coiffure super avec du

gel. Il est beau bonhomme, quoi ! Moi, j'ai l'air d'un coton à côté de lui.

Je n'aurais pas dû parler de mon problème de maillot à Maxime. J'ai un gros doute quant à sa discrétion. Je ne voudrais pas qu'il en tire profit devant Eunice. Pas le goût de passer pour un pauvre devant tout le monde.

Voilà ! Nous sommes arrivés chez Eunice. Je regarde Maxime qui me regarde. Je sonne, il frappe.

Dring, dring !... Toc, toc !

La porte s'ouvre sur Maude. Elle a quatre ans. C'est la sœur d'Eunice ; le même sourire et trois grosses boucles attachées à ses tresses.

— Maude ! Enlève-toi de dans mes jambes. Maman t'a dit de ne pas répondre à la porte toute seule... Excusez ma petite sœur ! nous lance Eunice dans un grand soupir de désespoir... Entre, Charles ! Ne reste pas planté sur le perron. Toi aussi, Maxime.

— Charles ne voulait pas venir, clame mon gros Maxime de copain dans un élan de discrétion semblable à un klaxon de camion de dix tonnes.

Eunice me regarde avec de gros yeux. Moi, je fais une moue et je fixe le plafond. Tiens ! Une lézarde au-dessus de la porte. Oh ! Toute petite, la lézarde. Mais une lézarde quand même.

— Il n'avait pas de costume de bain. Je lui en ai prêté un. Le temps de l'essayer... Ça explique notre retard.

Je fixe toujours la lézarde. Elle a pris la dimension d'une crevasse de trois mètres de large qui se referme lentement sur Maxime pour l'entraîner au milieu de la terre dans une poche de roches en fusion. Je lui avais pourtant demandé de garder ça pour lui... Mais non, sac d'oignons...

Eunice nous sourit.

— Venez ! Vous ne connaissez pas maman. Je vais vous présenter. Elle est dans la cuisine.

Nous avançons vers la cuisine. Je saisis le bras de Maxime.

— Merci, Max !

— Pourquoi ? s'étonne mon ami.

— Pour le maillot.

— C'est rien, voyons !

— Non, épais ! J'veux dire, merci de l'avoir dit à tout le monde.

— Eunice, c'est pas tout le monde.

— T'avais promis...

— Ben voyons donc ! C'est pas grave.

Nous sommes dans la cuisine devant une grande dame très jolie avec de beaux cheveux, de beaux grands yeux et un grand sourire plein de dents blanches et droites comme celles d'Eunice. Maude s'est réfugiée entre les jambes de sa mère en léchant le fond d'une cuil-

lère dégoulinante de crème à gâteau. Sur le comptoir trône un immense gâteau au chocolat.

— Maman ! Je te présente deux amis : Maxime et Charles. Charles, c'est le plus petit.

— Bonjour madame ! fais-je en rougissant.

Eunice a le regard fixé sur moi et ne semble porter aucune attention à Maxime. Ce dernier n'a pas quitté le gâteau des yeux.

— le t'ai parlé de Charles, ajoute Eunice avec un drôle de sourire.

— Ah oui ! note la maman. Notre grand voyageur ! Vous allez bien Charles ?

Je n'ai pas très bien compris le sens que la maman d'Eunice donne au mot « voyageur ». Je n'ose pas lui répondre. C'est la première fois qu'on me vouvoie. Je suis très mal à l'aise avec le vouvoiement. J'ai l'impression qu'elle s'adresse à quelqu'un d'autre. Alors, pour cacher mon embarras, je me réfugie dans la contemplation passive du plafond. J'adore explorer les plafonds des maisons étrangères. C'est une activité fascinante quand on est incapable de soutenir le regard des gens. Ici, c'est blanc, blanc, blanc, propre, propre, propre. Moi, je suis con, con, con, bête, bête, bête.

Je n'aurais jamais dû me laisser convaincre par Maxime d'assister à la fête que préparait Eunice. J'ai la désagréable impression d'être tombé dans un guet-apens.

Je ne vais quand même pas regarder le plafond pendant une heure. Faudra bien que je réponde à la maman. Je sens les regards de tout le monde posés sur moi. Allons Charles, courage ! Dis quelque chose.

— Vous avez un beau plafond !

Les mots se sont échappés de ma bouche sans que je puisse les retenir. Je sais bien que je viens de dire une connerie, mais à dix ans, on ne sait pas comment rattraper ça.

— Je veux dire votre maison...

— Oui ? fait la mère un peu déconcertée. Ma maison...

— Elle est... blanche. C'est beau le blanc... J'aime le blanc...

La maman me regarde avec de grands yeux. Alors je baba-bafouille.

— Le noir aussi... J'aime beaucoup le noir.

Maxime me dévisage comme si j'avais le nez au milieu du front. Eunice me fixe, la bouche grande ouverte. Maude s'est planté la cuillère dans l'oreille. Le monde entier semble braquer sur moi un regard de lame de rasoir. Je sue.

— Le gâteau au chocolat... J'aime le gâteau au chocolat... J'aime aussi la couleur choco... lat !

Au... se... cours !

Un instant, je vois la main de la mère se précipiter vers mon visage. J'ai le réflexe de me

protéger, mais heureusement je résiste à cette dernière envie. La main s'est arrêtée sur ma joue et la caresse délicatement.

— C'est très gentil, Charles ! Merci beaucoup ! Mon mari et moi avons mis beaucoup d'amour dans la décoration de cette maison.

La maman est rapidement retournée à son gâteau. Il y avait un soupçon de tristesse dans ses dernières paroles. Eunice a laissé tomber un petit toussotement. Elle me regarde avec des yeux de chien battu.

— Allez mettre vos costumes de bain. Ensuite, vous vous déguisez.

Eunice m'indique la toilette. Le petit nuage dans ses yeux est vite passé. Elle sourit maintenant.

Je me change. Deux minutes plus tard, je rejoins Maxime qui termine son maquillage dans le salon. Il s'est flanqué un ridicule chapeau melon sur la tête, une cravate au cou et des manchettes aux poignets. Il tient un cigare en plastique entre les doigts et ricane bêtement pendant qu'Eunice termine de lui tracer des moustaches au crayon gras.

— Voilà ! pinsonne Eunice toute fière de son œuvre. Un parfait gentleman !

J'adore les hommes à moustaches.

Elle dépose un petit bec sur la joue toute rouge de Maxime. Il se dandine d'aise dans son costume grotesque. En me voyant, Maxime

se redresse, les épaules en arrière. Il se plante fièrement une main à la taille, un doigt dans son maillot, l'autre main posée sur le pommeau en faux or d'une canne noire.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de moi, Charles ? C'est drôle, hein ! Ça va être super comme party ! C'est la mère d'Eunice qui a apporté ces costumes de Radio-Canada. Elle est costumière. C'est le fun, hein ? Regarde, y'a toutes sortes de chapeaux, des cravates, y'a même des perruques.

Je n'ose exprimer ma stupéfaction. J'hésite entre éclater de rire et me mettre à pleurer. J'ai toujours détesté me costumer.

— Tu vas voir, c'est drôle à mort de se faire maquiller. Ça chatouille.

Je sais très bien que ça chatouille, imbécile ! Ce n'est pas la première fois que je me maquille. Ma mère me maquille à chaque Halloween. Mais là, ce n'est pas l'Halloween et Maxime a l'air tout simplement ridicule. Quant à moi, je ne vais pas me laisser faire. Ça non !

Trente secondes plus tard, je suis affublé d'une redingote de pirate et coiffé du tricorne à plumes le plus coloré qui se puisse imaginer. Eunice termine de me dessiner une barbichette noire.

— Tu vas voir ! explique-t-elle en maniant le bâton de maquillage comme un instrument de torture. Ça ne part pas à l'eau.

Je me redresse. J'ai l'air d'un poisson rouge qui vient d'avaler son bocal.

— Ça ne part pas ?

Ma voix s'est défaite en une longue plainte lireuse. Dans mon ventre, y'a un train qui déraile, on dirait.

Eunice s'arrête et me regarde avant d'éclater de rire.

— T'en fais pas. Avec un lait démaquillant, ça s'efface très bien. Voilà ! C'est terminé.

Elle se recule et me regarde d'un air approbateur.

— T'es beau comme un cœur.

— T'as l'air d'un vrai acteur de cinéma, me lance Maxime dans un long soupir admiratif.

Moi, tout ce que je vois dans le miroir, c'est un garçon de presque onze ans, en slip de bain, le nombril proéminent sous une redingote à froufrou et un tricorne trop grand qui lui retombe au milieu du visage.

— J'ai l'air d'un pygmée en tutu, sauf que j'ai pas de tutu.

— Oublie pas, ajoute Maxime en ajustant à ma taille une épée en plastique, pour mon costume de bain t'as promis de me donner ta carte de Patrick Roy...

Puis, se reculant d'un air satisfait :

— T'as l'air d'un vrai chef !

T'en fais pas pour la carte de Patrick Roy, mon beau Maxime ! En ce qui me concerne, tu peux te la mettre où je pense !

Oui ! Vous ne comprenez pas, hein ? Bon ! Aussi bien vous expliquer... Le maillot, eh bien ! Maxime ne me l'a pas prêté pour des pinottes : sac d'oignons, non ! Il m'a fait promettre de lui échanger la carte de Patrick Roy, celle avec sa signature dessus. Ça fait un an qu'il m'achale avec ça. Je n'ai jamais accepté de m'en départir, même pour Maxime. Mais cet après-midi, il a tellement insisté que j'ai fini par céder. Sur le coup, je n'ai pas réagi.

Mais là, devant le grand miroir sur pied, devant cette caricature de capitaine Crochet que je suis supposé représenter, l'envie de lui céder Patrick Roy a fondu comme un cornet de crème glacée dans un four à micro-ondes. Et puis, sac d'oignons !, Patrick Roy, c'est mon héros à moi, pas le sien.

Mais je ne peux pas longtemps ruminer ma colère. Le tricorne sur les yeux, voilà qu'on me traîne quelque part. Dix secondes plus tard, je me retrouve au bras d'Eunice, dehors, en plein soleil, sur la galerie, devant toute la gang de ses invités rassemblés autour d'une immense piscine hors terre. Tout le monde rit en me voyant. Mais en regardant mieux, ils ne font pas que rire, ils applaudissent. Et là, je sens que quelque chose m'échappe, qu'il y a, dans toute

cette montagne de monde, dans cette farandole de faces humaines remuantes, des regards familiers, des visages qui ne devraient pas être là, mais qui y sont.

Dans un coin, la moitié de mon équipe de hockey se bidonne. Il y a Sébas et Émile, deux ailiers genre armoire à glace, puis le gros Gus, un défenseur aux allures de pudding jell-o aux fraises. Là, c'est Vic. Plus loin, c'est Moule, Rayure et Nicolas. Et puis, Dracula dans les bras de maman, et maman dans les bras de papa.

Il y a aussi le bruit d'une chanson devenue méconnaissable par toutes les fausses notes qui jaillissent de tous ces gosiers :

« Mon très cher Charles,
c'est à ton tour... »

Devant moi, on dépose un immense gâteau au chocolat avec des chandelles, onze chandelles, et derrière, Eunice, qui me demande de souffler.

Une brise s'échappe de ma bouche. Les onze petites flammes vacillent. Je ferme les yeux. La nuit. On crie. Un gros bec d'Eunice. J'ouvre les yeux. Elle est là devant moi, belle comme je n'aurais jamais cru cela possible. Elle est habillée d'une robe blanche et d'un long voile. Je crois qu'on vient de se marier.

— Bonne fête, me susurre-t-elle à l'oreille.

J'avais oublié. Le 21 août, c'est mon anniversaire. Alors, bien sûr, on m'a flanqué dans

la piscine tout habillé. Avant la grande plongée, j'ai aperçu Maxime dans un coin tout seul. Il ne riait pas du tout.

BRUNY SURIN ARRIVE

ON S'EST BAINÉ UNE BONNE HEURE. Puis sa mère et celle d'Eunice ont dressé la table pendant que papa s'est mis à faire des hamburgers. Maxime est de meilleure humeur depuis qu'Eunice s'occupe à le distraire.

Elle et moi avons eu une petite conversation. Depuis, j'ai l'impression que l'été a foutu le camp au pôle Nord.

Elle m'a dit que Maxime lui avait avoué qu'il était amoureux d'elle. Elle a souri. J'ai tout de suite compris. Je ne parviens pas à comprendre qu'une fille, qui me tapait sur les nerfs voilà deux mois à peine, puisse me faire cet effet-là aujourd'hui.

— Tu crois que ta famille te laissera épouser un Blanc ?

Je n'ai pas voulu la rudoyer par cette question. Je crois que j'ai simplement essayé de remettre Eunice en face d'une réalité qui jusque-là ne m'avait jamais préoccupé.

Qu'Eunice soit Noire ou Blanche n'a jamais eu d'importance à mes yeux. Je sais ! Parfois, je l'ai appelée négresse, c'est vrai ! Mais c'était simplement pour la faire enrager, par jalousie pour ses belles notes, ses dents blanches, ses grands yeux pétillants et la facilité qu'elle a de se faire des amis.

Mais maintenant, là devant elle, sur cette dernière marche d'escalier où nous étions assis, je savais que je ne pourrais plus jamais l'appeler négresse sans lui faire du mal et sans que la chose n'ait sur moi le plus lamentable effet. Je crois que je venais de comprendre que je n'étais plus un enfant et qu'à onze ans les mots avaient désormais une importance que je ne pourrais plus ignorer.

Et puis, je ne sais pas, peut-être que j'essayais de me convaincre que je ne perdais rien en perdant Eunice. Que cette différence liée à la couleur de notre peau nous la rendait de toute façon inaccessible, à moi comme à Maxime. Peut-être que j'essayais de lui faire du mal finalement, sans doute pour oublier ma propre peine.

Eunice n'a semblé ni déconcertée ni choquée par ma question.

— Ma grand-mère dit toujours qu'un soulier blanc et un soulier noir ne feront jamais une bonne paire. Ils ne seront toujours qu'un soulier noir et un soulier blanc.

J'ai souri, presque satisfait de la réponse d'Eunice. Sa grand-mère doit être une femme d'une grande sagesse, me suis-je dit.

Nous avons gardé silence un long moment. Je ne pourrais vous dire ce que je ressentais vraiment. J'étais bien avec elle et en même temps je me sentais tout drôle, comme si j'occupais une place qui n'était pas la mienne. Après un moment, elle a bougé la tête et s'est mise à contempler le ciel.

— Quand un bébé Noir vient au monde, a-t-elle murmuré au milieu d'un sourire discret, il est blanc.

Je l'ai regardée avec étonnement.

— T'es sérieuse ?

— Oui ! Très !... Les bébés Noirs sont blancs à leur naissance comme tous les bébés du monde. Et puis, en dix minutes, leur peau se colore et c'est fini... Tu vois ! Tous naissent égaux. C'est ensuite que tout se gâte, au moment où les enfants blancs sont incapables de prendre leur couleur. Tout le racisme du monde tient à ces quelques minutes... Si tu veux mon idée, grand-mère a tort. Oh ! Elle a

peut-être raison pour les souliers. Mais moi, j'ai toujours trouvé ça beau, une belle chemise blanche sur un pantalon noir... Les choses dépendent seulement de ce qu'on regarde chez une personne. Elle s'est levée et est partie rejoindre Maxime.

Je les vois maintenant assis à la même table. Ils partagent le même dessert, Maxime offrant à Eunice sa crème glacée à la vanille et Eunice offrant à Maxime une bouchée de gâteau au chocolat. Et si vous voulez vraiment le savoir, eh bien ! je trouve ça très beau. Très beau, mais très déprimant.

Papa s'est approché sans que je ne m'en rende compte.

— Alors ? Surpris par tout ça ?

Je souris sans répondre. Papa me passe la main dans les cheveux et me secoue la crinière.

— Il serait temps de te faire couper les cheveux.

J'ai déposé ma tête sur son épaule et je regarde la lune se lever au milieu d'un ciel encore clair.

— À quel âge t'as rencontré maman ?

— J'avais vingt-quatre ans.

— Tu l'as aimée tout de suite ou ça a pris du temps ?

— Moi, tout de suite ! Pour maman, il a fallu un peu de temps. À l'époque, elle fréquentait un autre garçon. C'était mon meilleur ami.

— Et ton ami, il est resté ton ami après que toi et maman ?

Papa a un petit rire. Il met son bras autour de mon épaule et me serre très fort. Lui aussi regarde la lune toute ronde. Un petit vent court dans les branches du lilas.

— Non ! marmonne-t-il presque tristement.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'aurais préféré qu'il me mente pour une fois.

Derrière moi, dans la cuisine, une voix de femme vient de crier. Je sursaute. Papa retire son bras autour de mes épaules. Il se lève brusquement. Dans la grande cour, autour de la piscine, tous les regards se portent vers la terrasse.

— Eh bien ! Si c'est pas Bruny ! crie papa en tendant la main vers cet immense gaillard qui vient d'apparaître au-dessus de ma tête.

— Salut Maurice ! lui répond l'homme.

C'est un Noir aux cheveux courts, avec une peau lustrée et une bouche pleine de dents. Il est bâti tout en longueur, tout en élégance ; sans graisse, que des muscles, et des pas trop gros, juste ce qu'il faut pour vous faire deviner que c'est un athlète et pas un de ces culturistes à la noix.

— Charles ! Viens que je te présente à l'un de nos plus merveilleux athlètes. Voilà ! Je te présente...

Les dernières paroles de papa viennent de se perdre dans le brouillard qui s'est abattu

autour de moi. Je n'entends et je ne vois quasiment plus rien. Je fixe ce grand homme un long moment sans rien dire. Je suis incapable d'articuler le moindre son. Devant mon peu d'empressement à réagir, papa se croit obligé de décrire le pedigree du héros, précisant que c'est notre plus grand espoir pour les Jeux olympiques d'Atlanta.

Comme si je ne le savais pas ! C'est parce que je sais tout ça que je ne réagis pas, sac d'oi-gnons ! Ça me scie les jambes d'être en face d'un pareil champion.

De peine et de misère, je réussis à tendre la main vers ce héros. Puis une tornade s'élève, m'empêchant de serrer la main qui se présentait enfin à ma portée.

— Oncle Bruny ! claironne Eunice en se lançant dans les bras de l'homme. Comme je suis heureuse que t'aies pu venir !

— Salut ma puce ! hurle le tonton en agrippant Eunice par la taille et en la faisant voltiger au-dessus de sa tête comme s'il s'agissait d'un vulgaire oreiller de plumes.

Ils s'embrassent, puis Eunice atterrit à deux pas de moi. Elle me regarde avec une grande fierté dans les yeux.

— C'est oncle Bruny, le frère de papa, murmure Eunice en glissant sa main dans celle de son oncle. Bruny, je te présente notre fêté Charles, un ami. Il a onze ans aujourd'hui.

Charles, je te présente Bruny Surin, mon par-rain.

Le nom raisonne dans ma tête comme un écho. Il s'accroche à chacun de mes neurones et fait des petits feux d'artifice à chaque fois.

Bruny Surin ! Eunice Surin ! Je n'avais jamais fait le rapprochement. Et Eunice ne s'était jamais vantée de cette parenté avec l'un de nos plus brillants athlètes nationaux.

Au moment où je me décide enfin à le saluer comme il convient, l'homme immense se redresse, me regarde avec circonspection, puis lance d'une voix rude.

— Alors ? C'est toi qui appelles ma filleule, Tête à Clou ?

Oui, j'aimais beaucoup Eunice.

L'ÉCOLE COMMENCE ET LES PROBLÈMES AUSSI

MA VALISE EST LÀ QUI ME REGARDE de travers. Je suis certain qu'elle était aussi bien au fond de son placard que moi au fond de mon lit. En plus, il fait beau à ne plus savoir quoi faire de tout ce soleil. C'est quasiment une insulte.

Dire qu'il a plu à boire debout les quatre derniers jours des vacances. Et pour ce premier jour d'école, bang ! il faut que monsieur Soleil nous rouvre tout grand son magasin à rayons.

Je regarde ma petite valise d'école. C'est le cadeau d'anniversaire de maman. Ah ! Cette fête ! Je ne suis pas près de l'oublier.

Il n'y a pas beaucoup de garçons de mon âge qui puissent se vanter d'avoir eu Bruny Surin comme invité à leur anniversaire. Mais, pour parler franchement, j'aurais préféré qu'il n'y soit pas venu.

Bon ! Ça va. C'est un très grand athlète, je sais. Mais moi, que voulez-vous, l'athlétisme, ça ne me branche pas. Surin, c'est un héros pour bien du monde, mais pas pour moi. Moi, c'est Patrick ! Chacun son idole.

Et puis, je n'oublierai jamais la première phrase qu'il a dite en s'adressant à moi : « Alors, c'est toi qui appelles ma filleule Tête à Clou ? »

J'ai cru m'évanouir de honte. J'ai dû rougir pour les sept prochaines générations de Sabourin. Bien sûr, tout le monde s'est mis à rire. Moi aussi, jaune, mais j'ai ri tout de même. Je n'en ai pas dormi de la nuit.

Et il a plu les quatre jours suivants. Maxime a une blonde, moi, je suis tout seul. Et maintenant, c'est le premier jour d'école et il fait soleil. Y'a de quoi déprimer, non ?

J'en veux terriblement à Eunice. Mais je ne sais pas exactement pourquoi. Est-ce pour s'être si rapidement immiscée dans ma vie ? Ou pour en être sortie plus rapidement encore ? Je n'en sais rien. Et puis, je suis certain que c'est elle qui a manigancé toute cette histoire avec son oncle. En tout cas, elle en serait bien capable.

Je jette un dernier coup d'œil à ma valise. Je l'ouvre puis la referme aussitôt. Ça sent ce qu'il y a de plus moche à l'école : les devoirs et les leçons. À nouveau, je la contemple, désabusé.

— À quoi bon résister, ma vieille ?

Je me lève en saisissant la poignée de plastique.

— Faut ce qui faut. Allez, hop ! C'est le grand jour.

Je pars, je marche, j'arrive. Je respire un bon coup. Je passe la porte de la cour d'école.

Je n'ai revu ni Maxime ni Eunice depuis mon anniversaire. Ils sont là avec tous les autres, attroupés autour des listes d'élèves affichées sur un grand panneau. On y a malicieusement inscrit en grosses lettres de trente centimètres : BIENVENUE À L' ÉCOLE SAINT-FIRMIN ! Comme si la VENUE à l'école pouvait avoir quelque chose de BIEN.

— Charles ! me hurle Maxime en courant vers moi. On est dans la même classe, toi, Eunice et moi !

Quand Maxime a prononcé le nom d'Eunice, ça m'a chatouillé le gros orteil. Je n'entends plus que ce nom depuis une semaine. À la maison, maman ne parle plus que de la merveilleuse famille Surin : « Et comme la maman est gentille ! Et comme le papa est brillant ! Et la fille : jolie, polie, bien élevée, intelligente... Et patati

et patata... » Maxime m'a téléphoné une fois, il m'a parlé d'Eunice pendant une heure. Eunice par ici, Eunice par là ! Elle est à la veille de me sortir par les trous de nez, celle-là.

— Hé ! Charles ! Tu m'écoutes ? On est dans la même classe, tous les trois ! C'est une chance, non ?

Une chance ? Pour qui ?

Les années passées, on n'avait besoin de personne pour être contents, Maxime et moi. Il n'y avait qu'à lire nos deux noms sur la même liste pour être heureux. Nous étions dans la même classe et ça nous suffisait. C'est la première fois qu'il se croit obligé d'ajouter le nom de quelqu'un d'autre. Et bien sûr, il faut que ce soit celui d'Eunice.

— C'est qui notre prof ? lui ai-je demandé d'une voix maussade.

— C'est la vieille toquée à Saint-Arnaud ! répond Eunice en grimaçant.

Je remarque qu'elle et Maxime ne se sont pas salués. Je croyais les surprendre main dans la main, à se roucouler des mots d'amour au beau milieu de la cour devant toute l'école réunie juste pour m'écœurer un peu. Mais non ! C'est à peine s'ils se sont regardés.

Après un moment, je me mets à espérer qu'une bonne engueulade leur a ouvert les yeux sur l'invraisemblance de leur situation. Je déchante vite. Très discrètement, je vois leurs

deux mains se souder l'une à l'autre, puis se dénouer l'instant d'après.

Je souris dans ma tête.

« Tiens ! Ils jouent défensif ! Ils veulent tenir secret leur grand amour. Comme c'est touchant ! »

— Elle n'aurait pas pu prendre sa retraite, cette vieille chipie-là ! Elle doit avoir deux cents ans, marmonne Maxime.

Leur air caverneux me réjouit. Ça fait du bien de voir leur petit bonheur voler en éclats. Y'a une justice !

— Madame Saint-Arnaud, c'est super ! me suis-je exclamé sur un ton provocant. C'est justement elle que je voulais.

— T'es tombé sur la tête ! rétorque Maxime en me regardant comme si je venais de me transformer en grenouille d'un mètre cinquante. Pas plus tard que la semaine passée, tu me disais que si c'était elle, ta maîtresse, tu déménageais en Sibérie.

— Maxime, je ne sais même pas où c'est la Sibérie.

La face de ce pauvre Maxime ! On dirait que la mâchoire lui traîne par terre. Ça fait plaisir à voir.

— En tout cas, ce sera pas un cadeau d'endurer cette folle-là toute l'année.

Nous nous déplaçons tous les trois vers le centre de la cour de récréation.

— Ça ne sera pas si pire que ça ! Tu vas voir, Max. Ça va être super.

Mon faux air décontracté n'a pas l'heur de plaire. Maxime s'arrête. Il rabat vers l'arrière sa ridicule casquette de baseball qu'il porte sens devant derrière en essayant de suivre une mode qui a pris quelques années d'avance sur lui.

— Coudonc, Charles, es-tu tombé sur la tête ou ben si tu dis ça seulement pour m'étriver ? La Saint-Arnaud, t'as jamais pu la blairer.

— Pourquoi t'en fais-tu avec la Saint-Arnaud, mon beau Maxime ? Tu devrais pourtant être au-dessus de tout ça. T'es pas en amour ? Quand on est en amour, les petites contrariétés de la vie nous paraissent insignifiantes, non ?

Sur ces belles paroles, je dégage côté cour. Maxime me rejoint. Il attrape mon bras et m'oblige à m'arrêter.

— Qu'est-ce que t'as, Charles ?

La voix de Maxime est si douce, presque triste. Lui qui d'habitude s'amuse à faire le faraud. Tu fais TWIT, mon pit !

— L'autre jour, au téléphone, tu m'as presque raccroché au nez. Ça fait quatre jours qu'on ne s'est pas vus et tu ne me dis même pas bonjour. Je te parle pis, toi, tu pars. C'était pas comme ça avant. Qu'est-ce que je t'ai fait ?

« Avant ? Avant quoi ? Avant qui ? Mon pauvre Maxime, t'as fait ton choix. Ben maintenant, subis-en les conséquences ! Voilà ce que je devrais lui répondre si je voulais vraiment lui faire connaître le fond de mon cœur. Mais je n'ai pas ce courage. Alors je lui balance la première excuse à me passer par la tête.

— C'est rien ! C'est seulement que la carte de Patrick Roy, avec sa signature dessus, j'ai pas le goût de la donner.

— Quoi ? ricane Maxime soulagé de constater que ma mauvaise humeur ne tient qu'à ce détail. Ben voyons ! Tu peux la garder, la carte de Patrick Roy. J'en veux pas. On va quand même pas se chicaner juste pour ça ?

J'ai détaché mon regard de Maxime. J'aurais le goût de lui dire : As-tu seulement pensé un instant que je te l'aurais donnée, épais ? Mais je me retiens. Je croise les yeux d'Eunice. Elle est toujours aussi belle, belle, mais pas contente ; pas contente du tout ! Comme si elle lisait dans le fond de mon cœur ce que je m'appête à dire. Alors je fais trois pas et je me retourne vers Maxime qui n'a pas cessé de me fixer.

— Pis mon Maxime, toujours amoureux de ta négresse ?

J'ai hurlé cette dernière phrase devant la moitié de l'école, mais je n'ai pas eu le temps de réagir. Au travers des trente-six chandelles, je reconnais une vingtaine de têtes penchées

sur moi. Maxime m'a flanqué son poing sur la gueule. Ma petite valise d'école est tout près de moi. Si je pouvais, je m'y flanquerais.

Un nuage vient de passer devant le soleil. C'est la vieille Saint-Arnaud. Elle s'arrête, me regarde, sourit méchamment.

— Alors, monsieur Sabourin ? Nous sommes dans ma classe cette année ? Bienvenue !

Elle s'est éloignée en faisant claquer ses talons, non sans avoir eu le plaisir de me remettre ma première copie de l'année. Trente fois :

LES DIFFÉRENCES ENTRE LES ÊTRES
ET LES CHOSES SONT CE QUI FONT LA
BEAUTÉ DU MONDE. REFUSER DE RE-
CONNAÎTRE CETTE RICHESSE EST UNE
PREUVE DE PLUS DE LA FAIBLESSE DE
CERTAINS ESPRITS FRAGILES.

TELLE MÈRE, TEL PÈRE ET TANT PIS POUR LE FILS

VOUS POUVEZ VOUS IMAGINER de quoi j'ai l'air ce matin. J'ai le cerveau comme de la purée de pommes. J'ai l'impression de beurrer mon pain avec. J'ai passé une nuit blanche à écouter ma conscience me traiter de con. On a dû lui greffer une sirène de bateau, à celle-là. Elle ne m'a pas lâché une minute.

Je me demande encore comment j'ai pu descendre aussi bas. Je ne serai plus jamais capable de regarder Maxime dans les yeux, Eunice encore moins ! Perdre son meilleur ami pour une question d'orgueil... Enfin !

J'ai passé la soirée d'hier à faire ma copie à l'insu de tout le monde. Pas envie que maman apprenne mes bêtises ; papa, encore moins. Alors, à chaque fois que j'entendais un bruit dans l'escalier, je rangeais mes affaires et je feignais de lire. Maman est entrée trois fois dans ma chambre. Pas besoin de vous dire qu'elle fut longue à terminer, cette copie.

Mais il reste un problème de taille à régler : la signature. Je n'ai pas eu le courage de la faire signer par maman. La journée ne sera pas simple. Il me faut remettre une copie non signée à la vieille Saint-Arnaud et trouver une façon de la convaincre que les choses en restent là.

J'ai pas faim.

Merde que j'ai été con ! Plus con que ça, tu meurs. Je risque de perdre mon meilleur ami juste à cause d'une... de cette...

— Dis-moi, Charles, comment t'es-tu fait cet œil au beurre noir ?

Maman a le don de poser ses plus bêtes questions aux plus bêtes moments. Elle ne voit donc pas que je ne suis pas dans mon assiette ? D'ailleurs, dans mon assiette, y'a rien. Et moi, le matin, une assiette vide, ça me déprime. Pas le goût de tout expliquer.

Je lui ai tout dit, hier soir, quand elle m'a posé la même question. Pourquoi revient-elle sur le sujet ce matin ? Je n'aime pas quand maman insiste, comme ça, surtout quand c'est

pour entendre la vérité. Ça me met tout de travers.

— Je l'ai dit. C'est en jouant au ballon chasseur.

Je replonge mon regard dans la vaisselle qui traîne sur la table. Quel spectacle excitant ! Cette fois, j'ai abandonné mon assiette vide pour me concentrer sur mon bol de Corn Flakes. Et là, je me pose plein de questions importantes : par exemple, à quelle température fait-on griller les flocons de maïs ? Est-ce qu'on en brûle parfois ? Ou bien, pourquoi les vaches brunes donnent-elles du lait blanc ?

— Mais hier, y'a pas eu de récréation. T'as pas pu jouer au ballon chasseur.

Ma mère, quand elle s'y met ! Je vous jure...

— Qui a dit que c'était à l'école ? On a joué dans la ruelle.

J'ai lâché cette réponse d'une voix vive, presque enjouée, comme ça ; une flèche au milieu de la cible : vlan ! Le culot qu'on a, tout de même, quand on veut tirer avantage d'un petit mensonge. Sauf que là, le mensonge, j'ai l'impression que ma mère a décidé de l'étirer jusqu'à ce qu'il me pète en pleine face.

— Mais hier, en rentrant de l'école, t'es pas sorti. T'es resté dans ta chambre jusqu'au souper.

Maman dépose dans mon assiette deux toasts à moitié brûlés. Elle n'est plus vide,

mon assiette, et moi je suis toujours aussi déprimé.

— Tu t'es battu ?

Je dois affronter le regard de ma mère ; ni dur ni mou ni gentil ni bête ; simplement fixe, le regard. Quand maman a ce regard-là, c'est plus fort que moi, je cric, crac, croc.

— Merci pour les toasts.

Piètre diversion ! Maman a le visage à deux pouces du mien et me soulève le menton avec ses doigts.

— ... Avec Maxime ?

J'ai à peine un léger tressaillement des épaules.

— ... Au sujet d'Eunice ?

Là, je suis resté figé raide. Comment les mères peuvent-elles savoir autant d'affaires sur notre compte alors qu'on sait à peu près rien d'elles ?

Les doigts de maman se desserrent autour de mon menton. Une seconde de plus et je flanchais sous la torture. Je crois que je suis venu les yeux pleins d'eau. Pas des larmes, juste un peu de honte sur mon orgueil. Et puis un peu de colère aussi de me voir si faible devant ma mère. J'ai presque déchiqueté ma toast en la barbouillant d'un centimètre de beurre d'arachide *crunchy*.

Maman est retournée au comptoir et en revient avec une tasse de café chaud et trois feuil-

les de cartable toutes remplies de mon écriture. Elle les balance devant son beau visage tout enrobé du soleil du matin qui se garroche comme un débile au travers des carreaux de la fenêtre.

— Ça va être une journée magnifique, lance-t-elle d'une voix calme.

J'ai pâli en voyant les feuilles. Je sais trop bien ce qu'il y a dessus. C'est la copie que m'a imposée la vieille Saint-Arnaud. C'est le moment qu'a choisi papa pour se pointer à la table. Je ne l'ai pas vu hier soir. Il est rentré très tard. Les jeudis, il rentre toujours très tard. Il semble avoir l'humeur maussade. Bien sûr, il me demande comment je me suis fait cet œil au beurre noir.

— Il s'est fait ça en jouant au ballon chasseur, hier après-midi à l'école, répond vivement maman.

Je la regarde comme une truite doit regarder un pêcheur qui viendrait de la remettre à l'eau.

— Mais ce n'est pas très grave, ajoute-t-elle en avalant une gorgée de café.

Elle m'adresse un petit clin d'œil. Je lui souris sans trop savoir ce que me coûtera cette soudaine complicité.

Papa s'est approché. Il examine mon œil, soupire.

— Cette idée de faire commencer l'école un jeudi. C'est bien là un horaire de syndiqués ! Dans mon temps...

Il ne termine pas sa phrase. Il se contente de grommeler au fond de sa tasse de café.

Faut vous dire que, le matin, en se levant, papa déteste tout et tout le monde : spécialement les syndicats. Il est cadre dans une quincaillerie de grande surface où les employés viennent justement de se syndiquer.

Mais ce n'est pas le seul sujet de ses récriminations. Il déteste aussi les employés qui prennent des vacances l'été et ceux qui prennent leurs vacances l'hiver. C'était le sujet de conversation d'hier matin. J'ai cru comprendre, en fait, qu'il déteste les vacances tout court et ses employés tout grand. Il méprise autant les médecins trop riches que les malades trop pauvres. Puis, en ordre décroissant : les patrons, les politiciens, la poutine et les cornichons surs. Et ce, pas seulement le matin : les soirs avant de se coucher, les fins de semaine et les jours fériés. En fait, papa n'aime pas grand-chose, et ce, quel que soit le moment de la journée.

— Qui est ton titulaire ? me demande-t-il sans prendre le temps de lever le nez de son journal.

— Madame Saint-Arnaud.

— La vieille Saint-Arnaud Elle doit bien être centenaire, celle-là ! rétorque papa en

continuant à lire son journal... Tous des voleurs ! rugit-il tout à coup en pointant son journal comme s'il cherchait à nous prendre à témoin. Quatre millions pour un gardien de but qui a eu une moyenne de quatre virgule soixante-treize !... C'est à me rendre malade.

Sur ce point, il n'a pas tort : papa est un vrai malade du sport. C'est sa seule vraie passion. Il pourrait vous réciter les statistiques de chaque joueur, de chaque équipe de baseball et de hockey à l'envers comme à l'endroit. En revanche, il serait bien embêté de vous dire les notes que j'ai obtenues dans mon dernier bulletin.

— Madame Saint-Arnaud est une excellente enseignante, intervient maman.

— Je ne dis pas le contraire. Je dis seulement qu'elle n'est plus très jeune.

— Elle a une très bonne réputation auprès des parents.

— Eh bien ! Ça paraît que c'est pas toi qui vas être pognée pour vivre avec elle toute l'année, ai-je lancé avec aplomb, certain que je suis de pouvoir compter sur le soutien de mon père. Ben voyons donc, sac d'oignons !

Papa a baissé son journal, il me jette un regard qui en dit long sur le sermon qu'il s'apprête à me servir.

— Charles ! Je n'aime pas t'entendre parler comme ça. Est-ce que tu m'entends parler de cette manière contre les gens ?

Maman a un petit sourire en se levant de table. Bien sûr, je pourrais lui répondre que je l'entends se plaindre contre le monde entier au moins dix fois par jour, mais je préfère ne pas insister.

— Et puis, ta mère a raison, madame Saint-Arnaud est une excellente enseignante, sévère mais juste. Madame Saint-Arnaud a été mon professeure de quatrième année. Alors, je sais de quoi je parle.

— Quoi ?

— Oui ! Petit monsieur ! Et j'ai passé, dans sa classe, ma plus belle année d'école.

Dans ma tête, les chiffres se bousculent avec une rapidité confondante. Je fais rapidement le compte pour m'apercevoir qu'en additionnant l'âge de mon père au nombre de poils qu'il y a sur le dos d'un canard multiplié par le double de la différence de la distance de la Terre à la Lune, j'obtiens l'âge de la vieille Saint-Arnaud : cent quinze ans !

Je me suis remis la tête dans mon bol de céréales et j'ai mangé. J'ai cru que j'avalais des lames de rasoir sucrées. Je n'ai plus dit un mot. Mais le problème de la copie pas signée n'est toujours pas réglé. Je sais que maman sait concernant la copie, mais je ne sais pas ce qu'elle va faire ni ce qu'elle va dire. Ni si elle en parlera à papa, et en quels termes et pour quelles raisons.

Quand je me lève pour partir pour l'école, maman me remet discrètement les trois feuilles de copie qu'elle a signées. Elle me caresse le front.

— Ce serait souhaitable que tu t'excuses auprès d'Eunice.

M'excuser ? Elle a bien dit m'excuser... Mais je vais avoir l'air de quoi ?... Bon, on y pensera plus tard !

Pour l'instant, maman a signé ma copie, c'est ça le plus important. Ça et de ne pas en avoir parlé à papa. Mais la partie n'est pas gagnée. Il faut encore que je rentre dans la cour de l'école et que j'affronte les sarcasmes de tout le monde. Quand ils vont voir mon œil au beurre noir... MERDE !

Je ressens soudain le goût forcené d'avoir le dessus sur quelqu'un, comme ça, pour rien ; simplement pour me rassurer sur le pouvoir que j'exerce encore sur les gens. En retournant dans ma chambre, je retire la sucette de la bouche de Dracula. Il me regarde, ne bronche pas. Aucune protestation, simplement un grand sourire. Quand une journée commence mal... Je vous jure !

Y A-T-IL UN AVOCAT DANS LA SALLE ?

ET POURQUOI UNE JOURNÉE qui a si mal commencé devrait-elle s'améliorer en chemin ? Je vous le demande ! Ce vendredi est à classer au registre des jours catastrophe.

La Saint-Arnaud nous a promis des devoirs et des leçons dès ce soir. Oui, oui, un vendredi ! Avec elle, pas le temps de souffler. Il a beau faire une température à vous tremper les fesses dans l'eau de mer, la Saint-Arnaud n'a aucune pitié. De l'eau, elle nous en promet, mais ce sera celle de nos premières sueurs à bûcher comme des dingues sur des problèmes de baignoire qui ne se remplit jamais.

— Pour remplir une baignoire de cent litres d'eau, combien faudra-t-il de chaudières de huit litres ? Et combien devra-t-on mettre de litres dans la dernière chaudière pour remplir la baignoire ?

Facile ! Pour une fois que j'ai la réponse. En m'apercevant, juché sur mon pupitre comme un coq sur la barre du jour, main dans les airs, la Saint-Arnaud s'arrête, fait taire tout le monde et me pointe.

— Allez-y monsieur Charles ! Abreuvez-nous de votre savoir.

Je sens que son invitation n'est pas vraiment amicale. Il y a comme un sarcasme qui pointe derrière ce sourire de fraise *effoirée*. Mais qu'à cela ne tienne, Etienne, je tiens la bonne réponse et je ne vais pas me priver de briller. Surtout que, depuis ma tirade d'hier, quelques copains me battent froid. Ce petit éclat mettra un peu de baume sur la plaie.

— Alors, monsieur Charles, dites-nous, combien faudra-t-il mettre de litres d'eau dans la dernière chaudière pour remplir la baignoire ?

— Huit ! ai-je claironné d'une voix aussi sèche que les chemises de l'archiduchesse.

Puis...

— Il faut y mettre huit litres, madame ! ai-je ajouté sur un ton moins fringant après avoir constaté que ma réponse ne fait pas l'unani-

mité. J'ai aussi observé la lèvre supérieure de mon enseignante qui tressaute, ce qui n'est pas bon signe.

Elle ne dit rien, madame Saint-Arnaud soupire à peine. Puis son grand nez de corneille, elle le tourne vers Eunice.

— Il faut douze chaudières pleines de huit litres d'eau et une dernière remplie de seulement quatre litres, madame.

Voilà ! Pas plus compliqué que ça. C'est ainsi qu'on devrait toujours achever ses victimes d'un coup franc au cœur. Eunice se ras-soit, satisfaite du sourire qu'elle vient de faire naître sur le visage de notre chère madame Saint-Arnaud.

Bon d'accord ! À bien y penser, tout cela a bien de l'allure. Après avoir trimbalé douze chaudières remplies de huit litres d'eau, il est normal de se taper la dernière à moitié pleine, parce qu'à bout de force, on risquerait de tout laisser échapper. Bon ça va ! C'est parfait. J'ai compris.

Mais pourquoi Eunice se croit-elle obligée de me décocher son petit sourire niais ? Et puis pourquoi la Saint-Arnaud tient-elle maintenant ma copie d'hier à bout de bras ? Et pourquoi ce silence ? Et tous ces regards tournés vers moi ? J'ai dû en manquer un bout, je crois. Il y a un gros chaudron qui chauffe au milieu de la classe. Va-t-on immoler quelqu'un ?

— ... le petit mot qu'a ajouté votre mère au bas de votre copie ?... Monsieur Charles ! C'est à vous que je m'adresse.

J'en ai perdu un petit bout, en effet.

— Je n'ai pas bien compris, madame.

La Saint-Arnaud s'arrête, croise ses bras puis me fixe en laissant échapper à nouveau un soupir, long cette fois, le soupir.

— Charles !

— Oui ? (intrigué)

— Charles...

— Oui ? (tourmenté)

— Vous êtes bien mal parti, mon petit monsieur (autre grand, grand, très grand soupir). Nous sommes bien d'accord là-dessus ?

Je suis d'accord, mais je préfère ne répondre qu'en présence d'un avocat, ou de deux ou de trois. Parce que là, voyez-vous, il me semble que les choses se gâtent. N'ai-je pas fortuitement, et sans mon autorisation, entendu prononcer le nom de ma mère ?

Voyez-vous, j'ai comme principe de ne jamais mêler les affaires de famille avec celles de l'école. Je tiens ça de mon père qui prétend, à juste titre d'ailleurs, qu'on ne doit jamais confondre famille et travail.

— Je vous demande, monsieur Charles, si vous avez pris connaissance des commentaires de votre maman ?

MAMAN ! C'est bien ce que je craignais. Elle a dû inscrire sa liste d'épicerie au bas de ma copie sans s'en rendre compte. Elle est parfois terriblement distraite. Ou bien, elle a fait trois ou quatre fautes d'orthographe. Quoique cela me surprendrait. Après tout, maman est correctrice pour une maison d'édition.

La Saint-Arnaud s'est arrêtée devant moi. Elle me tend la dernière page de ma copie et pointe avec son doigt charnu cinq lignes finement tracées au bas desquelles s'étendent les quatre boucles enlacées formant l'inimitable signature maternelle.

Et là, j'ai compris. Quelle horreur ! C'est donc ça le prix qu'il me faut payer pour la complicité de maman ce matin, au déjeuner ?

*« Très chère madame Saint-Arnaud,
Veuillez croire que je réprouve le comportement de mon fils. Et si vous me permettez une suggestion, j'aimerais que Charles s'excuse devant tout le groupe pour les propos disgracieux qu'il a tenus à l'égard de son amie Eunice. »*

Il y a une ou deux autres lignes que je n'ai pas pris la peine de lire.

Me faire poignarder dans le dos par ma propre mère !

Et depuis quand Eunice est-elle mon amie ?

Et mon œil ? On oublie mon œil. Personne

n'a l'air de tenir compte du fait que j'ai été sauvagement brutalisé. J'aurais pu devenir aveugle, voire être défiguré à jamais. Qui sait les séquelles que j'encours ? Dans dix ans, peut-être que je mourrai d'une tumeur qui est en train de se former sournoisement dans mon cerveau. Et c'est à moi qu'on demande de faire des excuses ?

Sac d'oignons ! Mais c'est le monde à l'envers ! S'ils croient que je vais me lever devant tout le monde pour adresser des excuses à cette n... fille ! Ils se trompent comme un troupeau d'éléphants.

— Je m'excuse, Eunice, pour ce que j'ai dit hier. C'était ben niaiseux. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Je m'entends prononcer chacune de ces paroles sans être en mesure de les arrêter. Je voudrais que je ne pourrais pas. C'est plus fort que moi. Je me rassois sans oser regarder personne.

Et puis le cours reprend comme si de rien n'était. Après quelques minutes, une étrange émotion s'empare de moi. On dirait comme un gros poids qu'on me retirerait des épaules. Je me sens léger comme l'air. Dans ma tête, je me suis mis à remercier ma mère de m'avoir guidé sur le dur chemin de la réconciliation. Je regarde Eunice qui suit avec attention la leçon que donne madame Saint-Arnaud. Et je me

remets à la trouver belle. Même la Saint-Arnaud, je la considère avec plus d'indulgence.

Et puis le soleil est si beau dans ce ciel immaculé de cette fin d'été. Les désagréments de cette infernale journée sont désormais derrière moi. Alors, je m'assois confortablement sur ma chaise. Je m'abandonne à cette paix nouvelle qui s'attache aux notes d'une chanson des Back Street Boys que je fredonne dans ma tête en souriant.

J'ai oublié une seule chose : c'est qu'une journée qui commence mal n'a aucune raison de se terminer en beauté. Et l'après-midi qui vient va m'en donner une preuve indiscutable.

IL FAUDRAIT METTRE DES AILES AUX VALISES

AU RETOUR À LA MAISON, CE MIDI, Maxime m'accompagne. Eunice n'est pas avec nous. Elle mange à l'école.

— Je t'ai trouvé pas mal correct, ce matin, de t'excuser devant toute la classe, dit-il en me prenant par les épaules comme c'est souvent son habitude.

— Bah !

Il y a des Bah ! qui valent un paragraphe. Je ne veux pas revenir sur la situation. Max l'a compris. Il ajoute simplement :

— Tu sais, Charles, tu seras toujours mon

meilleur chum. Eunice, je l'aime, mais toi, t'es mon ami.

Il se retourne. Il fait quelques pas, puis s'arrête à nouveau, un sourire en cinémascope dans le visage.

— Oh Charles ! J'oubliais. Les inscriptions pour le hockey, c'est la semaine prochaine. On y va ensemble ?

L'inscription ! Je l'avais oubliée. Faut-il que les derniers jours aient été lourds pour que j'arrive à oublier pareille chose. Le hockey, c'est toute ma vie.

Du coup, cet avant-midi, qui avait si mal commencé, puis qui s'était adouci après l'épisode des excuses à Eunice, devient irradiant de bonheur. Je me mets à apprécier avec une joie délirante l'arrivée de l'automne. Bien sûr, l'automne nous ramène l'école et son cortège de malheurs, mais il annonce aussi le retour de la saison de hockey, et ça, c'est merveilleux !

Cette année, c'est la grande aventure. Je change de catégorie, je passe des Atomes aux Pee-Wee. C'est du sérieux ! C'est la première marche du long escalier qui mène à la Ligue nationale et au Canadien de Montréal.

J'avale les restes de mon pâté chinois, les deux yeux dans la graisse de binnes, en imaginant ce gros C rouge si particulier de mon club favori tatoué sur ma poitrine.

Je fais rapidement le calcul. J'aurai vingt ans dans exactement neuf ans, onze mois et vingt-trois jours. En ajoutant cette différence à l'âge de mon héros, Patrick Roy, j'obtiens presque trente-sept ans.

— C'est un peu juste, mais, avec de la chance, on pourrait y arriver.

— Tu te parles tout seul maintenant ? me lance maman.

— Si Patrick Roy retarde d'un an ou deux la prise de sa retraite, ai-je marmonné sans faire attention aux derniers propos de ma mère, et si je parviens à être repêché dès ma première année junior, je pourrai faire le saut dans la Grande Ligue deux ans plus tard et partager avec le grand Patrick le poste de gardien de but du Canadien de Montréal.

— Tu sais que j'aime pas ça te voir parler tout seul.

— Je suis en train d'évaluer mes chances de me retrouver avec le Canadien en même temps que Patrick.

— Tu ferais mieux d'évaluer tes chances de passer ton année scolaire, rétorque maman. Tu rêves trop, mon pit.

La dernière réflexion de maman a l'odeur d'une menace. En fait, elle sait très bien que je ne rêve pas trop. Ce qui l'inquiète, c'est que je rêve toujours à la même chose.

Elle n'a jamais pris très au sérieux mon amour du hockey ni mon affection pour Patrick Roy et moins encore cette « obsession » que j'entretiens de devenir un jour gardien de but pour le Canadien de Montréal.

— Il ne parle que de ça, ne rêve que de ça. Il mange, il boit, il rote du hockey. C'est en train de devenir maladif. Pendant ce temps, il néglige ses études. Y'a pas que le hockey dans la vie. Il faut que tu lui parles, Maurice.

C'est le sempiternel chapitre que maman livre toujours à mon père les soirs d'orage. C'est même leur principal objet de discorde. Oh ! Papa me parle, mais jamais avec grande conviction. Au grand désespoir de ma mère, nos discussions se transforment toujours en partie de rigolade et en longues conversations dont le sujet reste invariablement le hockey.

Vous savez pourquoi papa s'appelle Maurice ? C'est grand-père Sabourin qui a insisté pour donner ce nom à son premier fils en l'honneur de Maurice « Rocket » Richard, le plus grand joueur de son époque, une légende, son idole. Alors, vous comprenez, le hockey, pour mon père, c'est une affaire sérieuse. Je suis persuadé que si on lui faisait une prise de sang, la fiole se remplirait d'un liquide bleu-blanc-rouge, aux couleurs du Canadien.

— Maxime m'a demandé de l'accompa-

gner pour l'inscription au hockey, mardi prochain, aux loisirs.

J'ai laissé tomber cette petite phrase bien innocemment au milieu de ma dernière bouchée de pâté chinois. Maman s'arrête au milieu de la cuisine et, avec elle, tous les autres bruits. Même Dracula a cessé de tapocher la tablette de sa chaise haute avec sa cuillère.

— Cette année, mon pit, y'est pas certain que tu t'inscrives au hockey.

Elle a prononcé ces paroles assassines sans me regarder, en jetant pêle-mêle dans l'évier les restes du repas, les assiettes, les ustensiles et le monde entier avec mes deux yeux dans un fond de verre de lait.

— Avec les résultats catastrophiques que tu nous as ramenés l'année dernière, ton père et moi, on a jugé qu'il n'y avait plus de risques à prendre. C'est l'école avant tout.

Pendant que mes deux jambes se transforment en longs serpents qui s'enroulent autour de ma poitrine et m'empêchent de respirer, maman s'approche et me passe la main dans les cheveux.

— C'est pour ton bien, mon pit ! Plus tard, tu nous remercieras.

J'ai bien dû supplier, me rouler par terre, implorer tous les saints et faire toutes les promesses. Je n'en sais rien. Tout ce qui me revient

en mémoire, en y repensant, c'est d'être debout devant ma mère, les yeux pleins d'eau.

— Papa n'a rien à voir là-dedans ! Je suis certain que c'est ton idée. Papa y m'aime, lui. Il ne ferait jamais une chose comme celle-là. Mais toi, tu m'as jamais aimé. Tu veux que je fasse seulement ce que, toi, tu veux. Ce matin tu m'as obligé à m'humilier devant toute la classe. Tu veux jamais que j'invite mes amis ; l'autre jour, tu m'as laissé partir de la maison avec ma valise sans chercher à me retenir. Dans la maison, on ne parle que de Rogatien. Jamais de moi ! Le hockey, c'est toute ma vie. Mais comment tu pourrais le savoir ; t'es jamais venue me voir jouer au hockey !

Les yeux de ma mère se sont remplis d'une grande tristesse. Je sais que mes paroles lui font mal. Tant pis, tant mieux ; chacun son tour !

— Charles, murmure-t-elle. Tu sais bien que c'est faux ce que tu dis là. J'ai été très souvent te voir jouer.

— Ah oui ! Ben, dis-moi donc quel numéro j'avais sur mon chandail ?

J'admets que la question est malhonnête, car j'ai dû changer trois ou quatre fois de numéro l'an dernier. Même moi, je ne me rappelle pas les chiffres qui apparaissaient sur mon dossard.

Maman me regarde un court instant et s'éloigne vers l'évier sans répondre. Elle com-

mence à faire couler l'eau pour faire la vaisselle.

Je me lève, les yeux rougis par la colère et les larmes. Je me dirige vers la porte.

— Tu portais les numéros quatorze, puis le douze, le cinq et le trente-trois, a murmuré maman à mon oreille.

Je quitte la maison un peu honteux sans rien ajouter. Décidément, ma mère s'arrangera toujours pour avoir le dernier mot. Je sais qu'elle m'aime. Mais elle a une drôle de manière de me le montrer.

Je me dirige vers l'école. Je ne parle à personne. Surtout pas à Maxime. Je ne sais pas quoi lui dire. Je sais que la décision de mes parents n'est pas arrêtée définitivement. Mais l'inquiétude est là. C'est la première fois qu'une telle menace plane sur ma tête.

Il faut dire que, l'an dernier, c'était la première fois aussi que je rapportais des résultats scolaires aussi décevants. Pour des raisons différentes, mes parents et moi avons bien des raisons de nous inquiéter.

Maintenant, je suis assis à mon pupitre, l'air songeur. Max a bien cherché à attirer mon attention. J'ai haussé les épaules et je n'ai pas répondu.

Madame Saint-Arnaud anime une leçon de français où chacun est appelé à formuler un rêve, un défi qu'il aimerait relever durant l'an-

née. Moi, j'ai la tête complètement vide. Des projets, je n'en ai plus. Les rêves, on me les a coupés. Des défis, à quoi bon...

C'est maintenant le tour d'Eunice.

Je ne sais trop pourquoi, mais sa manière de se lever, sa façon de regarder tout le monde, son petit sourire captent tout à coup mon attention. Elle tarde à parler. Je mets cela sur le compte de la timidité.

Je m'aperçois vite qu'il n'en est rien. Eunice semble au contraire parfaitement en contrôle de la situation. Son regard est calme et ses gestes sont précis.

— Alors, mademoiselle Surin ! Avez-vous un rêve à nous exposer ? demande madame Saint-Arnaud.

— C'est plutôt un défi qu'un rêve, rétorque Eunice en arrêtant ses yeux sur moi.

— Et quel est-il, ce défi ? demande la vieille Saint-Arnaud en se dandinant d'aise.

Décidément, cette femme nourrit un préjugé favorable à l'égard des filles dans cette classe. C'est du moins ce que je me dis en la regardant jubiler. Elle semble attendre de la part d'Eunice une révélation dont l'importance paraît ne pas lui échapper.

Cette façon qu'Eunice a de nous faire languir semble lui donner raison. Nous la regardons tous, muets, attentifs, intrigués. Je ne sais pas pourquoi, mais un malaise s'est installé en

moi. « Qu'est-ce qu'elle va encore nous sortir, celle-là ? »

Eunice redresse les épaules et prend une bonne inspiration.

— Mon défi, lance-t-elle d'une voix claire, c'est un défi à moi-même, mais aussi à certains gars qui ont un préjugé défavorable à l'égard des filles et de leur capacité à réussir dans le sport.

Je me sens visé. Allez savoir pourquoi ! Je suis persuadé que c'est à moi que ce défi s'adresse. Eunice ne me regarde plus.

— J'ai décidé de me présenter à l'entraînement du club des loisirs comme gardien de but et de faire l'équipe Élite.

Des sourires sont apparus sur le visage des garçons. Quelques ricanements saluent cette audace. Moi, je ne souris pas. Quelque chose me dit qu'une catastrophe se prépare.

— C'est excellent comme défi ! intervient notre professeure un peu déconcertée. Mais j'ignorais que les loisirs entretenaient une équipe de hockey féminine.

— Oh ! Mais il n'y en a pas, répond Eunice. Je veux faire l'équipe des garçons. Je veux jouer avec les gars et leur prouver qu'une fille peut parfaitement réussir là où eux-mêmes excellent déjà.

Cette dernière esbroufe a soulevé une véritable tempête dans la classe. Chacun y va de

son commentaire. On entend de gros rires, des sifflements, des hourras, des bravos, des sarcasmes et des propos grivois. Madame Saint-Arnaud a tout le mal du monde à rétablir le calme dans la classe.

En se rassoyant, fière de l'effet qu'elle vient de produire, Eunice me décoche un regard qui met fin aux doutes que je pouvais entretenir. Si je n'en étais pas tout à fait convaincu, je le suis désormais : Eunice veut ma place et elle fera tout pour l'obtenir.

C'est maintenant une guerre à finir entre elle et moi.

Mes excuses de ce matin n'ont manifestement pas porté ses fruits. J'ignorais qu'en l'attaquant comme je l'ai fait hier devant la moitié de l'école, je déclencherais un tel besoin de vengeance.

Depuis ce matin, quelques briques me sont tombées sur la tête, mais là, c'est un mur complet qui s'effondre sur moi. Max me regarde, l'air piteux. Il a bien compris lui aussi la partie qui vient de se jouer. Et c'est Eunice qui a marqué les premiers points.

Voilà !

Je regarde ma petite valise à mes pieds. Je me dis qu'on devrait leur mettre des ailes à celles-là pour qu'on s'envole avec elles quand les choses vont trop mal.

UNE PRATIQUE PAS PRATIQUE

C'EST AUJOURD'HUI MA PREMIÈRE PRATIQUE de hockey.

— Charles, tu as bien mis tout ton équipement dans ta valise ?

— Oui maman ! Mon sac est plein.

— Ta coquille aussi ? Pas question de jouer sans coquille ! J'ai mis ton chandail dans le fond de ta valise à droite.

— Mon « sac », maman ! C'est pas une valise, c'est un sac. Je ne pars pas en voyage, je m'en vais seulement à une pratique de hockey.

Je ne sais pourquoi maman s'acharne à appeler ça une valise.

— Un sac, ça n'a pas de fermeture éclair ! précise-t-elle.

Vous voyez ! Maman a ses petites manies de spécialiste de la langue française. Ça m'agace prodigieusement.

— Je sais que valise n'est pas le mot approprié, continue-t-elle de hurler depuis sa chambre où elle achève de se maquiller. Mais je n'ai pas encore trouvé le bon mot. J'ai vérifié besace, havresac et sacoche à tout hasard, mais ce n'est pas ça. Alors on se contentera du mot « valise » pour l'instant.

SACOCHE ! Mon Dieu ! Heureusement que ce n'est pas ça ! Je me voyais mal arriver dans la chambre des joueurs avec ma « sacoche » sous le bras.

Je m'appuie sur le rebord de la fenêtre. Ce début d'octobre est particulièrement frisquet. Les arbres sont passés du vert au rouge en quelques jours. Déjà, « les feuilles mortes se ramassent à la pelle » comme le dit si bien un vieux chanteur que maman affectionne tout particulièrement.

Floc ! Floc ! Floc !

— Belle ! Ça fait un bail que je ne t'ai pas vue ! Je te croyais repartie vers le sud avec ta famille !

— ... Rou... Rou... Rou...

— Ce que je fais ? Je me prépare pour ma première pratique de hockey.

— ...Rou...Rou... Rou...

— Eh oui ! Ils ont changé d'avis. Contre la promesse de leur rapporter de bons résultats scolaires. Mais toi, pourquoi n'es-tu pas partie ?

— ...Rou...Rou...Rou...

— Demain matin ! Alors, je te souhaite un beau voyage.

— ...Rou...Rou... Rou...

— Moi aussi, Belle, je t'aime bien. Pour ta dernière nuit, fais gaffe. Ragoût rôde toujours et il est affamé, dit-on.

Floc... Floc... Floc...

Voilà ! Elle est repartie.

Je me suis attaché à Belle comme une cuisse à sa poitrine dans un demi-poulet St-Hubert. Si vous voyez ce que je veux dire. Surtout depuis le départ prématuré de Carbone, mon chat. Les deux aussi étaient très liés, mais pour des raisons différentes. Je me suis toujours demandé si Carbone aurait fini par attraper Belle. Je ne l'ai jamais vu capturer un seul oiseau. Je ne crois pas qu'il aurait pu surprendre Belle malgré tous ses efforts. Carbone était un chat gras et lourdaut. Cher Carbone !

— Je te promets de m'informer auprès de l'Office de la Langue dès demain.

— Quoi ?

Maman me donne un bisou sur la tête.

— Pour le sac, je m'informe demain ; promis, juré. Allez, viens ! J'ai assuré grand-père que je passerais reprendre Rogatien avant sept heures... Tu n'oublies pas ! C'est ton père qui vient te chercher à la patinoire. Tu ne reviens pas à pied. Promis ?

— Promis ! Faut partir. Je vais être en retard à l'aréna.

— On ne dit pas « aréna ».

— Oui ! Je sais. On dit patinoire.

— Alors, dis-le. C'est pas plus difficile.

J'vous jure, des fois...



Dans la chambre des joueurs, c'est le brouhaha. On rit, on crie, on se salue, on se tapoche. Chacun demande le numéro de l'autre, la position où il croit pouvoir évoluer, sur quel trio. Les plus anciens forment un noyau compact que les plus jeunes ne peuvent franchir sans subir leurs sarcasmes et leurs bines à l'épaule.

Je me suis déniché une place à côté de Maxime qui est en train de lacer ses patins. Il me sourit.

— Nerveux ? demande-t-il.

— Nerveux ! lui ai-je répondu... Ça fait longtemps que t'es arrivé ?

— Dix minutes.

Maxime ne me regarde pas. Sa voix est voilée par je ne sais quel malaise.

— T'as pas l'air dans ton assiette !

— Quelque chose qui ne va pas ?

Maxime se lève pour ajuster sa culotte et enfiler son chandail. Il me jette un regard. Court, le regard !

— Tu verras par toi-même dans quelques minutes.

Il se rassoit et commence à enrouler de ruban la palette de son hockey. La dernière phrase de Max m'intrigue. Qu'a-t-il voulu dire par « Tu verras dans quelques minutes » ? Pour le moment, pas le temps de m'arrêter aux devinettes de Max. Je dois m'activer. Je suis en retard.

Cinq minutes plus tard, je termine d'attacher la dernière sangle de mes immenses jambières de gardien. Je revêts mon maillot blanc et vert aux couleurs de l'équipe. Je porte le numéro trente-huit.

Les trois entraîneurs se sont approchés. La cohue s'est achevée au moment exact où le plus petit des trois a légèrement levé le bras. C'est l'entraîneur chef des Éperviers, monsieur Grégoire. Il a une drôle de tête, avec de drôles d'yeux et une drôle de casquette qu'il a rabaisée vers l'arrière.

— Quand tout le monde sera là, on pourra commencer.

Il a gueulé cette phrase d'une voix résignée.
« Tiens ! me dis-je. Il manque encore quelqu'un ? »

La porte du fond qui communique avec la chambre voisine s'ouvre à ce moment et on entend :

— J'arrive, je suis prête !

Dans le vestiaire, c'est le silence total pendant qu'Eunice, du haut de ses patins, rejoint le banc où Maxime et moi sommes assis.

— T'as mis tes patins à deux lames ? ricane, bêtement le grand Péroni, une espèce d'armoire à glace qui occupe un coin entier de la chambre.

— Pis toi, Péroni, ta maman t'a retiré ta couche ? Ton biberon est chaud ? Tu dors encore avec ton nounours ? Pauvre con !

— Ça suffit ! intervient l'entraîneur. Je ne veux pas de têtes chaudes et d'imbéciles dans mon équipe.

Le silence se refait aussitôt. Monsieur Grégoire continue son petit laïus sur le sens qu'il donne au mot équipe pendant que je jette un coup d'œil rapide en direction d'Eunice. Elle émerge à peine de son attirail de gardien. Elle est calme, pas de gestes inutiles sinon un grand sourire et un petit clin d'œil vers moi.

Je me penche vers Maxime.

— Je croyais qu'on avait refusé sa candidature le soir de l'inscription. Tu te souviens,

Eunice et sa mère avaient quitté la salle sans avoir pu remplir le formulaire. Eunice en a parlé pendant toute la semaine.

— Son parrain est champion olympique. Ça aide, conclut Maxime.

Je regarde un long moment devant moi.

— Dis, Max, c'est de ça que tu parlais quand tu m'as dit : « Tu verras dans quelques minutes. »

— Non !

— Alors quoi ?

— Tu verras dans quelques minutes.

— Tu sais Max, parfois, tu me fais ch...

— Tout le monde sur la glace !

La voix tonitruante de l'entraîneur m'a empêché de dire un gros mot. Mais je n'en pense pas moins.

Je me suis couché ce soir, l'angoisse au cœur. Ce que Max m'avait promis que je verrais, je l'ai vu. Ça ne pouvait être plus clair. C'est Eunice. C'est toujours Eunice !

Elle patine comme une déesse, se déplace avec la rapidité d'un chat, vous fait le grand écart qu'on se demande si les coutures de sa culotte vont tenir le coup. Et puis elle a tout arrêté, avec le bâton comme avec la mitaine. Même l'armoire à glace à Péroni s'est fait secouer les puces quand il a voulu la bousculer. Trois joueurs se sont portés au secours de leur gardienne et l'épais est venu embrasser

les planches de la clôture. Eunice impose déjà le respect. Et puis, elle sourit tout le temps.

Quant à moi, j'ai manqué de concentration. Tout est allé de travers. Et puis, je ne suis pas en bonne condition physique. À un certain moment, j'ai cru que j'allais m'effondrer au milieu de la patinoire tellement j'étais épuisé. C'est venu comme ça, tout d'un coup. Et puis ça a passé, comme le reste ; les rondelles, entre autres ! Il y en avait plus au fond de mon filet que de poissons dans l'océan. C'était catastrophique.

Quand je suis rentré à la maison, après l'entraînement, Ragoût est passé devant moi. Je déteste ce chat. Je lui ai donné un violent coup de pied pour le faire déguerpir. Il s'est arrêté. Il m'a regardé, puis il a continué son chemin sans plus se préoccuper de moi. Je ne fais même plus peur aux chats. C'est l'horreur !

QUAND ÇA VA MAL, ÇA VA MAL !

J'AI EU DU MAL À ME LEVER. Y a des matins comme ça... Il faut dire que les deux dernières semaines d'entraînement n'ont pas été faciles. J'ai travaillé dur. La compétition entre Eunice et moi est féroce. Il n'est pas certain que je ferai l'équipe. Eunice est épatante. Je me demande où elle a appris à être gardien de but.

Nous faisons quand même une bonne équipe tous les deux. L'animosité du début a laissé place à un respect mutuel et à une certaine complicité. Et puis, je suis moins nerveux. L'effet de surprise passé, j'ai vite retrouvé mes réflexes. Je ne suis pas aussi rapide qu'Eunice,

par contre j'anticipe bien les jeux et je protège mieux mes angles.

L'atmosphère générale, dans l'équipe, est beaucoup plus sereine depuis que l'entraîneur s'est débarrassé de l'armoire à glace à Péroni. Ce dernier tient Max responsable de sa déchéance. Allez savoir pourquoi ! Il a juré de le lui faire payer. En vérité, c'est une tête brûlée et un vicieux sans réel talent, ce Péroni.

En fait, tout va à peu près bien pour tout le monde sauf, dirait-on, pour Max. Il m'inquiète. C'est notre meilleur joueur, mais il ne s'en rend pas compte. Il manque de conviction. Il n'exerce aucun leadership. Ce n'est pas le Maxime que je connais.

Mon Dieu que je m'endors ! Si je m'écoutais...

— Charles ! Ton déjeuner est servi !

Allez, Charles ! Pas le temps de bretter. Remets-toi les yeux en face des trous et dessine-toi une tronche de bien portant. Ça presse... Voilà... C'est presque ça... Ça y est !

— T'as pas l'air dans ton assiette ce matin !

Rien à faire. J'ai une mère cartomancienne. Elle devine tout.

— Non ! Non ! Ça va. Mais les entraînements sont durs, c'est pour ça. Le matin, je suis un peu raqué.

— À ton âge, je pétai le feu le matin, rétorque papa en avalant sa dernière gorgée de café.

— Je pète le feu, aussi ! C'est seulement que je suis inquiet.

— Inquiet ? demande maman.

— La compétition avec Eunice est plus serrée que je pensais.

— Ah ! Que veux-tu ? pinsonne maman au milieu d'un grand sourire. Finie l'époque où les petites filles se contentaient de regarder passer la parade.

— La parade ? Quelle parade ?

— Bah ! Ne t'inquiète pas trop avec ça, intervient papa en se levant brusquement. Je t'ai vu jouer lundi, t'étais parfait. Eunice a du potentiel, mais elle n'a pas ton talent.

Il me donne une bise sur le front. Papa a le chic de toujours trouver les mots qu'il faut pour me remonter le moral. Je n'en dirais pas autant de maman.

— Bon ! Faut que j'y aille. Je suis déjà en retard.

Papa se dirige vers la porte du salon. Maman le rejoint. Ils discutent à voix basse. C'est plus long que d'habitude. Je les observe discrètement. Papa a déposé ses bras autour des épaules de maman

— T'en fais pas avec ça, murmure-t-il. Il va très bien. C'est la croissance. C'est normal.

Papa me voit. Il dégage ses bras. Il me fait un clin d'œil et s'en va. Maman reste un long

moment la tête appuyée sur la porte. Son visage est triste. Je n'aime pas ça.

« Les inquiétudes, ça ne donne rien que des maladies de cœur », dit grand-père. Il sait de quoi il parle, il est cardiaque lui-même. Je n'ai pas le goût que maman meure d'une crise cardiaque. Alors, pour la rassurer, je me mets à bâfrer mes céréales. Je me tape quatre toasts avec du beurre d'arachide, une banane, un verre de jus d'orange et un chocolat chaud. Je n'ai pas très faim. Mais il y a des inquiétudes qu'il faut savoir calmer.

— Je me sens en pleine forme.

J'ai lâché cette exclamation en rotant mon chocolat chaud. Ça entame à peine l'inquiétude de maman. Elle pose sa main sur mon front. Elle y cherche sans doute quelque mal qu'elle pourrait identifier dans une fièvre anodine ou un rhume passager.

Plinc ! Broushhhh ! Blaaablaaabla !

— Rogatien ! Qu'est-ce que tu fais là ? Maman se précipite vers mon petit frère. Je n'ai jamais tant apprécié les extravagances de Dracula. Il vient de se verser sur la tête son bol de Pablum et il patauge dans les restes en riant.

J'en profite pour m'éclipser en douce.

La journée s'est passée rondement. Nous sommes à la fin du trimestre, un trimestre qui n'a duré que deux mois. Ce sont des horaires de fonctionnaire comme dirait papa. Aujourd-

d'hui, nous avons eu les examens de français et de maths. Ça va assez bien. Je pourrai sans doute satisfaire les exigences de maman.

J'ai revu Maxime. Il est toujours aussi taciturne. À la récréation, il se promène avec Eunice. On se salue, bien sûr. Je l'accompagne au retour de l'école, on parle. Mais la conversation s'accroche toujours à des sujets superficiels.

— T'as des problèmes, Maxime ? Quelque chose ne va pas ?

Chaque fois que je lui ai posé ces questions, Max s'est fâché. Maintenant, je me tais. Je laisse filer.

Ce matin, en entrant dans la cour, j'ai remarqué qu'Eunice n'en menait pas très large non plus. Quelle tristesse de les voir ainsi, tous les deux !

Alors ce soir, à l'entraînement tout a éclaté.

— Ça fait trente fois que je te dis de ne pas t'enfoncer dans le filet quand un adversaire vient vers toi. Tu dois t'avancer afin de couper les angles. C'est pas difficile à comprendre !

Monsieur Asselin, l'instructeur de la défensive, reprend la rondelle au fond du filet et s'installe à nouveau sur la ligne bleue. Eunice a rabattu son masque devant son visage. Elle donne un coup sur la glace avec son bâton. Je l'entends qui parle toute seule. Elle ajuste sa jambière d'un geste brusque. Elle soupire. Eunice est en colère.

Elle prend finalement position. Monsieur Asselin s'avance. Eunice se baisse, avance à son tour de quelques pas puis recule. L'instructeur feinte à gauche puis dirige le lancer à droite. Eunice s'étend. Dans un suprême effort, elle étire le bras, tend le bâton et réussit un arrêt miraculeux.

Il y a des acclamations chez les joueurs.

— Non ! Non ! Non ! C'est pas bon ! C'est pas bon du tout ! rugit monsieur Asselin qui s'est arrêté devant une Eunice décontenancée.

— Mais j'ai fait ce que vous m'avez dit. Je me suis baissée, j'ai avancé puis j'ai reculé.

— Tu ne regardais pas la rondelle, tu me regardais, moi. Ce n'est pas moi que tu dois regarder, c'est la rondelle. La rondelle, toujours la rondelle ! Combien de fois va-t-il falloir que je te répète les choses ? Nom de Dieu !

— Mais je ne vous regardais pas !

— Oui, tu me regardais.

— Et moi, je vous dis que je regardais la rondelle !

— Ah, oui ? Alors explique-moi comment j'ai pu te déjouer aussi facilement ?

— Ah ! Et puis merde ! J'en ai assez de votre sport de merde ! Rien n'est jamais correct ! J'en ai par-dessus la tête !

Eunice lance ses gants par terre et le bâton. Dans l'aréna, c'est le silence complet. Tous les joueurs ont cessé leurs exercices. Eunice se

redresse, dévisage monsieur Asselin qui ne sait plus où se mettre, puis elle quitte la patinoire sans se retourner. Elle s'arrête devant les portes de métal qui mènent au vestiaire.

— Charles ! Tu le voulais le poste de gardien ? Ben, prends-le ! J'en veux plus ! De toute façon, c'est toi le meilleur !

Elle sort. On entend une porte se refermer brusquement, puis le silence revient, un silence à vous dépenturer une porte de cimetière un soir d'Halloween. Maxime et moi, nous nous regardons. Il esquisse le premier geste, moi, le second.

— Maxime ! Charles ! hurle notre instructeur-chef. Retournez à votre place. La pratique n'est pas terminée.

Sans nous retourner, Max et moi quittons la patinoire en même temps et rejoignons Eunice dans le vestiaire. Elle est assise. Elle pleure, la tête appuyée contre les genoux. Nous nous assoyons de chaque côté. Maxime la prend dans ses bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je doucement.

Les deux me regardent sans rien dire. Eunice cesse de pleurer.

— Que faites-vous ici ? Retournez sur la patinoire. Ce n'est pas parce que j'ai fait une folle de moi que vous devez vous sentir liés à moi.

— De un, t'as pas fait une folle de toi. Asselin est sur ton dos depuis le début de la pratique. T'as eu raison de le remettre à sa place. De deux, je ne retournerai pas sur la patinoire sans savoir ce qui se passe. Je suis certain que tout n'a pas seulement à voir avec Asselin ni avec la pratique de ce soir. Depuis ce matin, Eunice, tu mijotes dans ton jus de betterave. Pis toi, Maxime, ça fait deux semaines que tu te traînes une face de carême, que tu ne parles plus à personne. C'est à peine si tu t'intéresses encore au hockey.

Maxime retire ses bras autour du cou d'Eunice.

— Aussi bien le lui dire. Il va finir par l'apprendre de toute façon.

— Quoi ? Qu'est-ce que je vais apprendre ? De quoi parlez-vous ?

Eunice me regarde. Une tristesse que j'avais cru discerner quelques mois plus tôt, lors du party qu'elle avait organisé pour mon anniversaire, revient hanter son regard.

— J'ai plus le goût de continuer à jouer, finit-elle par admettre après quelques secondes d'hésitation.

— Mais pourquoi ? T'as plein de talent.

— T'en as plus que moi. Et de toute façon, c'est pas là le problème.

— Mais il est où le problème ?

Eunice et Maxime échangent quelques regards furtifs. Les larmes noient à nouveau les yeux d'Eunice.

— Elle déménage, murmure Maxime, d'une voix sombre.

— Déménage ?

— En Haïti ! précise Eunice entre deux sanglots.

— En Haïti ?

— Mon père a décidé de ramener la famille là-bas aussitôt que la situation se sera stabilisée.

— Ben, c'est pas demain la veille !

Avant que ça se stabilise dans ce pays-là...

— Ça fait quelques mois que son père en parle, mais, là, ça semble très sérieux, ajoute Maxime.

— Mais quand ?

— J'en sais rien. Dans une semaine, un mois, un an. Je sais pas. Papa dit vouloir participer à la reconstruction de la nouvelle Haïti. Que notre avenir est là-bas. Je le comprends, mais moi, ma vie est ici : mon école, mes amis, mes rêves, mes souvenirs, ma langue. Je parle très peu créole.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle dit de tout ça ?

— Elle pleure toute la journée. Pour elle, Haïti, c'est la terre de tous les malheurs. Son

père et ses deux frères y ont été assassinés par les tontons-macoutes à l'époque de Duvallier.

— Les tontons-macoutes ?

— Oui, la police secrète, les tueurs à gages de l'ancien régime. Alors elle ne veut pas y retourner. Elle a peur.

— Tout n'est donc pas perdu, ai-je lancé avec enthousiasme.

— On voit que tu ne connais pas la famille haïtienne ! Quand le père décide, la famille suit. Y'a pas de discussion. Et mon père est bien décidé. Le pays manque de médecins, alors...

— Ton père est médecin ? Je croyais qu'il était chauffeur de taxi.

— Oui, papa était chauffeur de taxi. Mais il ne l'est plus. Il est médecin. Ici, il n'a pas obtenu sa licence pour exercer. En Haïti, il pratiquait la médecine dans une clinique publique d'un des quartiers les plus pauvres d'Haïti. Il y pratiquait avec mon grand-père maternel et mes deux oncles. Les tontons-macoutes ont fait irruption dans le local. Ils y ont mis le feu après avoir tué mes deux oncles et grand-père. Papa a réussi à fuir. Il vit au Québec depuis quinze ans. Et, depuis quinze ans, il ne rêve qu'à retourner dans son pays.

— Mais qu'est-ce qui t'empêche de faire l'équipe ? Si tu déménages seulement au printemps, y'a rien qui t'empêche de jouer tout l'hiver. Après, il sera toujours temps de voir venir.

Et puis, peut-être que tu n'iras jamais en Haïti. Moi, à ta place, je continuerais comme si de rien n'était.

— Le miel que l'on mange nous nourrit, celui que l'on imagine nous inspire !

— Ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire que j'ai pas le goût de jouer au hockey juste pour un court moment. Ça va simplement être plus difficile quand viendra le moment de tout abandonner.

— Je te comprends, répond Maxime.

— Ben, moi, je ne te comprends pas ! Tu vas te rhabiller, tu vas retourner sur la patinoire, pis tu vas te battre pour le poste de gardien de but.

— Charles ! J'ai plus le goût du hockey, j'ai plus la tête à ça. Est-ce que, pour une fois, tu ne pourrais pas te mettre à la place des autres...

— Tu vas tout lâcher de même, comme ça, sur un coup de tête, parce que ton père a une lubie ?

— C'est pas une lubie, Charles ! C'est pas non plus un coup de tête. Je suis fatiguée de toujours me battre. J'ai le goût de me retrouver chez nous, avec ma famille, avec mes livres pis mes nounours. Tu comprends pas ça ?

— Non ! Non ! Je ne comprends pas ça ! Pis, toi, Max tu ne dis rien ! Tu la laisses partir ? Tu la laisses gaspiller son talent ?

— Aïe ! Charles, écrase. On n'est quand même pas dans la ligue nationale. Reviens sur terre. Je la comprends parce que, moi aussi, je suis écœuré du hockey, des coachs qui n'arrêtent pas de nous crier après comme si la seule chose qui devait compter dans nos vies c'est de dévisser la tête de notre adversaire en le plantant dans la bande ou en lançant un petit morceau de caoutchouc dans le fond d'un filet.

— Mais Maxime ! Qu'est-ce que tu fais de nos rêves de jouer un jour dans la ligue nationale ?

— Ben ce sont tes rêves maintenant, plus les miens. J'ai juste onze ans, Charles, mais je suis déjà écœuré d'entendre brailler une gang de grands tarlas de professionnels qui gagnent des millions à pousser le « pock » pendant que mon père, lui, y perd sa job.

La chambre des joueurs est devenue soudainement minuscule. J'ai l'impression d'avoir la tête sortie à travers le plafond et les pieds dans le dixième sous-sol. J'entends ma respiration, les battements de mon cœur, le bruit que font mes cils en se frappant les uns contre les autres à chaque clignement de paupière.

— Je ne savais pas, Max.

— Papa a perdu sa job. Pis mes parents vont se séparer. C'est plus vivable dans la maison. Ce soir, mon père est parti dormir chez ma grand-mère.

— J'ignorais que ça allait si mal chez toi. Tu ne m'en as jamais parlé.

— Comment voulais-tu que je le fasse ? Pour toi, il n'y a que le hockey qui compte.

Il y a eu un autre long silence. Ensuite, je ne sais ce qui est arrivé. Eunice et Max sont partis ensemble, je crois. Moi, je me suis retrouvé sur une glace froide à arrêter toutes les rondelles qui se présentaient à moi.

L'entraîneur a ensuite annoncé la sélection finale de l'équipe. J'ai le poste de gardien de but. Le premier match aura lieu dans une semaine exactement. Moi, j'ai juste un goût de vomis dans la bouche.

Le lendemain, en râtelant le terrain en dessous du gros érable, j'ai retrouvé le corps déchiqueté d'une tourterelle cendrée. Je l'ai mis à la poubelle. Ragoût aura eu le dernier mot. Adieu Belle !

LE TOURNOI INACHEVÉ

JEUDI

J'AI EU UNE VILAINE GRIPPE avec des poussées de fièvres suivies de périodes plus ou moins longues de fatigue extrême qui ont inquiété maman. Mais tout ça est derrière moi. Maintenant, je pète le feu.

À l'école, tout va bien. Le premier bulletin, excellent ! À la maison, c'est pareil : une mère comblée, un papa radieux, un Dracula qui trimbale son petit corps de suif un peu partout dans la maison. Je l'appelle chien-chien Dracula. Il marche à quatre pattes et il jappe. Le bonheur à l'huile d'olive, quoi !

La saison de hockey est vieille d'un mois. On entame les premiers jours de décembre. Il fait un froid à ne pas pisser dehors. Nous sommes jeudi soir. Il est dix-sept heures huit minutes. Le tournoi Pee-Wee de Montréal va commencer dans moins d'une heure. Nous sommes du match d'ouverture.

Dans la voiture, ça ressemble à une veillée funèbre. Papa et maman sont assis sur les banquettes avant. Moi, derrière, j'ai fait un petit rond dans le frimas de mon carré de vitre. Je regarde défiler les gros arbres dénudés du parc Lafontaine.

— On arrive-tu, là ?

Ça fait dix fois que je pose la même question. Maman n'a même pas cru bon de détourner son regard pour me répondre. D'ailleurs, elle ne m'a pas répondu.

— Tu penses qu'on a une chance ?

Cette fois, j'attends une réponse de Max. Rien ! Il fait craquer ses doigts. Il fait ça quand il est nerveux. Je m'appuie le front sur la vitre ourlée de givre.

— C'est quoi, le nom de l'aréna, encore ?

Ah oui ! Camilien-Houde ! C'est vrai. Maman me l'a répété au moins deux cents millions de fois. Drôle de nom pour un aréna. Ça devait être un ancien joueur du Canadien que je ne connais pas.

— Vous avez une bonne chance !

Bon ! C'est toujours ça de pris. Avec dix minutes de retard sur la question, Eunice vient de me fournir une raison de plus de m'énerver. *Une chance* de gagner, c'est pas beaucoup.

Remarquez qu'elle a dit une BONNE chance, c'est déjà mieux. Mais une bonne chance sur combien ? Ça, elle ne l'a pas précisé. Une chance sur une, c'est parfait ! Une chance sur deux et on joue déjà à pile ou face ; une chance sur un million, c'est la lotto. On ne peut pas garantir grand-chose avec une *bonne chance*.

— Il va être là, tu crois ?

Maxime ne me répond toujours pas. Statu-fié le Maxime !

Eh oui ! Il est revenu avec l'équipe, le beau Maxime ! il n'a pas boudé longtemps son plaisir. Le hockey lui a vite manqué. Ça lui a tout de même permis de se faire supplier par les trois entraîneurs, par la moitié de l'équipe, par Eunice qui se pardonnait mal de l'avoir incité à quitter l'équipe et par moi-même qui ne pensais qu'à protéger ma moyenne devant le filet.

« Si tu m'embrasses les pieds ! a-t-il exigé la dernière fois que je lui en ai parlé. Je retourne avec les Éperviers si tu me baisses les pieds devant la vieille Saint-Arnaud en plein milieu du cours de maths. »

Le salaud ! Je l'ai fait. Ça m'a coûté une retenue. Mais depuis son retour, ma moyenne est

passée de trois virgule cinq à un virgule soixante-quatre.

— C'est pas ce soir que Patrick Roy va faire la mise au jeu. C'est dimanche après-midi, lors de la finale.

Décidément, Eunice ne prend pas d'avance dans ses réponses. Le jour où elle va se marier, son gars a besoin d'être patient s'il veut entendre le OUI officiel, ou bien lui fournir d'avance la question avec un choix de réponses.

— *Le but des Éperriers a été compté par Étienne Marchand assisté de Maxime Jodoin à huit minutes trente-six, en troisième période.*

On prend de l'avance. Le compte est maintenant de trois contre deux. Pas le temps de niaiser. La partie est commencée depuis belle lurette et c'est comme si je ne m'en étais pas aperçu. Vous non plus ? C'est souvent comme ça. Remarquez, vous avez manqué une bonne partie... paraît-il. Parce qu'à vrai dire, je n'y suis pas.

En première période, je ne pense qu'à Patrick Roy. En deuxième, je ne pense qu'à dimanche. En troisième, je ne pense qu'à Eunice. Je n'ai plus du tout la tête au hockey. Enfin, pas à celui qui se joue présentement sur la patinoire du centre Camilien-Houde.

Je me demande pourquoi Eunice n'est pas revenue avec l'équipe. Elle n'a toujours pas déménagé. La situation en Haïti prend plus de

temps que prévu à se stabiliser, si elle se stabilise un jour.

— *La punition pour double échec est décernée à Maxime Jodoin, à quatorze minutes vingt-trois !*

Son père est parti là-bas jouer les éclaireurs, question de voir les possibilités. Il revient la semaine prochaine.

— Dégage, Victor ! Dégage !

L'entraîneur et la moitié de l'équipe sont debout sur le banc. Dans les estrades, ça crie de partout. Victor a réussi à déblayer dans la zone adverse. Il reste dix-huit secondes à la partie.

Entre-temps, la maison des Surin a été mise en vente. Sa mère a refusé toutes les offres d'achat qu'on lui a présentées.

Merde ! C'est le trente-trois qui s'est emparé de la rondelle. Il déjoue Victor. Il s'avance vers sa ligne bleue.

Le sujet est tabou avec Eunice. Elle est muette à propos du rapatriement de sa famille au pays de ses ancêtres. Haïti n'existe plus dans son vocabulaire.

Le salaud ! Le trente-trois vient de faire une passe à sa gauche. D'où sort-il, celui-là ? Je ne l'ai pas vu venir.

Eunice prétend qu'en n'en parlant pas, les choses peuvent ne pas se produire. Peut-être qu'elle a raison.

Il est seul devant moi à la ligne bleue. Dix secondes encore ! Où sont mes défenseurs ! Merde !

Je m'avance vers l'adversaire. Je le reconnais. Sac d'oignons ! C'est lui qui a compté le deuxième but de son équipe. Un puissant lancer à ma droite. Je n'ai eu aucune chance. Reculer ! Surtout ne pas paniquer !

Eunice ne manque aucune de nos parties. On est devenus, Max, elle et moi, des inséparables.

Ne pas quitter la rondelle des yeux. Ne pas me préoccuper des feintes de l'adversaire. Regarder seulement la rondelle.

Je me suis excusé à nouveau auprès d'Eunice, le lendemain des événements de l'aréna. Cette fois, il y avait de l'émotion. Tellement que j'ai presque pleuré. Depuis, on ne se quitte plus.

La sirène se fait entendre. Je remets la rondelle à l'arbitre. Elle était dans le fond de... ma mitaine. J'ai reçu la moitié de l'équipe sur le dos.

— *Les Éperviers passent maintenant au second tour du tournoi ! La partie aura lieu ici même, à l'aréna Camilien-Houde, demain, vendredi, à dix-neuf heures trente.*

Au retour, dans la voiture, l'atmosphère est plus détendue. On a été manger une pizza chez Emilio. Dracula nous a percé une autre dent

cette nuit. Très mal dormi. J'ai un gros bleu sur le bras gauche. Ça ne me fait pas mal.



VENDREDI

— *Le but des Éperviers appartient à Vic.*

J'ai heureusement terminé ma recherche sur les batraciens. Je dois la remettre lundi matin. J'ignore pourquoi j'ai choisi ce sujet-là. J'ai horreur des grenouilles. Paraît que les cuisses, ça se mange avec de l'ail. Pouah !

— *Les Éperviers passent donc en quart de finale !*

Tiens ! Une autre partie que je n'ai pas vue passer. Camilien-Houde était maire de Montréal à la fin des années trente. Je me demande ce qu'un nom de vieux maire et une patinoire ont à voir ensemble.



SAMEDI

— *Les Éperviers gagnent par le compte de six à zéro. Ils passent aux demi-finales, ce soir à vingt heures trente !*

Eunice applaudit à tout rompre. Je me demande encore pourquoi elle n'a pas persévéré dans l'exercice de son sport favori. J'ai vraiment cru un instant qu'elle me volerait la

place. Je vous dis ça parce qu'à la voir, comme ça, dans les gradins, ça me fout le cafard. Elle a l'air de s'ennuyer à mourir de l'action qui se passe sur la glace.

Il y a quelque chose qui cloche dans ce tournoi.

Après la partie, on est retournés à la maison. On a fait venir une pizza de chez Emilio. Je me suis reposé. Puis on est retournés à la patinoire Camillien-Houde pour la demi-finale. Tout s'est passé très vite.

Tiens ! Max vient de marquer notre cinquième but. La sirène ? Déjà ?

— *...Les Éperviers seront donc de la finale demain après-midi, deux heures...*

Dans le vestiaire, après la victoire, c'est l'euphorie. Ça crie, ça chante, ça hurle. Étrangement, je reste loin de l'agitation. Je m'épargne l'effort des grandes effervescences. L'entraîneur est entré dans la chambre. Il lève le bras. Le silence s'installe.

— Gardez-vous de l'énergie pour demain. C'est demain que ça compte vraiment !...

Ces paroles me paralysent. Je ne sais pas pourquoi. Il me semble que demain n'existe pas. En tout cas, pas pour moi. J'ai la tête qui tourne tout à coup. J'ai l'image de Patrick Roy dans la tête. J'y pense très, très fort. Ça donne des coups, ça me fait presque mal.

— Ça va, Charles ? me demande Maxime.
T'es tout pâle.

— Oui, ça va.

Mais ça ne va vraiment pas. J'ai mal à la tête et je me sens épuisé, complètement vide.

Je me suis couché en arrivant à la maison. Avant de m'endormir, j'ai ouvert une petite valise rouge qui contient ma collection de cartes de hockey. J'ai pris celle de Patrick Roy. Je l'ai regardée un long moment. Je l'ai ensuite déposée sous mon oreiller et je me suis endormi, ma petite valise rouge sur le ventre.

**PATRICK ROY QUITTE
MONTRÉAL...
(pis après ?)**

ON EST JEUDI MATIN, presque quatre jours depuis que le tournoi est fini. Il neige. Il fait froid. C'est l'hiver. Nous sommes le 11 décembre 1995. Une date à retenir dans l'histoire de l'humanité : celle de LA FIN DU MONDE ! On a échangé Patrick Roy à l'Avalanche du Colorado !

On ne parle que de ça à la radio, dans les journaux, à la télévision. Remarquez que c'était à prévoir. Avec ce qui s'est passé samedi soir, en pleine télévision. Quoi ? Vous ne savez pas ?

Patrick Roy s'est sorti lui-même du match sans attendre l'autorisation de son entraîneur, Mario Tremblay.

Lui, Mario Tremblay, je ne l'aime pas beaucoup. C'est à cause de lui que Patrick a agi de la sorte. Il l'a laissé se faire humilier devant cent millions de téléspectateurs. Comment ? Eh bien ! Imaginez-vous donc qu'il l'a laissé sur la patinoire bien que Patrick Roy eût accordé trois mauvais buts de suite. Des plans pour le démoraliser jusqu'à la fin des temps. Remarquez que plusieurs langues sales disent qu'il est payé très, très cher pour justement les arrêter, ces rondelles, le beau Patrick, et qu'il n'avait qu'à le faire. Bon. C'est vrai ! Mais quand même.

Ce soir-là, j'ai pris conscience d'une chose : ces gars-là, les professionnels, ils ne jouent pas au hockey pour de vrai. Ils jouent, mais ce n'est plus un jeu. Ils jouent pour leur orgueil (eux, ils appellent ça l'honneur), ils jouent pour eux-mêmes, pour voir leur photo reproduite à pleines pages dans tous les journaux du pays ; ils jouent plus pour le fric que pour le plaisir.

Mon rêve de jouer un jour avec Patrick Roy vient d'en prendre pour son rhume. C'est peut-être ça qui m'a rendu malade.

Mais c'est vrai, vous ne savez pas !

Imaginez-vous donc que je n'ai pas participé à la finale du tournoi de hockey Pee-Wee de Montréal. Dimanche, j'ai été incapable de

me lever, faible comme la feuille qui tombe de l'arbre, fiévreux aussi. Au matin, mon lit était tellement mouillé par la sueur que j'ai cru un moment que j'avais pissé dedans.

Je n'ai rien manqué, paraît-il. Patrick Roy n'était pas présent pour la mise au jeu officielle. Après les événements de la veille, on n'a pas besoin d'explication. Et puis l'équipe a perdu huit à deux contre l'équipe de Notre-Dame-de-Grâce.

Ce matin, je suis à peu près d'aplomb. Ça vacille un peu, mais ça va. Je me suis rendu à l'école. Le ciel a sorti la grosse artillerie, des flocons comme des pamplemousses qui vous tombent dessus au travers d'un petit vent humide. Ça *splish-splashe* au sol quand on marche.

— Tu vas être de la partie demain ? me demande Maxime à mon arrivée dans la cour d'école.

— Sûr ! Pourquoi je n'y serais pas ? Je ne suis pas à l'article de la mort, tu sais !

— Tant mieux ! Hier, t'étais pas là pis on a mangé toute une dégelée, encore une fois.

— C'est vrai ! Hier, c'était mercredi. On avait une partie. J'avais oublié. J'ai un peu perdu la notion du temps depuis samedi.

— Ouais ! On a joué, si on peut appeler ça jouer. On a perdu sept à quatre contre les Braves de Ahuntsic. Ça n'a pas de bon sens.

— T'as su pour Patrick Roy ?

Quelle question inutile !

— Difficile de pas le savoir ! répond Maxime en me regardant de travers. On parle que de ça partout. C'est écœurant ! Tu le connais son remplaçant ?

— Jocelyn Thibault ? Y paraît qu'il est pas mauvais. Mais ça ne sera jamais le Grand Patrick.

Un peu plus et j'allais dire Saint Patrick. À chaque fois que je prononce son nom, depuis ce matin, ça déclenche quelque chose en moi : une petite explosion de colère, une révolte.

Pourquoi on me prive de mon héros ?

Je n'attendais rien du Canadien, moi, cette année ! Je sais que c'est une équipe de poches qui ne se rendra peut-être même pas dans les séries de fin de saison. Tout ce que je voulais, moi, c'était voir le Grand Patrick dans le chandail bleu-blanc-rouge, faire quelques miracles comme seul il est capable de le faire. Mais maintenant...

— Ça te fait de quoi de le voir partir ?

Je regarde Maxime sans lui répondre. Parfois, il pose des questions bêtes, lui aussi.

— En tout cas, sa carte dans l'uniforme du Canadien risque de prendre de la valeur. Surtout si elle est signée, comme la tienne.

— Elle n'est pas signée, ma carte de Patrick Roy, dis-je avec un ton où pointe un peu de dépit.

— Quoi ? Mais tu m'as juré que Roy te l'avait dédicacée lui-même.

— J'ai jamais rencontré Patrick Roy. J'en rêve depuis que je suis haut de même. C'était le rêve de ma vie. Voir le Grand Patrick en chair et en os, lui serrer la main, lui parler. J'aurais fait n'importe quoi pour ça. J'étais certain que ça y était. Dimanche, j'allais enfin me retrouver sur la même patinoire que lui...

— Hum ! Il n'est même pas venu, rumine Maxime dans une méchante grimace.

— Comment voulais-tu qu'il y soit, après ce que le monde lui a fait ?

Je crois que j'ai crié un tout petit peu. Maxime me regarde avec étonnement. Il a bien raison. J'ai crié pour rien. Après tout, qu'est-ce que le monde lui a tant fait à Patrick Roy pour qu'il agisse de cette manière, pour qu'il nous abandonne comme ça au milieu de la saison ? Rien !

— Je dis n'importe quoi, Max. Excuse-moi ! De toute façon, j'étais même pas là, au tournoi. Il serait venu que ça n'aurait rien changé... Ça me déprime, tout ça.

Je suis entré en classe sans grand enthousiasme. Ce matin, j'ai l'impression d'avoir les pieds dans le ciment et la cervelle dans le jus de carotte.

On a passé une partie de l'avant-midi à réviser les règles de conjugaison.

On enlève tous les « s » à la première et la troisième personne du singulier des verbes du premier groupe, puis on en ajoute à ceux du deuxième et du troisième, alors qu'il en faut un à tous les verbes des trois groupes à la deuxième personne du singulier. Le « s » n'est donc pas la marque du pluriel chez les verbes comme il l'est chez les noms et les adjectifs (pas tous, mais plusieurs), sauf la première personne du pluriel qui, elle, prend toujours un « s » quel que soit le verbe.

Vous me suivez ? Moi non plus ! Mais ça ne fait rien.

Quand je l'ai entendu crier à la récréation, j'ai cru que les règles de conjugaison avaient eu raison du cerveau de Maxime.

— Je l'ai, ta solution ! Je le sais quoi faire si tu veux rencontrer Patrick Roy. C'est simple. C'est facile.

Je regarde mon ami avec l'intention de le conduire d'urgence chez l'infirmière pour qu'on lui examine le cerveau.

— T'as seulement qu'à être malade.

— Laisse faire ! J'en sors d'être malade.

— Tous les joueurs du Canadien visitent les enfants malades de l'hôpital Sainte-Justine dans le temps des Fêtes. Tu n'as qu'à faire semblant que t'es malade. Ta mère te conduit à l'hôpital. Tu restes là le temps que les joueurs fassent leur visite. Tu vois Patrick Roy, pis tu

reviens chez toi juste à temps pour déballer tes cadeaux. C'est génial, non ?

Je regarde Maxime un long moment en me demandant comment un joueur aussi doué pouvait manquer de jugeote à ce point.

— Y'a un seul problème, mon Max ! Patrick Roy vient d'être échangé.

Un très grand silence s'abat sur nous, comme si on avait mis un couvercle sur le monde. Je rentre en classe plus abattu qu'à la sortie.

UNE IDÉE DE GÉNIE

Nous avons gagné de peine et de misère, mais nous avons gagné. Six à cinq ! Ma dernière grippe ne m'a pas aidé. Je me sens encore un peu faible. J'ai eu du mal à terminer le match.

Je suis affalé sur le long banc qui fait tout le mur du vestiaire. J'ai commencé à me départir de mon équipement.

— Dépêche-toi de t'habiller. J'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

Pas besoin de regarder qui c'est, je reconnais la voix. C'est celle de Maxime. Lui, si je devais compter toutes les grandes nouvelles qu'il a à m'apprendre chaque jour...

— Patrick Roy va visiter l'hôpital Sainte-Justine, la semaine avant Noël !

Voilà ! Pas plus compliqué que ça ! Maxime m'annonce son scoop sans me laisser le temps d'enfiler mon slip. Je suis là, tout nu devant lui, la petite culotte comme un drapeau blanc au bout des doigts.

— T'es sérieux ?

— Aussi sérieux qu'un prof un lundi matin !

— Comment t'as su ça ?

— Un voisin qui parlait avec mon père... Y paraît qu'il est très impliqué comme bénévole à l'hôpital.

— Qui ? Patrick Roy ?

— Non, mon voisin ! Ben Patrick aussi, y paraît.

— Quelle date ?

— Tiens ! J'ai tout mis ça sur un papier !

— Le 19 décembre ! C'est mardi prochain. T'es certain ?

— Certain !

C'est à ce moment-là que Max a jeté un regard sur mes cuisses.

— Mon Dieu, Charles ! T'as donc ben des gros bleus ! T'en as un, deux, tourne-toi, trois. Un autre sur le bras gauche. Ça fait quatre.

Maxime me regarde, les yeux exorbités.

— Ça fait longtemps que ta mère te bat ? J'aurais jamais pensé ça. C'est ta mère ou ton père ? Les deux ?... Pauvre Charles !

— Es-tu tombé sur la tête ! Mes parents ne me battent pas. C'est juste des petits bleus. Tous les gardiens de but ont ça. Ça fait pas mal. Ça vient pis ça part tout seul... Mais change pas de sujet... L'hôpital, comment on fait ?

— On peut pas parler de ça ici.

— T'as raison. On se voit demain chez moi. J'ai la maison à moi. Mes parents vont magasiner, pis Dracula se fait garder chez mes grands-parents.

On a passé la journée du lendemain ensemble, Maxime, Eunice et moi. C'était samedi.

On a repris la conversation où nous l'avions laissée la veille :

— J'hésite ! dis-je après que Maxime m'eut exposé son plan. Je trouve que c'est un coup pas mal vache à faire à mes parents... Faire semblant que je suis malade, les obliger à m'amener à l'hôpital, tout ça dans le temps des Fêtes. Je ne sais pas...

— Tu veux le voir ton Patrick Roy, oui ou non ? me demande Maxime avec impatience.

— Oui, mais...

— De toute façon, intervient Eunice, les parents ont besoin qu'on leur rappelle qu'ils tiennent à nous. Ils ont facilement tendance à nous tenir pour quelque chose d'acquis. Prends ça comme un cadeau que tu leur fais !

— Un cadeau ?

— Quand ils vont apprendre que t'as absolument rien, crois-moi, ça va être leur plus beau cadeau de Noël. Pis ça t'aura pas coûté un sou.

— Pis tu vas enfin rencontrer Patrick Roy en chair et en os. Tu vois : d'une pierre, deux coups !

— C'est bien beau tout ça, mais quelle maladie je vais inventer ? Ça prend quelque chose de *punchant* ! Une grosse grippe, ça suffira pas. Ils ne me garderont jamais à l'hôpital pour une simple grippe.

— Plains-toi de maux de ventre, de maux de tête.

— Dis que tu te sens fatigué.

— Ça sera pas difficile ! C'est vrai que je me sens fatigué.

— Tu vois ! Rien que ça, c'est déjà une moitié de bonne raison pour te garder en observation une couple de jours.

— Oui ! mais j'ai juste une moitié de bonne raison. Ça prendrait l'autre moitié.

Nous cherchons quelques minutes sans trouver rien de vraiment sérieux et surtout rien de vraiment crédible jusqu'à...

— Mais tes bleus ! s'exclame Maxime. Tes bleus ! T'as qu'à leur montrer tes bleus. T'es couvert de bleus. Tu les as encore au moins ?

— Oui ! ai-je répondu un grand sourire aux lèvres.

— Bon ben ! Tu l'as ton autre moitié de bonne raison. Tes bleus !

— T'as des ecchymoses ? T'en as beaucoup ? Montre-moi, demande Eunice d'une voix étrange.

— Je peux pas te les montrer. Elles sont mal placées, si tu vois ce que je veux dire... Mais attends, j'en ai une nouvelle sur les côtes. Elle est apparue après la partie d'hier. Un lancer sûrement.

Je lève mon chandail et lui dévoile une marque presque rougeâtre sous l'aisselle droite.

— Tu en as d'autres ?

— Trois sur le dedans des cuisses et une autre sur le bras.

— Toutes aussi grosses ?

— Je sais pas. J'ai pas vérifié.

— Ça fait mal ?

— Non.

— Qu'est-ce qu'y a Eunice ? s'inquiète Maxime.

— Rien ! Y'a seulement, mon beau Charles, que tu tiens là, en effet, une joyeuse de bonne raison de te plaindre. Avec ça, notre plan est certain de fonctionner. Mon beau Charly, tu vas le voir, ton héros. Des bleus de même, ça fait tout de suite penser au cancer.

Les propos d'Eunice m'ont frappé en plein visage, comme un coup de masse. Je me dis

que le cancer c'est peut-être aller trop loin, même pour le plaisir de rencontrer Patrick Roy.

On en discute quelques minutes. On porte finalement un toast et le pacte est scellé. Désormais, le plan est en marche, je ne peux plus reculer.

Mais avoir su ce qui m'attendait...

CANCER ? QUELQU'UN A DIT, CANCER ?

JE N'AI PAS EU GROS À FAIRE pour convaincre mes parents que quelque chose n'allait pas. Parce que, ce matin, ça ne va vraiment pas. Maman est dans la chambre. Elle pose sa main sur mon front. Elle a une petite grimace.

— Tu me fais de la fièvre, toi. Je n'aime pas ça, ces fièvres à répétition. Tu ne me recommencerais pas une grippe par hasard ?

Alors, là, attention au faux pas ! Il n'est pas question de laisser croire à maman qu'il s'agit d'une simple grippe. Elle me fout au lit avec une bouillotte pour trois jours et tintin pour l'hospitalisation. Passons vite à l'attaque.

Il faut lui parler de mon mal de ventre, de mon mal de cœur et de mon mal de tête, de mon mal de...

Maman a les yeux écarquillés comme si le diable en personne venait de lui apparaître. Elle a vu mes marques sur le bras. Depuis hier, il y a en deux qui ont poussé miraculeusement. Elle se met à souffler très fort en me déshabillant. D'un coup d'œil, elle constate les ecchymoses que je porte sur les jambes et dans le dos. Là, maman est devenue une vieille femme. Des rides lui ont poussé partout sur le visage. Un moment, je crois qu'elle va vomir.

— Maurice !

C'est le seul mot qui sort de sa bouche : le nom de papa dans un petit cri étouffé, c'est tout. Ensuite on se retrouve à l'hôpital Sainte-Justine, comme prévu. Pas plus difficile que ça !

En fait, on ne s'est pas tout de suite dirigés vers l'hôpital. C'est le médecin d'une clinique du quartier qui a conseillé à mes parents de ne courir aucun risque et de nous rendre sans tarder à l'hôpital Sainte-Justine.

— ...et si votre enfant n'a rien, comme c'est très possible, alors vous serez rassurés.

C'est ce qu'il a dit, le médecin : *rassurés!* Mais rassurés contre quoi ? Moi, voyez-vous, ça ne me rassure pas du tout ce qu'il vient de dire. Ni moi, ni papa, ni maman, qui le regar-

dons comme s'il venait de nous annoncer que le jour de l'An tombe un 2 janvier.

Je ne comprends plus très bien ce qui se passe. Ils ont l'air terrorisé. Le médecin me regarde, un peu découragé, avec un sourire aussi faux qu'un chandail du Canadien vendu chez Wall Mart.

— Tu vas voir, mon grand ! On va prendre soin de toi.

Prendre soin de moi ? Pourquoi prendre soin de moi ? Il est con ce médecin ! Je pensais jamais que c'était aussi facile de mentir à un docteur. Eh Doc ! Youhou ! Je n'ai rien. C'est juste pour voir Patrick Roy que je suis ici. C'est une petite comédie sans gravité ! Pas de quoi en faire un drame. Voilà ce que j'aurais le goût de lui dire, ne serait-ce que pour détendre un peu l'atmosphère qui s'est alourdie un peu trop à mon goût.

Le médecin semble impressionné par mes bleus. La belle affaire ! S'il était gardien de but chez les Pee-Wee, il comprendrait. On n'est plus chez les Atomes, là, c'est du sérieux.

Bien sûr, l'inquiétude de mes parents m'attriste un peu, mais je me console en pensant à leur joie prochaine d'apprendre que je n'ai rien. Eunice a raison. Les parents ont besoin de se rendre compte qu'ils tiennent à nous. Alors, mon Charles, tiens bon, sac d'oignons !

— Je vais appeler la clinique externe de l'hôpital pour les informer de votre arrivée, a rajouté le docteur. Vous allez voir. Ça va très bien se passer. Ils ont l'habitude.

Maman s'est assise avec moi sur la banquette arrière de la voiture et elle m'a tenu dans ses bras durant tout le trajet. Sa main se pose sur mon front de temps en temps. Je crois que ma fièvre a légèrement monté. Je crève sous la couverture de laine dans laquelle on m'a emmitouflé.

— Surtout, qu'il ne prenne pas froid ! a recommandé le médecin avant que nous ne quittions la clinique.

Alors, je ne prends pas froid. Maman y voit. Si ça continue, à l'hôpital, c'est un petit plat d'eau salée qu'ils vont devoir soigner. Je me liquéfie littéralement entre ses bras.

Le trajet s'est fait dans un silence de mort. Papa est passé sur trois feux rouges, ralentissant à peine. Heureusement, il n'y a pas gros de circulation en cette fin de matinée dominicale.

À l'hôpital, les choses ont été rondement. C'est vrai qu'ils ont l'habitude. À notre arrivée, une grosse infirmière est tout de suite venue à notre rencontre. Elle connaissait nos noms par cœur.

— Alors, mon petit Charles, ça ne file pas, ce matin ? On va voir tout ça !

Elle a pris ma mère par le bras. Elle a ensuite donné un ordre à un jeune homme qui la suit comme un petit chien, derrière une longue civière.

— Anselmo ! Transporte-le en hématologie. Le docteur Prince l'attend pour les premiers examens.

Décidément, ça, c'est du rendement ! Ceux qui prétendent qu'on attend dans les hôpitaux n'ont qu'à se rhabiller. Pendant que je m'éloigne, papa m'envoie la main. Maman s'est mise à pleurer. La grosse infirmière lui enserre les épaules.

— Ne pleurez pas, madame Lemire ! (Eh oui ! C'est le nom de maman Suzanne Lemire). Vous savez, on a l'habitude de ça, ici. Combien d'enfants j'ai vus entrer ici et en ressortir pétant de santé deux jours plus tard ! Faut pas tout voir en noir. Je sais à quoi vous pensez. Mais il ne faut pas se laisser gagner par le pessimisme. Ce n'est peut-être rien du tout.

C'est le mot *peut-être* qui m'a le plus inquiété dans tout ce que la grosse infirmière a dit pour calmer maman.

Bon, eh bien ! faut que je vous dise, c'est vrai qu'on attend dans les hôpitaux. Attend pour la prise de sang, attend pour les radiographies, attend pour les machins-chouettes de machines avec des fils partout.

J'ai même attendu plus de dix minutes devant la toilette de la salle d'hémato. J'ai presque assouvi ma vessie dans le corridor. C'est vous dire !

Et on a attendu encore à la cafétéria. Puis on a attendu les résultats. Puis on a attendu le spécialiste dans le corridor. Puis j'ai attendu tout seul dans le même corridor, pendant que le spécialiste s'entretenait avec papa et maman. J'ai encore attendu après avoir entendu maman crier. Là, j'ai eu peur. Et ça été encore plus long d'attendre encore seul et désespéré.

Trois longues journées que cela a duré !

Puis, un beau matin, la porte du cabinet de l'hématologue s'est ouverte. J'ai cru que maman et papa sortiraient, mais non ! On m'a plutôt demandé d'entrer. Je me suis assis. Et là, j'ai encore attendu.

Maman me tient la main très fort. Papa a mis son bras autour de mes épaules. Lui aussi me serre très fort.

C'est probablement ce qui a fait que je n'ai pas bien entendu ce que le spécialiste vient de prononcer. Il a pourtant bien articulé. Il y a mis tant d'application que j'ai cru un moment que le mot ne sortirait jamais de sa bouche. Je crois qu'il a dit *cancer*.



Deuxième partie
Virginie



LE MIRACLE DE NOËL

IL A BIEN DIT « CANCER » : cancer du sang, qu'il a dit avec l'air de prétendre que je l'avais échappé belle.

— De tous les types de cancer, c'est celui qui se guérit le mieux.

Il a aussi prononcé le mot leucémie et puis leucémie lymphoblastique aiguë.

— Il te faudra apprendre ce nom par cœur. C'est le nom de notre ennemi.

Le docteur a aussi parlé de guerre et de soldats malades.

— Les soldats, ce sont tes globules blancs, tes plaquettes sanguines. Les globules blancs sont très malades et tes plaquettes ont complètement disparu. C'est la raison pour laquelle

tu fais tant de fièvre et que des ecchymoses apparaissent comme ça, sur ton corps, sans raison. Il faut les remettre en état de combattre. Et nous allons nous battre avec toi. Ce sera difficile. Parfois tu auras le goût de tout abandonner, mais nous serons là, papa, maman et tous tes amis de Sainte-Justine, pour te soutenir.

Et il a parlé encore longtemps, le doc. De rémission, de guérison possible, de soixantedix et même quatre-vingts pour cent des chances de sortir vainqueur de ce long combat qui commence.

Moi, je ne l'écoute plus depuis un bon moment. Il est très gentil, le doc. Mais je le trouve un tantinet belliqueux, si vous voulez mon avis. Il ne parle que de combat, d'armement médical, de protocoles, de chimio, de radiothérapie, de VAP, de POMP, de MOPP. Alors je me suis décidé. Au moment où il reprenait sa respiration, je l'ai regardé droit dans les yeux et je lui ai balancé la vérité toute crue, quitte à me faire botter le derrière. Marre à la fin !

— Docteur ! Pas besoin de continuer ! C'est vous qui n'avez rien compris. C'est une farce. Je n'ai rien. C'est une idée que nous avons eue Maxime, Eunice et moi. Faire semblant que je suis malade afin d'entrer à l'hôpital. Comme ça, je pourrai voir Patrick Roy quand il va venir visiter l'hôpital Sainte-Justine, cette semaine.

C'est un voisin de Maxime qui a appris que Patrick Roy viendrait *incognito* à l'hôpital, même s'il a été échangé. Mais c'est pas de sa faute, c'est la faute de l'entraîneur qui l'a humilié. Pis...

Et j'ai parlé comme ça, sans m'arrêter, pendant de longues minutes. Je ne veux pas leur donner la chance d'échapper à cette réalité qu'on est en face d'une terrible erreur médicale. Je veux être certain qu'ils comprennent bien tout ce que je dis. Je ne peux plus supporter la douleur que je lis sur le visage de papa et dans les larmes de maman. Et je ne veux plus entendre le discours de ce docteur savant qui me parle de vie, de mort, de guerre et de cancer. Moi, tout ce que je veux savoir c'est :

— Quand est-ce qu'il vient Patrick ? Vais-je pouvoir le voir ?

Là, il y a un long silence. Le doc remue les fesses sur sa chaise puis il me balance, à son tour, la pire nouvelle qui soit.

— Mais Charles, il n'a jamais été question que Patrick Roy vienne à l'hôpital avant Noël. On t'a mal informé. Je suis désolé.

J'ai voulu protester, mais je me rends vite compte que ça ne servirait à rien. Alors, patiemment, le doc a repris toutes ses explications. Papa et maman m'ont serré très fort contre eux. Et là, je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à pleurer. Pas longtemps ! Juste le temps qu'il

faut pour entendre, à travers tous ces malheurs, l'esquisse d'une bonne nouvelle.

— Mais il n'est pas question qu'on prive notre petit soldat de son Noël et de son Nouvel An. Tu vas rester avec nous encore trois jours. On va te renforcer suffisamment pour que tu puisses retourner à la maison pour le temps des Fêtes.

Et on m'a renforcé. Ça, je ne peux pas le nier ! On m'a changé tout le sang que j'ai dans le corps. Je ne me suis jamais senti en aussi grande forme. Plus de fatigue, plus de fièvre. Les bleus ont disparu.

C'est pourquoi ma valise est là ce matin, au pied de mon lit. Maman m'a apporté des vêtements de rechange tout propres. J'ai demandé à ce qu'on me laisse seul le temps que je m'habille. J'ai montré mes fesses à suffisamment d'infirmières comme ça. J'aimerais avoir quelques moments privés.

Voilà, je viens de retirer cette affreuse jaquette et mon caleçon. Je suis aussi nu qu'un ver. Une fille entre en coup de vent. Elle rit. Je crie. Elle s'arrête. Elle me fixe. Je cache l'essentiel. Elle continue à rire. Se retourne. Sort.

— Je m'appelle Virginie, lance-t-elle au moment où la porte se referme derrière elle.

J'entends son rire qui se répercute dans le corridor pendant qu'elle s'éloigne. Je n'ai jamais vu une fille plus jolie : grande, avec de

longs cheveux châains, des lèvres toutes roses, des yeux de je ne sais quelle merveilleuse couleur, une peau très pâle, quelques cernes. J'ai retenu son nom : Virginie. Je n'ai pas eu le temps de lui dire le mien.

— Je m'appelle Charles, ai-je simplement murmuré une fois que sa voix s'est éteinte dans le long corridor.

Puis, je me suis habillé rapidement et j'ai enfin quitté l'hôpital.

Dehors, il fait froid. Je n'avais jamais remarqué combien l'hiver peut sentir bon. Il a neigé. Il fait soleil. Je demande à faire quelques pas dans cette neige toute neuve. Papa me laisse courir. Maman me demande de ne pas me fatiguer.

Nous rentrons à la maison. Grand-papa est là avec Dracula dans les bras. Je tends les mains. Je l'appelle.

— Rogatien !

Alors, comme il le fait chaque fois, il sourit de toutes ses trois dents, non cinq maintenant, et il se jette dans mes bras. Je le serre très fort contre moi. J'approche ma bouche de son oreille et je lui murmure à voix très basse, de manière à ce que les paroles que je lui dis ne soient entendues par personne d'autre :

« Je t'aime, Dracula ! Mais n'espère pas que j'avoue cela à haute voix un jour. Je te le dis

aujourd'hui et arrange-toi pour t'en rappeler toute ta vie, car je ne te le répéterai plus. »

Dracula me regarde, puis il me mord le nez. Voilà ! Il a compris. J'en suis certain.

Nous avons passé un délicieux temps des Fêtes, avec de la dinde, les tourtières de grand-maman, des gâteaux de tout le monde, de la visite rare et de la visite moins rare.

Maxime et Eunice sont venus me voir. Ça m'a fait plaisir. Mais je n'ai pas su quoi leur raconter. Ils étaient mal à l'aise comme s'ils prenaient une part des responsabilités dans les malheurs qui me frappent.

— Après tout, c'est moi qui ai eu l'idée de faire semblant que tu étais malade, a dit Maxime.

— Et moi, a ajouté Eunice, je suis la première à avoir parlé de cancer. Comme c'est bête !

Je n'ai pas été capable de dire quoi que ce soit. J'aurais voulu leur expliquer qu'ils n'étaient pour rien dans cette affaire, mais je n'ai pas pu. En les regardant, assis près de mon lit, roses et pétants de santé, je me suis senti jaloux, déposé de ma propre vie. Et là, pour la première fois, j'ai compris que j'étais vraiment très malade.

Nous avons parlé de choses et d'autres. Eunice nous a donné quelques nouvelles. Son père est de retour d'Haïti. Le déménagement

a été reporté de quelques mois. Trop d'incertitudes ! Sa mère n'est toujours pas intéressée à quitter le Québec. Alors, chez Eunice, ça ne va pas très bien entre sa mère et son père.

Le père de Max, lui, est toujours chez la grand-mère. Les deux ont passé un Noël plutôt moche et le jour de l'An ne s'annonce guère mieux.

— Maman n'a même pas voulu qu'on fasse un arbre de Noël, se plaint Maxime.

— Chez moi, renchérit Eunice, c'est pire. Je ne peux plus dire un mot. Si je suis d'accord avec maman, c'est papa qui fait la gueule. Et si j'ai le malheur d'être du même avis que papa, ben là c'est maman qui se sent abandonnée. Alors, je me ferme... Je vous jure, c'est pas drôle tous les jours d'élever des parents !

— C'est pire que des enfants, soupire Maxime. Quand j'ai une chicane avec quelqu'un, ils passent leur temps à me dire que je dois régler mes chicanes en parlant, en jasant doucement, en m'excusant, en pardonnant. Pis qu'est-ce qu'ils font, eux autres ? À la première difficulté sérieuse, ils s'engueulent pis ils divorcent. Essaie de comprendre quelque chose là-dedans !

Je ne dis rien. Il a bien raison, Max. Il n'y a rien à comprendre. Alors ils sont partis et le temps s'est mis à filer très vite. Le 3 janvier s'est finalement pointé. Le petit miracle de l'hôpi-

tal achevait. J'étais à nouveau très faible. Les ecchymoses étaient réapparues.

Je suis donc retourné au 3175, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, appartement 432. Ma chambre, mon hôpital, mon univers pour les trois prochains mois.

VIRGINIE RIDES AGAIN

LA LEUCÉMIE, C'EST UNE DRÔLE DE MALADIE. Un jour, vous êtes tellement maigre qu'on vous confond avec les barreaux de votre lit. Le lendemain, vous ressemblez à une lune. Ce sont les médicaments qui produisent cet effet. On gonfle comme une baudruche. Remarquez que si ce n'était que ça, je ne me plaindrais pas. D'ailleurs, je ne me plains pas... Si, quand même, un peu ! Parce qu'il y a tout le reste.

D'abord les piqûres, tellement de piqûres que vient un moment où on ne sait plus où planter l'aiguille. Ça laisse des marques partout. J'ai le corps comme une talle de bleuets.

Puis, il y a ces immenses machines de radio-

thérapie qui vous bombardent de vibrations électromagnétiques dans le but de détruire les poches de cellules cancéreuses. On a pris soin de les localiser, ces poches cancéreuses, en traçant sur mon crâne une série de points rouges réunis par des lignes. Ces points marquent avec précision les endroits que la machine doit bombarder. On a l'air d'une carte géographique ambulante.

Ce n'est pas très long comme traitement, ça ne fait pas très mal et ça ne règle pas grand-chose. On espère toujours que le mal régresse devant ces machines grosses comme des cathédrales. Mais le cancer résiste. Il se cache partout où il peut. Dans le sang, les os, les muscles, le cerveau !

Oui, jusque dans le cerveau !

Alors, pour être certain, on procède à ces affreuses ponctions lombaires. Avec une longue aiguille, on pénètre votre moelle épinière et on en tire un peu de liquide afin de l'examiner. Ça me fait penser à ma mère quand elle aspire, avec une poire, un peu de sauce abandonnée par la dinde dans le fond de la casserole pour en asperger la volaille durant la cuisson. Sauf que la dinde, c'est moi, et que le jus, c'est celui de ma colonne vertébrale. C'est affreux ! Ça fait tellement mal ! J'en ai subi trois. Et chaque fois, j'ai cru que j'allais mourir.

Et puis, il y a la chimio... La chimio !... Pendant des semaines, on vomit, on perd l'appétit, le sommeil, parfois on perd le sens de l'orientation, et toujours le sens de l'humour... et ses cheveux. Oui ! J'ai perdu mes cheveux.

Je n'avais jamais fait attention à mes cheveux. On ne les voit pas, ses cheveux ! Ils sont là sur votre tête, l'air de rien. Puis un matin, vous les retrouvez sur votre oreiller. Et là, vous vous rendez compte que vous perdez votre corps par petits morceaux. J'ai eu peur de perdre aussi mes ongles, mes cils, mes oreilles, mes doigts qu'on retrouverait dans mon lit, le matin, en remplaçant les draps. Finalement, vous vous trouvez laid et vous voulez mourir.

Mais outre ce terrible mal qui va et qui vient, il y a une autre chose de pire encore : il y a la peur. La peur de mourir, la peur d'endurer tout cela en vain. La peur de voir la peur dans les yeux des autres. La peur de tous ces sourires qui ne vous disent pas ou rarement la vérité. Car on vous sourit tout le temps ici : les médecins, les infirmières, la psychologue, mes parents. Tous me sourient. Mais au travers de ces sourires, je perçois leur peur ou leur impuissance ou leur inquiétude. Alors, je souris aussi pour calmer leur crainte. Si bien qu'ici, tout le monde sourit, alors que c'est l'endroit le plus triste du monde. Et la peur, elle, ne disparaît jamais.

On a dit trois mois pour le traitement. Au début, trois mois me semblaient très longs. C'était toute une saison. Ça nous menait au printemps. La leucémie va me bouffer tout un hiver, me disais-je, toute une saison de hockey. Maintenant, le temps n'a plus de signification pour moi.

Lentement, j'ai perdu toute notion du temps, si bien que trois mois ou trois siècles, c'est devenu du pareil au même. J'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie ici. Que je n'ai plus ni passé ni avenir et que le présent ne m'appartient plus. Il appartient au cancer, il appartient aux médecins qui me soignent, il appartient à mes traitements, mais il ne m'appartient plus.

Il n'y a plus qu'un seul mot qui maintienne en moi un semblant de courage : RÉMISSION. Un mot magique. Je me suis battu dans le seul but d'entendre le docteur le prononcer devant moi.

— Charles ! Tu es en rémission ! EN RÉMISSION ! EN RÉMISSION !

Mais ça ne s'est pas encore produit. Et je désespère que ça se produise un jour.

C'est quoi une RÉMISSION ? C'est ce moment béni où on vient vous annoncer que toute trace de cancer est disparue. Que les traitements ont fonctionné, que vous ne vous êtes pas battu pour rien, que vous avez gagné !

Mais, maintenant, je crains même ce moment. Car alors, je devrai quitter l'hôpital et retourner à l'école. Et là, les copains se moqueront de mon crâne nu, de mes cheveux absents, de ma face de lune.

Est-ce que je redeviendrai un jour celui que j'ai déjà été ? Je ne me rappelle même plus la tête que j'avais autrefois.



— Ça ne peut plus continuer comme ça ! Il faut absolument que Charles retrouve le courage de continuer ses traitements. Nous avons atteint la phase cruciale. Si Charles continue de réagir aussi négativement, il est illusoire d'espérer des résultats positifs...

Et patati et patata. Papa et maman se sont retirés dans un coin de la chambre pour discuter avec la psychologue et mon médecin traitant. C'est lui qui vient de prononcer ces dernières paroles. Ils discutent à voix feutrée, mais je les entends très bien.

D'ailleurs, je crois qu'ils font exprès pour que je les entende. Ici, c'est la règle : pas de secret pour le patient. Si on veut obtenir sa collaboration, l'enfant doit tout savoir sur ce qui l'attend. Alors on s'arrange pour que je sache tout.

Mais, à vrai dire, parfois j'aurais préféré qu'on m'en dise moins. Ou qu'on me dise tout

plutôt que ces demi-vérités, comme de prétendre qu'une ponction lombaire ça ne fait pas très mal, à peine une sensation de brûlure qui passe très vite, alors qu'on endure le martyre.

— Mais il refuse de voir ses amis.

C'est maman qui vient de dire ça. Elle me jette un regard triste. Elle a raison. Je ne veux voir personne. Surtout pas Maxime et Eunice. Je me demande s'ils sont encore amoureux, ces deux-là.

— Je lui ai acheté des livres sur le hockey, sur son héros Patrick Roy. Il ne les a même pas ouverts. Y'a plus rien qui semble l'intéresser. Je ne sais plus quoi faire !

Ça, c'est papa. Il m'envoie un petit signe de la main. Il a raison aussi, plus rien ne m'intéresse. Je voudrais qu'on me fiche la paix, qu'on me laisse souffler un peu. J'aimerais sortir d'ici, respirer le bon air, jouer dans la neige, manger de la pizza de chez Emilio.

— Je m'ennuie de Rogatien !

Le petit conciliabule qui se tient dans le fond de la chambre s'arrête. Les quatre me regardent comme si je venais de leur révéler le secret de la Caramilk.

La fin de semaine suivante, je sors de l'hôpital. Je revois Dracula. Il marche maintenant. Il dit « papa » dans ce langage qui appartient à tous les bébés du monde. Je veux lui appren-

dre à dire « Charles ». Tout ce qu'il réussit à répéter, c'est Lala. Alors je renonce.

Je marche dans la neige. Je mange de la pizza. Je me laisse bercer par maman. Je me couche tard. Et, ce matin, je regarde le calendrier. Nous sommes au milieu du mois de mars. La saison de hockey achève. Les Éperviers sont en demi-finale. Ils ont terminé au deuxième rang du classement. Le Canadien ne fera peut-être pas les séries éliminatoires de fin de saison. Patrick Roy connaît une saison extraordinaire avec l'Avalanche du Colorado.

Je refuse de revoir mes amis. Pas prêt encore. Mais un petit miracle se produit durant cette fin de semaine. En fait, deux miracles...

Le premier : lentement, je m'approprie le temps. Les trois mois du traitement achèvent et je ne m'en étais pas rendu compte. Cette réalité du temps me donne un courage que j'avais cru disparu à tout jamais. Quand je rentre à l'hôpital, j'ai désormais cette certitude que rien ne pourra résister à ma volonté de vaincre une fois pour toutes cette terrible maladie. Je suis prêt à affronter toutes les ponctions et toutes les séances de chimio sans rechigner. J'émerge enfin des brumes du découragement.

Et c'est là, au moment où, complètement nu au milieu de ma chambre, j'essaie d'enfiler mon pantalon de pyjama que le deuxième miracle se produit.

Elle entre en coup de vent dans ma chambre, en riant. Elle s'arrête. Je la regarde. Elle me regarde. Je me mets à rire, elle aussi. Je ne pense même pas à me cacher. Derrière mon lit, comme ça, elle ne peut rien voir.

— Bonjour Virginie !

— Comment tu sais mon nom ?

— C'est toi, la dernière fois...

Je n'ai pas le temps d'achever ma phrase.

— T'as des belles fesses ! susurre-t-elle avec un sourire malicieux.

— Tu ne peux pas voir mes fesses. Je suis derrière le lit.

— T'as oublié le miroir !

Elle sort en riant de plus belle. Mais avant que son rire ne se perde dans le long corridor, cette fois, j'ai le temps de lui crier mon nom.

— Je m'appelle Charles. Charles Sabourin.

Puis je me retourne lentement et je vois mon derrière imprimé dans l'immense glace au-dessus du lavabo.

UNE CATHÉDRALE

— **C**HUT! NE PARLE PAS SI FORT. Ils vont nous entendre.

Elle avance la main, tâte les murs. L'obscurité est presque totale.

— C'est ici !

Elle tourne la poignée. Lentement, la porte s'ouvre. Nous pénétrons à l'intérieur d'un lieu gris et humide. De gros tuyaux courent sur les murs et sur le plafond assez haut. Nous nous déplaçons prudemment. Nous arrivons à une salle immense où se trouvent d'énormes cuvettes d'acier luisant.

— Nous sommes dans la chaufferie.

— Comment tu sais tout ça ?

— Mon père a travaillé ici pendant des années. J'ai visité ce labyrinthe bien des fois.

— En tout cas, c'est propre. On pourrait manger par terre.

Virginie me regarde en posant son doigt sur sa bouche. Nous avons atteint une autre porte. Derrière, s'étire un corridor éclairé comme en plein jour.

— Là, faudra faire très attention. Il y a souvent des employés qui circulent.

Elle risque un regard par la petite fenêtre circulaire percée au milieu de la porte d'acier.

— Personne ! Tu vas m'aider, Charles. Ici, la porte est plus difficile à ouvrir.

Elle tourne la poignée. Je pose mon épaule contre la paroi d'acier et je pousse. La porte résiste, puis glisse enfin en jetant un long crissement strident d'acier raclant le sol. Nous la refermons lentement.

Virginie me fait signe de la suivre. Nous faisons une dizaine de pas. Nous atteignons l'intersection. Virginie me signifie qu'il faut aller vers la droite. Nous avançons encore. On entend, de très loin, des bruits de casseroles et des voix.

— Les cuisines sont à l'autre bout du corridor, précise Virginie.

Nous risquons à nouveau quelques pas. D'un geste vif, Virginie me cloue contre le mur. Rapidement, elle cherche une issue. Elle me

tire par la main. Nous atteignons un enfoncement dans le mur. On s'y blottit. Des bruits de pas approchent. Comment a-t-elle fait pour les entendre d'aussi loin ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? On va être pris comme des rats !

Virginie me plaque une main sur la bouche. Les bruits s'arrêtent. Une porte s'ouvre, se referme. Les pas reprennent quelques secondes plus tard, cette fois dans l'autre direction. On entend une voix très forte.

— J'ai les côtelettes ! Sont encore gelées !

— Pose-les là, lui répond une autre voix tout aussi forte, bien que ce soit celle d'une femme, cette fois.

Le bruit des casseroles se mêle à nouveau aux voix et le calme revient dans le corridor. Virginie retire sa main de ma bouche.

— Tu m'as fait mal !

Virginie me regarde en souriant. Elle pose ses lèvres sur ma joue et m'embrasse.

— T'es encore plus beau que tes fesses quand t'es fâché !

Je ne m'attendais pas à ça. Je rougis. Virginie a un grand sourire. Décidément, cette fille n'est pas du modèle courant !

Elle est tellement plus... tellement moins... Enfin ! Vous voyez ce que je veux dire !

Elle saisit ma main et m'entraîne dans une dernière course menée sur la pointe des pieds

depuis notre cachette jusqu'au seuil de deux immenses portes battantes. Là, nous nous arrêtons.

— Nous y sommes ! lance-t-elle au milieu d'un grand sourire. Voici la CATHÉDRALE !

Je fixe les portes comme si je me trouvais devant l'entrée de la caverne d'Ali Baba. Dans ma poitrine, mon cœur bat à toute vitesse. La voilà donc, cette cathédrale dont m'a si longuement parlé Virginie un soir de cette semaine : « *Belle comme un palais des Mille et une nuits, débordant des plus riches décorations et des plus succulentes merveilles.* »

Je pousse la porte et je pénètre dans ce lieu rempli de *merveilles*, en effet.

La salle est immense. Je marche lentement entre deux hautes murailles de tablettes remplies de boîtes et de récipients de toutes les formes. Je distingue, à travers l'étalement ajouré, d'autres étalages formant d'autres allées profondes, à gauche comme à droite. Le lieu semble sans fin.

Il flotte un parfum suave où se mêlent les arômes de sucre à ceux des épices et de la vanille. Nous sommes dans la réserve alimentaire de l'hôpital.

Je viens de franchir les espaces réservés aux conserves de légumes et de fruits. Je tourne à droite et ce sont les boîtes de soupe, les céréales. Ici, les biscuits, là, des gâteaux, du pain

blanc, du pain brun, du pain aux sept grains ; puis une enfilade de tablettes chargées de brioches, de petits croissants, de pudding en pot et autres succulences. Là-bas, ce sont les fruits, ailleurs, les légumes, les œufs, les fromages.

— Viens ! me dit Virginie.

Elle m'entraîne devant une autre porte plus petite.

— Je ne t'ai pas montré le plus beau !

Elle actionne un levier et la porte s'ouvre plus facilement que je ne le croyais. Il fait très froid.

— Nous ne pouvons pas rester là très longtemps. Trop froid ! Mais regarde si c'est beau !

Nous sommes devant le lieu saint des saints : l'étalage de crème glacée. Il y a des contenants de tous les formats, de toutes les essences : caramel, pistache, napolitaine, chocolat, vanille. Toutes, je vous dis ! Et des meilleures !

— Sers-toi vite qu'on sorte. Je suis congelée.

Virginie a commencé à claquer des dents. Son teint est plus pâle que jamais, presque livide. Je saisis un cylindre de crème glacée au chocolat. Nous sortons.

— Frotte-moi ! me dit-elle d'une voix éteinte. Je ne réussis pas à me réchauffer.

Je laisse tomber ma crème glacée et je l'enlace. Je la masse le plus rapidement que je

peux. Lentement, les couleurs lui reviennent, le sourire aussi... son si beau sour...

Mes lèvres ont effleuré les siennes, à peine. Je n'ai pas osé l'embrasser. Elle se met à rire.

— Tadadammmm, chantonne-t-elle en sortant de son jean deux cuillères à soupe.

Nous nous jetons sur la crème glacée au chocolat comme la misère sur le pauvre monde. Nous sommes assis dans un coin discret de l'immense entrepôt alimentaire. C'est relativement confortable, un peu humide, pas trop chaud. Un lieu parfait pour les confidences.

— Tu as déjà amené d'autres que moi, ici ? ai-je demandé.

Virginie ne me répond pas.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu étais à l'hôpital, me demande-t-elle à son tour en avalant sa première bouchée de crème glacée.

— Ni toi ! ai-je aussitôt rétorqué.

Un petit silence. Un peu de crème glacée. Puis j'ajoute :

— Remarque que ce n'est pas difficile à deviner. L'étagé, le département. C'est le cancer pour toi, c'est le cancer pour moi.

Un autre silence. Virginie me regarde en souriant.

— Tu as raison. Ce n'est pas difficile à deviner, Belles Fesses ! Mais y'a bien des sortes de cancer.

Je ne comprends pas tellement le sens de son intervention. Je sais qu'il y a plusieurs sortes de cancer. Mais je devine que ce n'est pas exactement de ça qu'elle parle. Elle ne parle pas de cancer. Je crois qu'elle me parle d'elle.

— Tu es en rémission ? demande-t-elle encore.

— Non ! Mais nous sommes sur la bonne voie. Les médecins croient que, dans deux semaines, ça pourrait y être. En tout cas, les traitements sont moins difficiles. Les infirmières et les techniciens font des farces maintenant.

— C'est bon signe ! Quand l'humeur des gens autour de soi est belle, c'est que les nouvelles sont bonnes.

Virginie a prononcé cette phrase avec un filet de tristesse dans la voix. Elle laisse tomber sa cuillère dans le contenant de crème glacée. Nous ne mangeons plus. Nous nous sommes gavés des deux tiers du contenant et nous avons épuisé notre fringale.

Virginie dépose sa tête sur mon épaule. Je la sens fatiguée. Elle ferme les yeux. Je la regarde, un peu désespéré tout à coup.

— On ne va pas dormir ici ?

Virginie ne me répond pas. Elle est devenue grave tout à coup. Elle blottit sa tête un peu plus au creux de mon épaule.

— Dis, Charles ! Ç'a été pénible, les traitements ?

Long silence. Je préfère ne pas aborder le sujet. Alors je cherche une esquive à la question.

— Tu disais que ton père travaillait ici. Il n'y travaille plus ?

Virginie a tressailli en entendant ma question. Oh ! à peine. Mais je l'ai très bien senti.

— Moi, réplique-t-elle, ç'a été terrible. Jour après jour, je voulais mourir. Mais ça valait le coup ! Quel merveilleux combat ce fut. Quand le docteur Nantel m'a annoncé que j'étais en rémission, c'était comme si tous les anges du paradis étaient descendus du ciel, en même temps, pour me chanter bonne fête.

— C'était le jour de ton anniversaire ?

— C'était le jour de ma renaissance, Charles. Le premier jour de ma vraie vie... Tu crois aux anges ?

— Oui ! lui ai-je répondu spontanément sans prendre le temps de réfléchir à la question. En ce moment, j'ai le goût de croire en tout ce que croit Virginie... Comme ça, t'es en rémission ? Ça doit être extraordinaire !

Elle répond *oui* sans que je sache à quelle partie de ma question s'adresse ce oui, si c'est parce qu'elle est en rémission, ou parce que c'est extraordinaire de l'être. Un long silence s'installe entre nous. Je suis bien avec Virginie entre mes bras. J'aime son souffle dans mon

cou. J'aime sa folie, j'aime la manière qu'elle a de voir la vie.

« Ma vie je ne la vois pas, je la vis ! »

Voilà ce qu'elle m'a répondu, hier, quand je lui demandais comment elle voyait sa vie une fois qu'elle sortirait de l'hôpital. Je n'ai pas bien compris le sens de sa réponse. Elle s'est mise à rire et c'est là qu'elle m'a parlé de la cathédrale. Nous avons passé une partie de l'après-midi à échafauder les plans de notre expédition dans les entrailles « du monstre » comme elle appelle notre hôpital.

On ne s'est pas vus souvent, Virginie et moi, à cause des traitements et parce que nous ne sommes pas logés dans la même aile. Trois fois, en fait. Mais, au gré des quelques heures que nous avons passées ensemble, Virginie est devenue ma meilleure amie. Chaque moment en sa compagnie est intense, chargé de confidences, d'espiègeries, de rires et de propos sur la vie et sur le sens des choses.

Virginie a une façon bien à elle d'arranger la vie. Tout est source d'émerveillement pour elle. Sous son regard, un entrepôt de cuisine d'hôpital devient cathédrale, une mouche devient véhicule destiné au transport interstellaire ; le soleil, l'œil de Dieu posé sur le monde. Ce que je veux dire, c'est que je suis bien avec elle, mieux que je ne l'ai jamais été avec personne.

Je jette un long regard sur cette cathédrale où m'a mené Virginie. Des souvenirs de ma vie passée me reviennent : le hockey, ma classe, mon anniversaire, Maxime, Eunice, ce samedi après-midi où cette idée nous était venue de me faire hospitaliser pour que je puisse enfin rencontrer mon idole, Patrick Roy ; puis l'hôpital, les tests, papa, maman, le docteur... Un long frisson me parcourt le corps.

— Ce que j'ai trouvé le plus dur, dans ce long combat, ce n'est pas le traitement, c'est le fait que le cancer m'ait volé une année de ma vie.

En prononçant ces mots, des larmes me sont venues aux yeux. Virginie ouvre les paupières doucement.

— Le cancer ne t'a rien volé du tout. Le cancer ne vole rien, il ne prend rien. Le cancer n'a fait que rajouter un peu d'années à ton âge, c'est tout.

Je ne comprends pas très bien ce que Virginie vient de me dire.

— Tu as quel âge, Belles Fesses ?

— Onze ans, douze en juillet ?

— Eh bien ! Voilà ! Grâce au cancer, tu as vieilli de quelques années en quelques mois. C'est merveilleux ! Grâce à lui, nous sommes désormais à égalité. Nous avons le même âge. J'ai quatorze ans.

Virginie se penche vers moi et abandonne sur ma joue un baiser tout chaud. C'est bon.

— Et je n'en aurai jamais plus ! ajoute-t-elle en retirant ses lèvres des miennes.

Cette fois, je refuse de la questionner sur le sens de ces dernières paroles. Elles me font peur.

— Si tu es bien sage, Belles Fesses, si tu prends ton sirop sans rechigner, je te montrerai le CHÂTEAU AUX ÉMERAUDES.

— Le château...

— Aux émeraudes ! Le soir, quand on y entre, les murs se couvrent de bijoux somptueux. Mais faut être bien sage. Si tu l'es, j'en profiterai peut-être pour te confier un secret qui me concerne.

Soudain, elle s'est mise à rire. Son humeur a changé du tout au tout, sans avertissement. C'est ça, Virginie : une imprévisible route menant au bonheur !

Et nous sommes rentrés. Chemin faisant, elle saisit mon bras. Ses mains sont froides, la sueur baigne son front. Elle s'arrête sur le seuil de sa chambre.

— Mon père est mort, j'avais neuf ans.

Puis, sans me regarder, elle referme la porte derrière elle.

Nous sommes le 28 mars. Cette date est sans importance, mais j'avais le goût de vous le dire

afin que vous sachiez que la vie m'avait mené
jusque-là, le 28 mars 1996.

RÉMISSION

ON A PERDU TROIS À DEUX, en prolongation ! On aurait pu gagner. On était les plus forts.

Maxime laisse filer un long soupir. Le fait d'avoir perdu en finale semble l'anéantir. Pour moi, la chose est sans intérêt.

— Eunice a été extra devant le filet, s'empresse-t-il d'ajouter.

— Mais si c'est toi qui avais été là, on aurait gagné, intervient Eunice.

Eh oui ! Eunice est revenue avec les Éperriers après mon départ. C'est elle qui m'a remplacé. Passionnant, n'est-ce pas ? Et la conversation s'est poursuivie ainsi sur des sujets tout aussi électrisants. Ici, il est question de la

deuxième position obtenue par l'oncle Bruny lors d'une compétition, je ne sais où en Europe ; là, d'Haïti, de déménagement qui se fera ou ne se fera pas, de divergences familiales. Ailleurs, on parle d'un divorce, de réconciliation ou de rupture, je ne sais trop. La grande nouvelle du jour a aussi fait partie, bien sûr, de la conversation. Moi, je n'ai pas le goût d'en parler. Pas à eux !

Je ne pense qu'à elle. Qu'elle ne soit pas là aujourd'hui est une grande frustration. Cela a mis une grande ombre sur la joie que je devrais ressentir. Voilà trois jours que je ne l'ai pas vue et cela m'inquiète. Chère et douce Virginie ! Je m'ennuie de toi si tu savais.

— Ils l'ont sans doute changée de chambre. Peut-être d'étage, je ne sais pas.

Le silence s'est fait autour de moi. Maxime et Eunice me regardent, l'air un peu déconcerté.

— Mais de qui parles-tu ? me demande Maxime.

— Si tu savais comme elle est belle ! Et puis, cette façon qu'elle a de rire ! Elle rit tout le temps ! Et puis elle dit des choses tellement belles. Je ne comprends pas toujours, mais je sais que ce sont des paroles intelligentes. Et puis, elle a une imagination... C'est pas croyable !

— Charles ! Est-ce que tu serais pas tombé en amour, par hasard ?

— C'est pas par hasard, Maxime !

J'ai raconté nos premières rencontres à Virginie et à moi, notre excursion dans la cathédrale. Et sa disparition de sa chambre depuis deux jours.

— Elle est malade. Ne cherche pas, constate Eunice. Elle a dû attraper une bonne grippe. Si vous vous êtes trimballés là en jaquette d'hôpital...

— Ben non, niaiseuse ! On avait notre vrai linge.

— Mais vous avez avalé un demi-carton de crème glacée. C'est assez pour rendre malade n'importe qui, rétorque Maxime.

Je ne dis rien. J'ai peur simplement. Peur que Virginie soit victime d'une RECHUTE. Peur que j'ai d'une RECHUTE éventuelle dans mon propre cas. Peur de devoir un jour affronter un nouveau combat contre le cancer. La RECHUTE, c'est l'ennemi embusqué. C'est la plus terrible menace qui pèse sur moi désormais.

Non ! Je ne leur ai pas parlé de toutes ces peurs ; ni à eux ni à mes parents dans le bureau du docteur Nantel cet après-midi, ni à personne. Je les garde pour moi.

Mais je crois que Max et Eunice ont compris. Ils essaient de me rassurer. Moi, je leur souris. C'est ma façon de leur dire merci.

Quand ils sont partis, quelques minutes plus tard, Virginie est entrée en coup de vent

dans la chambre. En la voyant, j'ai bien failli tomber en bas de mon lit.

— Où étais-tu ? ai-je crié en me levant d'un seul mouvement.

— Mais j'étais chez moi, me répond-elle un peu déçue. Tu n'as pas lu le petit mot que j'ai laissé sur ton bureau ?

Je me retourne. Sous une pile d'Astérix, je trouve un billet plié en quatre.

— Comme tu dormais quand je suis partie, je n'ai pas osé te réveiller.

Au moment où je m'apprête à lire le contenu du message sur le papier, Virginie me le retire des mains.

— Trop tard, Charles-les-Belles-Fesses !

En trois mouvements rapides, elle en fait un oiseau de papier qu'elle lance par la fenêtre. En voyant l'oiseau s'envoler dans la brise, elle me regarde.

— Laisse l'oiseau s'envoler. S'il te revient, c'est qu'il est à toi. S'il ne revient pas c'est qu'il ne t'a jamais appartenu.

Longuement, je la regarde me sourire.

— Pourquoi es-tu à l'hôpital ?

En entendant ma question, Virginie se met à rire et à tourner sur elle-même.

— Mais je suis un oiseau ! Et comme l'oiseau, je reviens toujours. Et puis, Belles Fesses, ne t'ai-je pas promis de te montrer un château : LE CHÂTEAU AUX ÉMERAUDES. C'est pour

ce soir, quand tout le monde dormira. Je me glisserai jusqu'à ta chambre et nous nous enverrons sur un tapis magique.

Je la regarde un long moment. À force de la regarder ainsi, une paix sereine s'installe en moi, de la joie, presque du bonheur ; un bonheur refoulé, boudé jusque-là, comme si enfin, d'un seul coup, déferlait en moi l'exaltation qu'aurait dû me procurer cette nouvelle si longtemps attendue et livrée enfin par un docteur Nantel tout souriant devant mes parents qui baignaient dans une joie sans limites.

— Je suis en rémission, Virginie ! Ça y est !
Je suis en rémission

Je me mets à pleurer sans gêne, sans retenue. C'est comme si de grandes portes s'ouvraient sur un ciel lumineux, comme si enfin je m'envolais à mon tour. Comme si j'étais moi-même devenu un oiseau. Virginie m'enlace. Je la retiens très fort contre moi. Je cherche à lui transmettre un peu de cette énergie qui me traverse le corps et se perd dans l'espace inutilement. Je le fais presque désespérément, sachant, sans le savoir vraiment, qu'elle en aura besoin bientôt, de cette énergie. On s'est assis, ensuite, tous les deux sur mon lit et je lui ai tout raconté.

Le soir, papa et maman sont venus me voir. Ils ont apporté ma petite valise avec du linge propre pour demain. Je sors de l'hôpital dans le courant de l'avant-midi. Enfin !

LE CHÂTEAU AUX ÉMERAUDES

LES CORRIDORS SONT VIDES. Nous nous arrêtons devant les deux larges portes de bois vernis qui mènent à la chapelle de l'hôpital. L'endroit n'est pas barré. Nous entrons. Personne. La chapelle n'est pas très grande. La pièce est très faiblement éclairée. En avant, il y a un autel, quatre cierges. Rien de bien exaltant.

— Ferme les yeux maintenant ! me demande Virginie.

Je les ferme. Elle prend ma main et me guide, comme on le ferait avec un aveugle.

— N'ouvre pas les yeux ! m'intime-t-elle à nouveau.

Nous faisons quelques pas, puis nous nous arrêtons. D'une pression légère de son autre main, elle m'invite à m'asseoir.

— Étends-toi sur le carrelage. N'ouvre pas les yeux avant que je te le dise.

Je m'exécute docilement, mais avec prudence. Je suis incapable de me situer dans l'espace. J'imagine que nous devons être quelque part au milieu de la chapelle.

Une fois couché sur le plancher froid, Virginie s'étend à son tour. Je sens son corps tout près de moi : sa jambe contre ma jambe, sa hanche collée à la mienne, sa main soudée à ma main.

— Charles ! Je suis maintenant étendue près de toi. Je ferme les yeux aussi... Tu as bien les yeux fermés, Charles ?

— Oui, Virginie ! J'ai bien les yeux fermés. Mais dis-moi à quoi rime tout cela.

Virginie ne répond pas. Je sens sa respiration soulever sa poitrine. Lentement, je conjugue mon souffle au sien. Nous respirons de concert, à la même cadence, lente et profonde.

— Il faut rester les yeux fermés un certain temps. Permettre à l'obscurité extérieure de nous pénétrer lentement. Il faut faire le noir en nous. Ne penser à rien. Respirer simplement. Il faut donner au miracle le temps de se préparer.

Je déteste le noir. J'ai toujours eu peur du noir. Sans doute Virginie ressent-elle une tension dans ma main, car la sienne doucement se relâche.

— Il ne faut pas craindre le noir ! Il faut affronter nos peurs.

Ces paroles de Virginie m'ont étonné, apaisé aussi, mais étonné surtout. Longuement, peut-être simplement quelques minutes, mais qui me paraissent des heures, nous gardons les yeux fermés.

À nouveau, une tension s'exerce au niveau de ma main. Lentement, Virginie approche sa tête de la mienne. Nos joues se frôlent presque. La chaleur de sa peau m'apaise peu à peu. Puis, imperceptiblement, le calme se fait en moi et le noir m'envahit.

Un moment, j'ai l'impression de flotter en quelque lieu irréel. Le plancher si froid est devenu chaud et mou. J'ai l'impression de m'y enfoncer délicieusement comme un oiseau se laisse envelopper de nuages au milieu du ciel bleu. Il n'y a aucune image dans ma tête, que des impressions douces de liberté absolue.

— Quand je te le dirai, intervient Virginie d'une voix presque méconnaissable tant elle approche celle des anges, tu ouvriras les yeux très doucement. Tu fixeras le point situé juste au-dessus de ta tête. Ne fixe que ce point. Au début, tu auras du mal à le cerner. Mais fais-

toi confiance. Il se révélera peu à peu. Persiste à le regarder. Dépasse la réalité et tu verras le point. Il ne t'échappera plus.

Un long moment passe.

— Tu peux ouvrir les yeux maintenant. Doucement, tout doucement !

Alors j'ouvre les yeux doucement, tout doucement. De toute façon, je voudrais le faire rapidement que je ne pourrais pas. Au début, j'ai du mal à décoller mes paupières l'une de l'autre. Je suis si bien les yeux fermés.

Finalement, mes yeux se descellent. Une faible lueur me parvient, mais nul point, qu'une lueur. Je persiste, comme me l'a demandé Virginie. La lueur lentement se rapetisse, comme si elle se refermait sur elle-même. Et à mesure qu'elle rapetisse, elle prend de l'éclat, un éclat qui s'affine à son tour, qui brille de plus en plus jusqu'à devenir un minuscule point lumineux pas plus gros qu'une tête d'épingle. Et de ce point, tout à coup, des rayons jaillissent. La lumière qui émane de ces rayons est d'un rouge vif. Elle semble tourner sur son axe juste là, au-dessus de ma tête.

À force de regarder cette lumière, j'ai remarqué une ombre qui l'entoure, qui l'enferme dirait-on, et d'où elle semble s'échapper. On dirait une vasque de verre. Je distingue à présent une longue chaîne qui relie la vasque au plafond.

Merde ! Il s'agit d'une simple lampe avec un cierge à l'intérieur. J'avais cru percevoir un diamant et ce n'est qu'une lampe d'église suspendue par une chaîne. Je suis couché sous elle et, de ma position, je peux voir la petite flamme danser sur sa mèche invisible.

Mais, en y regardant mieux, entourant la vasque, loin derrière, comme glissant sur le plafond, d'autres ombres se meuvent lentement, s'immobilisent, puis s'agitent à nouveau. Elles sont comme des masses de couleur échappées du ciel, dirait-on, comme des aurores boréales.

— Ce sont les reflets des petits vitraux du mur de droite qui s'impriment sur le plafond de la chapelle.

— Comme c'est beau ! ai-je chuchoté en levant les yeux vers le haut du mur de droite. Il y a là d'alignés, en effet, cinq petits vitraux.

— Le mur de la chapelle donne sur le grand stationnement à l'arrière de l'hôpital, m'explique Virginie. Pour y avoir accès, les voitures doivent emprunter une entrée en pente. Alors, en passant, les voitures éclairent les vitraux. Les couleurs s'impriment alors sur le mur du plafond, là, juste au-dessus de nos têtes. Quand plusieurs voitures arrivent en même temps, tout devient féerique. On croirait habiter l'intérieur d'un feu d'artifice.

— Comme c'est beau ! ai-je répété les larmes au bord des yeux.

— Voici mon CHÂTEAU AUX ÉMERAUDES ! Tu es le premier à le contempler. Les gens viennent ici le jour alors que c'est dans le noir qu'il prend tout son éclat.

J'ai beau me dire que tout cela n'est que le reflet des vitraux nichés dans le haut du mur de droite, je ne peux m'empêcher d'imaginer un peintre accroché aux nuages et laissant tomber sur le monde des gouttes de soleil. La nuit a sa magie.

— Tu vois Charles ! Les choses ne sont pas toujours telles qu'on les voit. Notre joie les illumine et notre tristesse les éteint.

Soudain, on entend un bruit qui provient de l'extérieur. On dirait le son d'un ventilateur qui flotterait au-dessus de nos têtes. Virginia a saisi ma main, la serre très fort. Le bruit gonfle jusqu'à devenir assourdissant. À l'extérieur, une grosse lumière s'avance vers nous, inonde l'intérieur de la chapelle. De grands faisceaux lumineux se baladent partout. On dirait l'œil d'un cyclope débusquant ses victimes.

— J'ai envie de pipi ! ai-je lancé en regardant Virginia qui fixe les vitraux avec un sourire euphorique sur les lèvres.

— Laisse faire ta vessie, Belles Fesses ! T'es décidément béni des dieux ! Couche-toi près de moi sur le plancher. Et ne quitte pas les vitraux des yeux ! Tu vas assister à un mira-

cle ! Ce sera court. Mais ce sera magnifique !
Surtout ne ferme pas les yeux !

En moins de temps qu'il en faut pour dire *otorhinolaryngologiste*, me voilà cloué au sol, ma main dans celle toute chaude de Virginie, les yeux rivés sur les vitraux.

Le bruit est devenu paralysant. Le gros œil devant le mur extérieur de l'hôpital grossit en éjectant une lumière aveuglante. Il se balance de gauche à droite tel un immense pendule. Il s'arrête un instant. Le bruit est terrifiant.

— Quand je te le dirai, me lance Virginie, tu fais comme moi. Et ne te gêne pas : crie : Un... Deux... Trois... Go !

Une longue plainte joyeuse s'échappe alors de la bouche de mon amie et monte comme une prière. Je l'imité. Plus je crie, plus l'excitation monte en moi. Nos voix se mêlent. Nous ne crions plus, nous dialoguons avec tout ce bruit qui nous submerge. Nous joignons nos voix au tumulte de la vie.

C'est à ce moment que le miracle se produit.

Placée juste devant les vitraux, comme si nos voix l'attiraient vers nous, la lumière bouge encore. Elle bouge à peine, juste ce qu'il faut pour soulever les éclats de couleur des vitraux et les lancer sur les murs en les faisant tourner. On dirait des milliers de papillons affolés. C'est à couper le souffle.

Je me tais. Je regarde, j'admire le ballet des papillons fous. Ils vont dans toutes les directions. Un moment, ils dansent sur le plancher, sur nos visages, sur nos corps. À l'extérieur, l'œil immense descend lentement vers le sol comme un soleil qui se couche. Les papillons remontent sur le mur, puis sur le plafond. Ils se figent finalement en même temps que s'éteint le bruit extérieur.

Un long moment, nous restons allongés sur le sol froid de la chapelle. Ce moment d'exaltation m'a épuisé. Ma main rivée à celle de Virginie, j'écoute le silence qui s'est réapproprié les lieux. Virginie et moi, nous regardons les taches de couleurs immobiles dans les vitraux qui s'illuminent au passage d'une voiture. Elles bougent alors un peu.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Un hélicoptère ! répond Virginie. La piste d'atterrissage est juste derrière l'hôpital en face de la chapelle. Il est très rare qu'il en vienne à cette heure. Il a dû réveiller tout l'hôpital. Faudra être prudents en retournant à nos chambres.

Je me tais. Je me contente de regarder mes papillons morts sur le plafond de la chapelle. Virginie ne bouge pas. Elle respire lentement.

— Tu ne m'as pas dit que tu en profiterais, si j'étais sage, pour me révéler quelque chose te concernant, quelque chose de grave ?

Virginie ne dit rien. Simplement, sa main se retire de la mienne. Je me contente d'attendre. Je regarde la petite flamme qui continue à briller au fond de la vasque comme si de rien n'était.

— T'es en rechute ?

— ...

— C'est grave ?

— ...

— Tu ne vas pas mourir, au moins ?

— ...

Rien ! Virginie ne dira rien. Sans doute ne suis-je pas encore assez sage. Nous sommes retournés dans nos chambres. Virginie ne m'a pas dit bonsoir. J'ai mal dormi toute la nuit.

Le lendemain, papa et maman sont venus me chercher. J'étais si heureux de partir d'ici que je n'ai même pas dit bonjour à mon amie. C'est seulement, le soir venu, que j'ai pris conscience de son absence. Virginie me manque.

L'EXPÉDITION

J'AVAIS TELLEMENT PEUR D'Y ÊTRE. Et voilà, j'y suis... À l'école, je veux dire ! Ça fait trois semaines et tout se passe comme si rien ne s'était passé. J'ai récupéré mon retard de quelques mois en quelques jours. J'ai retrouvé ma place en classe, mes cahiers, mes livres, mes habitudes.

J'ai du mal à me rappeler les semaines d'enfer passées à l'hôpital. Tout semble s'être effacé comme sur un ordinateur quand on appuie sur la mauvaise touche.

Toutes mes appréhensions se sont envolées, les unes après les autres. Personne ne s'est moqué de moi, de mon crâne luisant, de ma face de lune, de mon teint de lait. J'ai retrouvé

mes amis, avec d'autres amis qui se sont joints aux premiers. Maintenant, nous formons une grande confrérie où chacun est devenu le gardien de l'autre.

Demain, c'est la grande offensive. Et j'en suis.

— Va voir si personne ne vient.

Cassidy sort du local. Il se rend jusqu'à la vieille palissade de bois. Il attend quelques secondes, puis il revient au moment où Maxime s'est installé debout sur une caisse de bois.

— Personne ! annonce Cassidy en s'essuyant le nez où perle une bulle de morve. On est tranquilles.

Il renifle, ajuste ses barnicles, s'assoit.

— La réunion peut commencer, déclare Maxime. Vous savez pourquoi on est réunis...

— Pas moi ! rétorque Rayure en pointant vers Maxime son regard de fouine.

Cher Rayure ! Lui, décidément, il ne changera jamais. Toujours aussi grand, toujours aussi maigre, toujours aussi...

Tout le monde le regarde de travers.

— Ben quoi ! rouspète-t-il. Personne me dit jamais rien... C'est vrai quoi !

Sa plainte se perd au milieu des quolibets. Maxime peut reprendre son discours.

Je l'écoute avec étonnement. Lui que j'ai toujours connu réservé et à l'écart des grands

mouvements de foule, le voilà à la tête de l'escadron en train d'expliquer son plan d'invasion devant toute la classe réunie au milieu d'un garage désaffecté.

— Demain, on reste groupé. Si y'en a un qui veut pisser, tout le monde va pisser aussi. Personne ne s'isole. Chacun apporte ses munitions. Si c'est nécessaire, et seulement si c'est nécessaire, on va les utiliser. Mais quand je donnerai l'ordre, pas avant ! On n'insulte personne, mais personne ne nous insulte. Le respect ! C'est le mot clé : le respect ! Il faut que chacune des moumounes de la gang à Péroni comprenne qu'il ne pourra pas se moquer d'un seul d'entre nous sans que tous on le lui fasse payer cher.

Eh oui ! Péroni ! L'armoire à glace à Péroni ! Il fréquente une classe de 1^{re} secondaire de l'école Claude-Rémillard que nous allons visiter demain. Depuis qu'il a été exclu de l'équipe de hockey, il occupe son temps libre en taxant autour de notre école. Lui et sa gang s'en sont pris à trois d'entre nous. Rayure a été leur dernière victime. On lui a pris sa veste de vieux cuir et le peu d'argent qu'il avait en poche.

Rayure avait ramassé cet argent de peine et de misère en livrant des commandes pour le dépanneur Provi-Soir qui ne le paye même pas. L'argent qu'il a fait, il l'a obtenu des maires pourboires que lui laissent les clients satis-

faits. Ce dépanneur, c'est un gros cochon d'exploiteur qui profite du fait que Rayure est sans ressources pour le traiter comme une merde. Mais ça, c'est une autre histoire.

Rayure, c'est notre pauvre à nous. Sa famille crève de faim. Souvent, il arrive en classe sans avoir pris de petit déjeuner et avec rien dans sa boîte à lunch. Alors, tous, nous partageons avec lui. Bien sûr, il nous arrive de nous moquer de lui, de sa naïveté ou de sa façon d'être toujours en retard sur le reste du monde. Mais Rayure, nous l'aimons. Rayure, c'est pas touche !

Alors, quand on a su que la gang à Péroni s'en était pris à lui, on a décidé que c'en était assez. Cette visite dans le domaine du caïd, Maxime a décidé que c'était l'occasion de frapper un grand coup. On ira régler cette histoire entre hommes !

— Pis les filles ? s'était indignée Eunice durant la première réunion où les filles n'avaient justement pas été invitées.

Elles étaient toutes là, derrière Eunice, devant nous. On les avait finalement invitées à se joindre à nous. Elles s'étaient imposées à vrai dire. Mais aujourd'hui, personne ne s'en plaint.

Maxime vient de terminer son petit discours. Il met son bras autour de mes épaules. J'ajuste ma casquette qui vient de rouler sur

mes yeux. Tous se lèvent et dressent un bras vers le ciel en lançant avec fierté notre cri de ralliement.

— Un pour tous et tous pour un !

Le groupe s'est dissous après que Cassidy nous a signifié que la voie était libre. La rencontre, comme les quatre autres, n'a duré que quelques minutes durant lesquelles le point de la situation a été fait, les ordres ont été donnés, les équipes formées. On connaît l'horaire, les risques et les conséquences.

Quelle efficacité, tout de même !

Je marche à présent aux côtés de Maxime. Il est trois heures trente-six. Nous sommes le 22 du mois d'avril. Il fait un soleil radieux. Le printemps s'est enfin installé. On boufferait de l'air tellement il sent bon. Je ne me suis jamais senti plus vivant. Si ce n'était de mon crâne dégarni, je crois que j'aurais même oublié mon état de cancéreux.



— Je me sens en parfaite forme ! ai-je lancé en riposte aux arguments de maman.

Papa ne dit rien. Il regarde maman. Il passe distraitemment sa fourchette dans son assiette en tassant les petits pois.

Ça coince. Je sens que, pour une rare fois, maman et papa sont d'accord. D'habitude, enfin

avant, je parvenais à en faire céder un. J'ébranlais facilement cette fragile unanimité parentale. Mais là, je sens que les choses m'échappent.

— Tu sais bien, Charles, que ta mère et moi, on ne veut que ton bien !

Voilà ! Qu'est-ce que je vous disais ? Papa et maman se sont mis d'accord pour que je ne participe pas à la sortie de classe de demain. Je n'irai pas, avec tous mes amis, visiter la poly comme il est convenu que cela se fasse en fin de sixième.

— Tu sais, ta situation ne nous permet de courir aucun risque. Le combat n'est pas terminé, Charles. Tu devras encore te battre. Dès la semaine prochaine, tu devras affronter une autre semaine de traitement...

— Oh ! Ne crains rien papa ! Je ne l'ai pas oublié. Vous ne me permettrez certainement pas de l'oublier. Ici, on ne parle que de ça. On dirait qu'il n'y a plus que ça d'important, pour vous, le cancer. Mais au cas où vous l'auriez oublié, il s'agit de mon cancer, il s'agit de mon combat !

— C'est aussi le nôtre, Charles ! riposte papa que je n'ai jamais vu aussi déterminé.

— Avec cette différence, lui ai-je répondu d'une voix tout aussi déterminée, que si le combat rate, c'est moi qui vais mourir, pas vous !

— À cette différence près, éclate papa, que si tu meures, c'est nous qui allons porter cette souffrance immense jusqu'à la fin de nos vies, pas toi !

Papa s'est levé et il est sorti de la cuisine. Il est entré dans sa chambre et il a claqué la porte derrière lui. Il règne un silence terrible autour de la table. Même Dracula a cessé de mâchouiller son morceau de pain.

Maman me regarde, le visage défait. Jusqu'à maintenant, je ne me suis jamais rendu compte jusqu'à quel point mes parents m'aiment et jusqu'à quel point ma maladie est devenue aussi celle de papa et celle de maman, peut-être aussi celle de Dracula. Maman passe sa main dans mes cheveux. Je renifle. J'ai bien essayé de les retenir, mais mes larmes se sont mises à couler toutes seules.

— Ton père t'aime beaucoup, Charles !

— Je sais, maman.

— Il est épuisé. Il ne dort presque plus. Tous les matins, il se lève et il va travailler comme si de rien n'était. Il sourit, il fait semblant d'être fort, et il l'est, très fort. Il a confiance et il est de tout cœur à tes côtés. Mais si tu savais le nombre de fois où je l'ai surpris à pleurer. Ce que ton père veut te dire, c'est qu'il veut que tu mettes toutes les chances de ton bord. Les médecins te l'ont dit : rémission ne veut pas dire guérison. Tu es fragile. Le moindre rhume,

la plus petite grippe peuvent être extrêmement dangereux. Il te faudra encore beaucoup te battre. Et pour cela, tu auras besoin de toute ton énergie. Il est inutile de la gaspiller en activités futiles. Tu ne crois pas ?

— Maman ! Depuis quatre mois, je n'ai vécu que pour mon cancer. Est-ce que je ne pourrais pas un peu vivre pour moi tout seul, sans penser continuellement au mal que je vous fais ?

Maman me serre très fort contre elle. Elle me berce, comme elle le faisait autrefois.

— Tu ne nous fais aucun mal, Charles ! Chasse cette idée de ta tête. Ton courage est, pour nous, une grande source de fierté.



— Pis ne me faites pas honte, parce que vous allez le regretter ! Victor (c'est le prénom de Rayure) ! Pas besoin de faire le singe au bout des rangs ! Tout le monde connaît ton humour de fond de culotte.

Le grand Victor a pris son trou. Personne n'a osé rire des excès de langage de notre professeure. Oh ! Ne vous en faites pas ! Elle ne parle pas toujours comme ça. Mais quand elle le fait, mieux vaut ne pas réagir. Elle est comme ça, notre prof, une femme du genre masculin singulier bâtie comme une armoire à glace,

capable des plus grandes colères, mais sensible au point de pleurer si l'un d'entre nous attrape le rhume.

J'imagine qu'elle a dû passer quelques nuits blanches après qu'elle a appris que j'avais le cancer. Elle avait les larmes aux yeux le jour où je suis revenu en classe. Pendant toute une semaine, elle m'a gardé aux récréations et après la classe afin que je récupère le retard accumulé. J'ai pu constater jusqu'à quel point c'est une enseignante patiente et compétente. Le lundi suivant, je pouvais suivre les leçons sans me sentir trop perdu. Depuis, les choses ont repris leur cours normal. Je l'aime bien, la vieille Saint-Arnaud. D'ailleurs, elle n'est pas si vieille que ça.

Elle s'est approchée de Rayure. Elle est dressée derrière lui comme un éléphant sur ses pattes arrière.

— On avance ! En ordre pis en silence !

On se met au pas. Nous sortons de l'école et marchons vers la polyvalente. Maxime est derrière moi. Il est nerveux. Nous le sommes tous. Dans mes poches, je trimbale les deux œufs que j'ai piqués dans le frigo de la maison. Papa m'a finalement accordé la permission de participer à la sortie. Il m'a dit ça ce matin, juste avant de quitter la maison. Il ne m'a pas regardé. Il a juste dit : « Tu peux y aller. » et il est parti.

Eunice est aux côtés de Maxime. Ils vont main dans la main. Je nous regarde aller. Une véritable armada avance d'un pas hésitant vers les lieux du massacre appréhendé ; une armada chargée de tomates mûres, de pommes pourries, de feuilles de laitue défraîchies, de sacs de ketchup, de contenants de vieux *spagatte* et de fanes de patates, de carottes ou de chou.

La classe vient de s'arrêter au coin du boulevard Saint-Michel. Les dernières pluies ont formé de grandes flaques d'eau dans la rue qu'il faudra contourner.

Trois feux verts se succèdent sans que les voitures ne nous laissent la chance de traverser. Notre maîtresse-femme, cerbère calibré, a décidé que nous traverserions au prochain feu vert. Or, ce qui devait arriver, arriva !

MONSIEUR TTTTTROUILLARD

EST-CE QUE JE VOUS AI DIT que ce n'était pas un de ces bons jours ?... Non !... Eh bien je vous le dis. Ce n'est pas un de ces bons jours !

En fait, ce n'est jamais un bon jour pour madame Saint-Arnaud. Comme elle le dit souvent, les bonnes journées, c'est comme les petits pois, ça ne pousse pas dans des canettes de métal. Je n'ai jamais très bien compris le sens de cette expression.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle ne devrait pas mettre le pied dans la rue comme elle s'ap-

prête à le faire. La voiture qui vient n'a manifestement pas l'intention de s'arrêter.

Et voilà !

La voiture a raté la flaque d'eau de quelques centimètres. Pas la Saint-Arnaud ! Pour éviter la voiture, elle y a sauté à pieds joints, dans la flaque, et pas à peu près !

— Espèce de malotru ! hurle-t-elle au milieu du bruit des voitures. Sauvage ! Cochon !

Un fou rire irrépressible s'est emparé de nous. Notre enseignante s'arrête et nous jette un regard comme jamais on ne lui en vit de pareil. Le murmure se tarit aussitôt.

— Vous autres, restez ben tranquilles, pis bougez pas !

Et c'est à ce moment que le pire arrive.

Un camion, pas gêné pour deux sous, accélère afin de profiter d'un reste de feu jaune pour traverser l'intersection où notre institutrice stationne en essayant de s'extraire, sans trop de dégâts, de sa flaque à canards. Le mastodonte ne fait rien pour éviter la flaque d'eau.

Eh oui ! La Saint-Arnaud reçoit tout le jus de vieille pluie en pleine figure. Elle est là, devant nous, dégoulinante de gadoue, la plume de son galurin penaud et les lunettes de guingois. Sur une face ruisselante se meut un regard de fauve.

— Qu'il n'y ait pas un twit qui rie parce

que ça va être le dernier son qui va lui sortir de la bouche !

On ne rit pas, on ne bouge plus. On aurait vu apparaître une soucoupe volante qu'on n'aurait pas été plus surpris. Notre professeure vient de basculer dans un abîme langagier digne du fond des pires ruelles montréalaises. C'est fantastique, inattendu, délicieux. De toute ma vie, jamais une professeure ne m'est apparue plus sympathique et plus déroutante.

Elle est finalement sortie de son trou, la Saint-Arnaud. Elle ajuste la plume de son chapeau, requinque sa paire de lunettes, essuie d'une main lestée l'eau de son manteau. Elle prend une longue inspiration. Elle s'installe droite comme un i derrière les rangs. Elle nous hurle de nous mettre en marche.

Bien que le feu soit au rouge, nous nous engageons sur le boulevard. Nous traversons sans nous soucier de savoir si les voitures arrêteront. On entend des crissements de pneus, des coups de klaxon, des cris et des jurons jaillir des fenêtres des voitures. On atteint finalement l'autre coin du boulevard et, quelques minutes plus tard, à cadence mesurée par le pas raide d'une maîtresse d'école ulcérée, la polyvalente Claude-Rémillard.

— Bienvenue dans votre future école secondaire ! Nous sommes absolument très heureux de vous accueillir ! Vous allez voir ici, tout est

absolument merveilleux ! Notre slogan à Rémillard, c'est la poly douce ! Ha ! Ha ! Hi ! Hi ! Elle est bonne, hein ! (personne ne la trouve particulièrement drôle, sa farce. Vous ?) Poly, folie, douce... folie douce... Anyway ! On va merveilleusement prendre soin de vous. Et pour commencer, on vous a préparé une journée absolument merveilleuse !

Cette merveille qui nous accueille sur le merveilleux perron de la merveilleuse polyvalente qui sera la nôtre, l'an prochain, c'est le merveilleux directeur des 1^{res} secondaires !

Rond, chauve, mouillé, ce monsieur a de petits bras, de petits yeux, un sourire idiot et un quotient du même gabarit, le tout livré en vrac dans un corps flasque de quatre-vingt-dix kilos. On le connaît tous sans jamais avoir mis les pieds dans cette école. C'est Rouillard ! Monsieur Rouillard !

Son nom circule dans toutes les classes de cinquième et de sixième des écoles primaires du quartier. Bien sûr, chemin faisant, le nom a subi quelques altérations. Il est passé de Rouillard à Trouillard sans trop de difficultés.

Ce petit gros monsieur occupe la fonction de directeur des 1^{res} secondaires depuis l'ouverture de la poly, voilà plus de vingt ans. Incapable de tenir une classe, on l'a muté à ce poste pour qu'il fasse le moins de dégâts possible. Peine perdue !

— On vous demande de rester groupés et de suivre les guides qui vous feront visiter cette merveilleuse école. Ce midi, les élèves du cours de cuisine vous ont préparé un merveilleux repas ! Après la visite des locaux, cet après-midi, on va vous accueillir dans notre merveilleux auditorium où on va vous présenter un merveilleux film sur l'école, tourné par nos élèves en cinéma ainsi qu'un merveilleux film tourné par d'autres personnes et qui vous entretiendra des merveilleuses options que vous offre le nouveau programme du cours professionnel auquel on vous suggère de penser à.

— Monsieur Trouillard ! intervient notre professeure, d'une voix impatiente.

— Rouillard ! Madame Saint-Germain !

— Pardon ?

— Pas Trouillard, mais Rouillard ! rectifie le pauvre directeur en agitant son gros index de gauche à droite comme s'il le faisait sécher à l'air libre.

— Et moi, c'est madame Saint-Arnaud ! Pas Saint-Germain !

— Mes excuses, madame Arnaud ! Pardon ! Saint-Arnouille, heu ! Saint-Arnaud !

Je vous ai dit plus con que ça, tu meurs !

— Pourriez-vous nous faire le plaisir de nous laisser entrer ? Je ne sais pas si vous avez remarqué, monsieur Trouillard...

— Rouillard !

— Il pleut, monsieur Trouillard ! De plus, ce n'est pas très chaud. Et un imbécile de haut vol a laissé sur ma personne la moitié de la fonte des neiges enregistrée à Montréal durant les derniers six mois !

Nous sommes entrés finalement. On nous a fait déposer nos manteaux dans un vestiaire. En petites équipes de cinq, chaperonnés par un grand du 5^e secondaire, on a fait le tour des installations de l'école : laboratoires, ateliers, gymnases, auditorium, bibliothèque, services, secrétariat, magasin et finalement cafétéria.

C'est ici que Péroni nous attend avec ses cinq gorilles. Il nous regarde avec mépris, avalant d'un coup sec des montées de salive qui lui donnent un air de bouledogue dégueulasse.

Notre guide nous a abandonnés là. Il est allé rejoindre un groupe d'amis, tous assis à la même table au fond de la caf.

J'ai fait la tournée avec Maxime, Eunice et deux autres camarades. Nous attendons les autres équipes qui tardent. Celles de Rayure et de Cassidy arrivent enfin.

Ça me réconforte un peu. La présence de Péroni m'intimide. Je l'avais presque oublié, celui-là ! Il a l'air encore plus brute que dans mes souvenirs. Je n'ose pas regarder dans sa direction. Je ne sais pas pourquoi, je me sens vulnérable tout à coup. Maxime l'a senti. Il s'est

approché. Il a mis sa main sur mon épaule.

Péroni vient de quitter son coin avec ses cinq lieutenants. Ils nous entourent, Maxime et moi. Nos camarades se sont aussitôt approchés. Ils font cercle derrière nous, les mains dans les poches, attendant le signal de Maxime. Ce dernier ne semble pas impressionné par la présence de Péroni à sa droite. Moi, j'ai du mal à cacher ma nervosité. Eunice s'est mise tout près de moi, sa main sur la mienne.

J'ai raison d'être inquiet. Comme une bête fauve, Péroni a reniflé la proie la plus fragile. C'est moi qu'il a choisi comme victime.

— Comme ça, mon coco, on est venu rendre une petite visite à notre belle polyvalente.

Il a placé sa main sur la casquette qui recouvre mon crâne nu. Maxime a un mouvement. Péroni se tourne. Il a toujours sa main sur ma tête et l'autre s'est accrochée au collet de Maxime.

— Toé Jodoin, je t'aime pas la face ! J'suis sûr que c'est à cause de toé si le coach m'a pas pris sur l'équipe cette année. C'est toé qui as bavassé dans mon dos pour avoir mon poste.

— Pour jouer au hockey, mon Péroni, faut savoir patiner pis toi tu patines aussi bien qu'un steak au milieu d'une poêle chaude.

— Aie ! Bave-moi pas !

— T'en fais pas, mon gros, je gaspillerai pas ma salive pour toi !

Péroni a lâché Maxime. Il me regarde d'un air menaçant.

— Ton chum y'est ben comique. Tu le trouves-tu comique, toé aussi ?

Il a soulevé ma casquette. Il passe sa main sur mon crâne en prenant ses lieutenants à témoin.

— Y ferait une belle boule de quilles ! Vous trouvez pas ?

J'ai voulu récupérer ma casquette, mais il l'a soulevée au bout de son bras en s'éloignant.

— Comme ça, y paraît que tu t'es payé trois gros mois de vacances à l'hôpital pour enfants. Y'ont dû prendre bien soin de toé là-bas, hein, mon coco !

— Donne-moi mon chapeau.

C'est à peine si j'ai pu articuler convenablement les mots tellement je me sens misérable tout à coup. Péroni a lancé ma casquette à l'un de ses lieutenants qui me la montre comme on présente un os à un chien affamé qu'on agace.

Maxime s'interpose.

— Péroni ! T'es vraiment le gars le plus con que je connaisse. T'es juste un maudit lâche !

Péroni s'élance vers Maxime qui évite de justesse le coup que se préparait à lui servir son assaillant. Max en profite pour se jeter sur lui. Il sort une tomate plutôt juteuse de sa poche et lui enfouit le légume dans la bouche.

Péroni hurle de rage. Max se relève en riant. Les lieutenants du premier ont voulu intervenir. Le reste de nos camarades se sont interposés.

— Ça, c'est pour ce que tu viens de faire à Charles. Mais on n'est pas quittes encore.

Péroni a voulu bondir à nouveau, mais un cri l'interrompt dans son élan.

— Que se passe-t-il ici ?

C'est Trouillard qui vient de se pointer avec le reste de notre classe et madame Saint-Arnaud.

— La cafétéria est ouverte. Tout le monde à table ! Allez, M. Péroni ! Vous savez mieux que personne qu'on ne supporte pas les bousculades à l'entrée de la cafétéria. Ici, c'est la paix, c'est l'amour !

J'ai ramassé ma casquette. Je me sens mal. Tous mes camarades m'entourent. Quelques-uns m'ont donné une petite tape dans le dos, question de m'encourager.

— Tout le monde a ses armes sur lui ? a chuchoté Maxime.

Chacun fait signe que oui en souriant.

Je ne vais pas bien tout à coup. Quelque chose s'est brisé en moi. Quelque chose que je croyais acquis, une certitude fragile : celle de ma guérison, celle du combat fini.

Je replace mon chapeau sur mon crâne. J'aurais peut-être été mieux de m'en tenir aux

conseils de mes parents et de ne pas venir ici aujourd'hui. Le grand Péroni ne m'a rien fait, après tout, et je n'ai rien à voir avec toute cette affaire de vengeance. Je ne crois pas que Maxime le fasse consciemment, mais j'ai l'affreux sentiment d'être devenu l'appât tendu par lui pour prendre au piège le grand Péroni. Il se sert de moi, il utilise ma faiblesse. Ce jeu cruel de Péroni sur mon crâne, Maxime ne le souhaitait sans doute pas. Mais cela le sert si bien...

J'étais bien avant de venir ici. Je me sentais presque normal. Maintenant, tout a changé. Ma casquette arrachée, j'ai l'impression d'avoir été violé. Cela m'a rappelé qui je suis réellement. Je me nomme Charles Sabourin et je suis cancéreux.

Toute l'attention et le respect de mes amis, la protection de Maxime, le sourire d'Eunice ne suffiront plus désormais à masquer mon état de faiblesse apparent et la mort qui rôde toujours. J'ai une première nausée.

— Ça va, Charles ? me demande madame Saint-Arnaud.

Je ne lui réponds pas. Elle met son bras massif autour de mes épaules et ordonne aux élèves de se calmer.

— Il faut maintenant aller goûter le merveilleux dîner préparé par les merveilleux étudiants de cette merveilleuse polyvalente !

SI J'AURAIS SU J'AURAIS PAS VENU

— **V**OUS NE MANGEZ PAS ? nous demande monsieur Rouillard avec un sourire hésitant.

Tout le monde se regarde d'un air dépité. Personne n'ose émettre d'opinion sur le contenu de nos assiettes qui ressemble vaguement à du vomi de chat. C'est finalement notre professeure qui trouvera la formule qui résume le mieux la pensée de chacun.

— Cher monsieur, votre bouffe, on sait par quel bout la faire entrer. Pour ça, il n'y a aucun problème. Ce que les enfants et moi, nous nous demandons, c'est par quel bout ça va sortir.

Sur ces sages paroles, elle se lève, se rend à la poubelle et y dompe le contenu entier de son assiette. Tous les élèves en profitent pour l'imiter, au grand dam du pauvre directeur.

Je suis le seul à ne pas me lever. J'ai la tête perchée au-dessus de mon assiette, le regard perdu. Je pense à Virginie. Je pense à moi. Je pense à l'hôpital, au cancer, à la mort et au sens qu'il me faut donner à la vie maintenant. Je me sens si loin de mes amis, si différent.

Je n'ai plus d'âge on dirait. Je pourrais mourir, mais je n'en ai pas l'âge. J'aime, mais je n'ai pas l'âge d'aimer. Je vis mon début d'adolescence dans un corps de vieillard et je n'ai l'âge ni de l'adolescence ni de la vieillesse.

— Ça va pas, Charles ? me demande Maxime en me secouant le bras doucement. T'es pâle, on dirait.

— Que disais-tu ?

— Je te parlais du hockey ! Des éliminatoires qui commencent samedi entre le Canadien et l'Avalanche du Colorado ?

— Le hockey, tu sais...

Je regarde Maxime sans prendre le temps de terminer ma phrase.

— J'ai seulement besoin d'aller aux toilettes, ai-je ajouté après un moment de silence.

J'ai l'estomac troublé par les nausées et le front trempé de sueur. Je me lève sans m'excuser et me dirige rapidement vers les toilettes.

Voilà ! J'y suis. J'ai fermé la porte de la cabine. Je veux rester seul. Je ne veux plus voir personne. Les bruits se sont dissipés. Ici, c'est presque le calme. Je me sens à l'abri. Plus le goût de penser, plus le goût d'expliquer, de comprendre. Je voudrais faire le vide, disparaître. Je reste comme ça un long moment, le cœur au bout des lèvres. Lentement, tout se calme.

Je tire la chasse d'eau. J'ouvre la porte de la cabine. Derrière, Péroni m'attend avec deux de ses lieutenants. Je fais à peine un pas. Ils se saisissent de moi et me ramènent dans le cabinet. Ils m'obligent à m'agenouiller devant le bol. Un des gars actionne la chasse d'eau, un deuxième me tient la tête à quelques centimètres de la surface. Mon visage est éclaboussé. Ma casquette est tombée dans le bol. L'eau l'a entraînée dans sa fuite. Un troisième a déposé son pied sur mon dos, entre les omoplates.

— Combien que t'as dans tes poches ?
Grouille !

Péroni fouille mes poches. Il ne trouve rien. Il me saisit par le collet et m'oblige à me relever.

— Toi, le cancéreux, écoute-moi ben ! Ce soir, à quatre heures, tu te ramènes avec dix piastres.

— Je ne les ai pas.

— C'est pas mon problème. Trouve-les. Emprunte-les. Vole-les dans la sacoche de ta

moman. Mais ramène-toi avec. Je t'attends au parc. T'en parles à personne sans ça, ça va te faire ben mal !

Ils m'ont abandonné là. Je les entends rire. Ils ouvrent la porte. Une clameur, des cris, du tapage, une bousculade, la mêlée, derrière. Je reconnais la voix de Rayure puis celles d'Eunice, de Maxime et des autres. Un moment, une voix tonitruante se fait entendre.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Trouillard vient d'intervenir. C'est le moment que j'ai choisi pour sortir. Je vois Maxime à cheval sur Péroni qui achève de lui barbouiller le visage d'un reste de sachet de ket-chup.

— Ça, mon écœurant, c'est pour que tu comprennes bien qu'on ne veut plus jamais te voir la face dans le coin.

Maxime se lève au moment où Trouillard arrive à sa hauteur.

Péroni essaie de se relever. Un petit coup de jambe de Rayure le fait glisser sur l'épaisse pellicule laissée sur le terrazo par les œufs, les tomates et les pelures diverses qui ont servi de munitions au bombardement. Péroni et ses lieutenants sont couverts d'albumine, de mélasse, de farine et de sucre. Il ont un air misérable. Quant à Péroni, le caïd déchu, il a du mal à cacher son humiliation.

Madame Saint-Arnaud vient d'apparaître à son tour sur le seuil de l'entrée qui mène à la cafétéria.

— Madame ! Voyez ce que vos jeunes voyous ont fait dans cette école ! C'est inadmissible ! Je vais me plaindre aux autorités.

— Monsieur, l'autorité, ici, c'est vous, alors plaignez-vous à vous-même.

— Vous n'avez donc aucun contrôle sur vos monstres ! Cette visite s'arrête ici, madame, et j'exige des explications, des excuses, des châtiments...

La voix du pauvre directeur s'est éteinte dans le dernier filet d'air qui soutenait ses dernières paroles. Il est rouge, il est abasourdi, il est scandalisé, outré, indigné, horrifié. Il se tourne vers le pauvre Péroni qui se languit encore sur le carrelage.

— Monsieur Péroni, dites-moi que ce que je vois, je ne le vois pas !

— C'est pas moi, monsieur, pleurniche-t-il. C'est eux autres qui sont toujours sur mon dos.

Madame Saint-Arnaud s'avance vers lui en jetant sur nous un regard de feu. Nous savons qu'il vaut mieux, pour nous, ne pas bouger. Mais Péroni, lui, il ne le sait pas. Il se relève tant bien que mal en s'appuyant sur le bras tendu du directeur. Il regarde madame Saint-Arnaud en plein dans les yeux, d'une manière

arrogante ainsi qu'il ne faut pas regarder notre professeure.

— Ils te font de grandes misères, hein ? lui lance madame Saint-Arnaud d'une voix sarcastique.

— Oui, madame ! Y font plein d'affaires, pis y mettent ça sur mon dos. Moé, j'ai rien fait.

— Dites-moi, ils vous ont souvent donné des coups, fait des menaces, volé peut-être ?

— Oui madame, volé ! Volé, c'est ça. Ils m'ont volé ! Ce sont deux voleurs ! Moi, je ne fais que me défendre.

Derrière, il y a des sifflets, des objections, des cris de rage et de mépris.

— Ça ne semble pas faire l'unanimité, votre petite dénonciation, monsieur Péroni ! clame la Saint-Arnaud d'un ton vaguement menaçant.

— C'est parce qu'ils sont tous ensemble contre moi

— Quoi ? Tous mes élèves ? Ouais ! C'est très grave ! Faudrait peut-être en parler à la police.

En entendant cette proposition, Péroni a pâli.

— Pas obligé de mêler la police à ça, dit-il finalement. Ils ont seulement à promettre de plus se mêler de mes affaires.

— Et c'est quoi, vos affaires, monsieur Péroni ?

Péroni balbutie, s'emmêle dans sa réponse, cherche auprès de Trouillard une aide qui ne vient pas.

— Où est votre casquette, monsieur Sabourin ? me demande madame Saint-Arnaud sans détacher son regard lourd de Péroni.

C'est à mon tour de pâlir. Tout le monde me fixe. Pour la première fois, je sens un liquide chaud et collant pénétrer ma bouche. Je passe ma main. Une trace rougeâtre s'allonge sur le revers de ma main.

— Je l'ai laissé échapper dans les toilettes.

— Ouan ! ricane Péroni. Pis mes chums pis moé, on l'aidait à le récupérer, son chapeau.

Le regard de madame Saint-Arnaud devient soudainement glacial. Elle le dévisage avec une autorité que je n'ai jamais vue chez elle, presque de la colère. Lui, il a croisé les bras. Ses yeux sont pleins d'arrogance. Elle fait un pas, un seul.

Le geste qui suit est vif comme l'éclair. La main de la femme claque au visage de Péroni. Celui-ci virevolte, glisse puis s'étend de tout son long. Ses yeux exorbités témoignent de son étonnement. L'empreinte rougeie de la main de notre professeure décore la joue gauche de l'adolescent.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières, clame le pauvre directeur au bord de la crise de nerfs. Ce n'est pas une façon de régler des conflits !

— Ahhhhh ! soupire madame SaintArnaud en ajustant la plume de son galurin. Mais je ne règle rien, monsieur TTTROUILLARD ! Je me fais simplement du bien !... Maintenant, tous en rang. Nous quittons cet établissement de fous.

J'ai été le premier à me rendre au vestiaire. J'ai remis mon manteau et je suis sorti sans attendre personne. En passant devant Maxime, je l'ai fixé avec colère.

— Ça va pas Charles ? me demande-t-il presque timidement.

Je m'arrête, me tourne vers lui. J'ai du mal à bien articuler mes mots. La voix me tremble.

— Avoue que tu t'es bien servi de moi.

— Mais qu'est-ce que tu dis là ?

— T'avais pas dit qu'on laissait personne tout seul ? Quand t'as su ce qui se passait dans les toilettes, pourquoi t'es pas entré ? Pourquoi vous avez attendu dehors ? Pourquoi tu m'as laissé manger la merde tout seul ?

— Ben voyons, Charles...

— Ah ! Laisse faire !

Il fait un pas comme s'il voulait m'accompagner.

— Non ! Je préfère rentrer chez moi tout seul.

Je me suis tiré sans rien ajouter de plus.

À la maison, il n'y avait personne. Je me suis couché. J'ai rêvé de Virginie. Le lendemain,

samedi, papa est monté dans ma chambre pour me demander si je ne regarderais pas la partie de hockey avec lui.

— C'est le début de la série éliminatoire entre le Canadien et l'Avalanche. Ton héros, le grand Patrick, est devant le filet. Y va être à Montréal, jeudi...

Je ne lui ai pas répondu. Quand papa est sorti de la chambre, le visage triste, j'ai sorti ma petite valise et j'y ai placé quelques objets qui me tiennent à cœur et que je veux apporter avec moi à l'hôpital. Il y a, entre autres, la photo de Patrick Roy.

POUSSIÈRES D'ÉTOILES

JE N'AI PAS DÉFAIT MA VALISE. La photo de Patrick Roy traîne toujours quelque part au milieu de ma chambre.

Nous sommes mardi. Dimanche, en arrivant à l'hôpital, je me suis rendu à la chambre de Virginie. Elle n'y était pas. Je l'ai cherchée toute la journée d'hier. J'ai questionné tout le monde.

Je n'ai pas trouvé Virginie. Ils ne veulent pas me dire où elle est. Ils disent qu'elle doit se reposer. Qu'il ne faut pas la déranger. Virginie est aux soins palliatifs, un étage plus bas. Ils ne m'ont rien dit, mais je sais. Elle va mourir. Voilà ! C'est tout. Je n'ai pas mangé ce midi. J'ai pleuré.

Je commence mes traitements cet après-midi. Les tests d'hier n'ont rien révélé de particulier. Le docteur Nantel est optimiste. Papa est optimiste. Maman est optimiste. Même Dracula est optimiste. Seul moi, je ne le suis pas. Pourquoi le serais-je ?

J'ai l'impression d'être le seul à voir la réalité telle qu'elle est. On dirait qu'ils refusent d'envisager, ne serait-ce qu'un instant, l'éventualité que je puisse mourir. Moi, il y a longtemps que la mort fait partie de ma vie. Depuis le début. Elle est là, au détour du chemin. Elle attend. La mort a tout son temps. Elle ne bouge pas. Elle attend que je m'avance vers elle, que je fasse les premiers pas. Pourquoi suis-je le seul à croire à la mort ?

Non ! Vous avez raison. Je sais. Je ne pose pas la bonne question. La vraie question, la seule, c'est de savoir pourquoi je ne crois plus en la vie. La réponse est simple : parce que Virginie va mourir. Parce que je n'ai plus l'impression de faire partie des vivants. Parce que j'ai tout appris avec Virginie ; tout ce que j'avais à apprendre de cette vie. Parce que j'ai la certitude que, sans elle, les choses n'ont plus aucune importance.

J'ai l'impression qu'avec cette idée de mourir, j'ai repris contrôle sur ma vie. Maintenant, je décide moi-même si je me laisse mourir ou si je me bats. Personne ne peut décider à ma

place et, quelque part, c'est confortable. Mourir est simple : je n'ai qu'à me laisser aller. La chose viendra d'elle-même. Mais, si je décide de me battre, je remets, encore une fois, le contrôle de mon existence entre les mains de ces médecins, de ces machines, de ces traitements qui me font tellement mal et qui ne garantissent rien.

Je suis couché sur la civière. Je compte les tuiles du plafond. On m'amène dans la salle de radiothérapie. Tiens ! Un escalier ! Là ! À droite ! C'est un escalier. Ce n'est pas la première fois que je vois cet escalier, mais c'est la première fois que je le remarque. Il monte. Où ? Où, cet escalier peut-il mener ?

— Au ciel !

C'est Anselmo qui vient de me répondre. Anselmo est le seul membre du personnel de cet hôpital qui sache me faire rire. Une question d'accent, sans doute. Anselmo est d'origine mexicaine. Il glisse sur chaque S et mord dans chaque R. J'adore la façon qu'il a de me dire Buonyourrr même le soir.

Mais là, je ne ris pas. Son doigt qui pointe vers le haut, en montrant l'escalier, me donne des sueurs froides. Je fais une drôle d'équation. Pour aller au ciel, il faut mourir. Quand on meurt, on nous mène à la morgue : Anselmo parle donc de la morgue.

— Le toit ! insiste-t-il en montrant l'escalier. C'est l'escalier qui mène au toit.

Je me recouche. Je me demande comment j'en suis venu si facilement à confondre le ciel et la morgue. La morgue, c'est la mort ; la mort, c'est l'enfer. Pourquoi ai-je si peur de la mort ?

Je me remets à penser à Virginie. Je voudrais la voir. Je veux la voir. Elle me manque terriblement.

Pendant qu'Anselmo aide une technicienne à me transférer de la civière à la table de traitement, je me souviens des paroles qu'un jour Virginie m'a dites en parlant de la mort.

« Si on aime la vie et si on croit que la mort fait partie de la vie, alors on ne peut pas avoir peur de la mort. »

Virginie a toujours cette façon déconcertante d'expliquer les choses. Pour elle, tout semble si simple.

— Eh ! Petit guerrier ! murmure Anselmo avant de quitter la salle. Patrrrrrick Roy, il vienne aqui yeudi. Alorrrrs, il faut vite té remettre en forme. Yé viendrai moi-même té sercher pore qué tou vois ton grand héros ! Bueno ?

Je ne réponds rien.

— O.K.! chantonne Anselmo en quittant la salle, très fier de lui.

Je le verrai donc ce fantôme de décembre, ce grand rêve changé en cauchemar... Jeudi !... Bien sûr ! L'Avalanche est à Montréal pour les troisième et quatrième matchs de la série quart de finale contre le Canadien. Je ne sais même

pas qui est en avance dans cette série, ni même si le Canadien a des chances de la remporter, cette série, contre le Grand Patrick. À mon avis, il n'en a aucune et je m'en fous. Pour l'instant, je suis préoccupé par l'escalier, celui qui monte au ciel.

L'escalier ! C'est bête ! Pourquoi cet escalier exerce-t-il sur moi une pareille fascination ?

« En l'aidant, peut-être que j'y arriverais... Après tout, c'est à mon tour maintenant... Je ne veux pas qu'elle parte sans que je l'aie revue. »

Une peur vertigineuse plonge alors de mon cerveau jusque dans le fond de mon ventre.

Et si elle était déjà morte ! Si on me refusait le droit de voir Virginie parce qu'elle est déjà morte ?

— Tu as mal ? me demande l'infirmière en voyant de grosses larmes glisser sur mes joues.

— Je n'ai pas mal. Je l'aime !

— Que dis-tu ? De qui parles-tu ?

Je ne réponds rien. Et pour ne pas me faire importuner davantage, je m'efforce de penser à autre chose. Mais toujours l'escalier m'obsède. Le traitement se passe sans que je m'en rende vraiment compte.



— Tu n'oublies pas, hein ? C'est très important. Tu n'en parles à personne... La gran-

deur ?... C'est pas important. Fais comme pour Eunice. Oui, ce soir ! Je t'attends durant l'heure des visites. Merci !

Il est venu. Maxime me les a apportés comme il me l'avait promis. J'ai vérifié la porte en haut de l'escalier menant au toit, elle n'est jamais fermée à clé. Ce soir, il fait très doux. Et demain, ils annoncent encore plus chaud, avec un ciel dégagé. C'est parfait !

Virginie est retournée dans sa chambre. Elle n'était pas aux soins palliatifs. Elle était juste à côté, dans la salle des transfusés. Je l'ai revue. Elle dormait. Elle est pâle malgré qu'on lui ait changé tout son sang. Cet apport nouveau d'énergie ne parvient même plus à compenser les pertes. Ma chère Virginie n'en a plus pour longtemps, je le crains. Mais au moins elle est là. Et demain, si Dieu le veut, nous nous marierons.



— Viens, je vais t'aider.

Nous avons gravi les marches une à une. Virginie est beaucoup plus faible que je ne croyais. Elle s'appuie sur mon épaule. Je sens à peine le poids de son corps. Elle a terriblement maigri. Si nous sommes ici, c'est parce qu'elle a insisté.

Cet après-midi, quand je l'ai vue dans son lit, j'ai reculé. Je l'ai à peine reconnue. Elle dor-

mait encore. J'ai voulu retourner dans ma chambre. Je ne voulais pas la déranger... Non ! C'est faux ! Si je suis parti, c'est que cette vision m'horrifiait. Je ne pouvais supporter l'image que me renvoyait Virginie de mon propre état. En la regardant, pareillement diminuée, je croyais me voir. J'ai eu peur.

En reculant, j'ai renversé une chaise. Elle s'est réveillée. Pendant un court instant, ses yeux affaiblis ont parcouru la pièce sans rien voir. Finalement, son regard s'est arrêté sur moi. Et là, elle s'est transfigurée. Son visage diaphane est devenu incandescent comme si une lumière intérieure l'illuminait. C'est à ce moment que j'ai reconnu ses yeux. Ses si beaux yeux, pleins de vie, pleins de projets. Elle m'a regardé un court instant, puis, comme si elle avait deviné l'objet de ma visite, elle m'a demandé :

— Alors, Belles Fesses, où m'amènes-tu ?

J'ai voulu esquiver la question. J'ai parlé de la pluie et du beau temps comme à une étrangère. Péniblement, elle s'est redressée sur ses coudes et, d'une voix énergique, elle a répété sa question.

— Belles Fesses, où m'amènes-tu ?

Alors je lui ai parlé de l'escalier, de la porte, du ciel. Elle a souri. Du paradis, d'étoiles, d'épousailles. Elle a souri encore. Puis je lui ai dit que son état ne nous permettait pas cette

excursion. Elle a souri, toujours. J'ai insisté pour qu'on remette l'affaire. Et nous voilà ici, devant la porte qui donne sur le toit.

— Tu vas voir, la température est très douce. Et ce qu'on y voit est merveilleux. J'ai tout préparé. Si on ne regarde pas en bas, on oublie que nous sommes en pleine ville. Et puis, le ciel est...

Elle serre ma main très fort. Je la regarde.

— Belles Fesses ! Tais-toi un peu et ouvre la porte que je voie le ciel.

J'ai ouvert la porte. Une bouffée d'air presque chaude vient nous caresser le visage. Il fait décidément très doux pour cette fin avril. Nous regardons vers le nord. C'est à cet endroit que la pollution lumineuse de la ville est la plus faible et où, par conséquent, le ciel est le plus clair.

Nous nous avançons lentement vers un petit coin préparé à l'avance. J'y ai placé une table et deux lampions empruntés au luminaire de la chapelle, ainsi que deux chaises. Sur l'une d'elles, j'installe Virginie. Je remonte la couverture de laine autour de son cou et j'enveloppe ses jambes dans une autre couverture que j'ai pris soin d'apporter avec moi.

Virginie n'a pas quitté le ciel des yeux. Elle ne dit rien et continue à tenir ma main fermement.

— Voilà ! C'est le ciel. C'est mon ciel. C'est mon cadeau. Je te le donne. Il est tout à toi.

Un long silence s'installe. Le visage de Virginie est immobile, soudé à son rêve. Il faudra plusieurs minutes pour qu'elle sorte de son engourdissement.

— Comme c'est beau ! On dirait...

Elle ne termine pas sa phrase. Elle avance sa main libre vers mon visage, le caresse doucement.

— Merci Belles Fesses ! C'est le plus beau cadeau qu'on ne m'ait jamais fait.

Je pose mon bras autour de son épaule et nous admirons le peu d'étoiles que le ciel de Montréal peut contenir. Pourtant, nous l'admirons comme s'il s'agissait du plus beau ciel du monde.

— Tu sais que je voulais devenir astronome quand je serais plus vieille ? C'était mon rêve.

Je n'en savais rien. Virginie, qui parle facilement de son passé et des grandes vérités de la vie, ne parle jamais de son avenir.

— Quand nous mourons, nous nous transformons en boule de gaz.

— Un gros pet dans l'univers !

Virginie a bien ri de ma farce. Moi aussi, ça détend. La situation en avait bien besoin. Ça commençait à sentir le salon funéraire.

— Moi, j'ai toujours voulu devenir joueur de hockey dans la Ligue nationale. Maintenant, je ne sais plus. Ça me semble tellement loin.

— Nos rêves ne vont jamais trop loin. Ils vont là où les mène notre foi en eux. Si tu y crois très fort, tu peux réaliser tous les rêves que tu veux. C'est mon père qui disait ça. Il avait raison, mon père... Tu sais que Patrick Roy vient ici jeudi après-midi ?

— Comment tu sais ça ?

— On ne parle que de ça dans tout le département... Je sais que c'est ton héros...

— Oh ! Tu sais, mon héros...

— Il ne faut pas boudier nos héros. Nous en avons si peu. Vas-y jeudi ! Promets-moi d'y aller ! Quoi qu'il arrive, promets-le-moi.

Je la regarde un instant. Il n'y a plus cette candeur que je lisais dans ses yeux, au début. Maintenant se sont installées sur ce beau visage une angoisse, une inquiétude palpable.

— Quand on arrive à la fin, finit-elle par dire, on a toujours peur que les gens fassent tout pour éviter de dire les choses vraies. Ne me déçois pas.

Il y a un long silence. Sa main qui caressait ma joue est allée rejoindre l'autre qui n'a pas cessé de serrer la mienne. Nous continuons à regarder le ciel. Mais quelque chose a changé. La voûte céleste n'offre plus le même spectacle. Quelques étoiles se sont éteintes, dirait-on.

— Chaque être humain est unique, reprend Virginie en massant doucement mes jointures. Nous avons chacun une voie à suivre qui est un

chemin unique aussi et qui ne doit jamais se confondre aux autres voies tracées pour d'autres êtres. Je t'aime, Charles. Mais je dois suivre mon chemin et tu dois suivre le tien. Tu contrôles ta vie, Charles. Avoir peur de la mort ne doit pas te faire honte. Ce n'est pas une lâcheté. Cela signifie simplement que le temps pour toi n'est pas venu de l'envisager. C'est simplement un rappel de la vie qui te dit de ne pas lâcher prise... Quant à moi, je me suis battue, Charles ! N'en doute jamais. Et je me bats encore, à ma façon.

Comment cette fille fait-elle pour lire aussi parfaitement en moi ? Comment fait-elle, au bout de sa faiblesse, pour m'asperger d'une telle force, tout à coup ? Où va-t-elle puiser cette énergie ?

C'est ce qui me manquera le plus quand elle ne sera plus là : son énergie !

— Je te promets, Virginie, d'y aller jeudi !

— Quoi qu'il arrive, Charles ?

— Quoi qu'il arrive !

— D'aller jusqu'au bout de tes rêves, toujours ?

— D'aller jusqu'au bout de mes rêves, toujours !

— C'est bien, Charles ! C'est bien ! Regarde le ciel, comme il est beau maintenant !

Je regarde le ciel. Il est plus beau en effet, plus vaste, plus clair. D'autres étoiles se sont ajoutées aux premières.

— Tu sais que beaucoup d'étoiles que nous percevons ne sont en réalité que d'immenses boules de gaz ?

Elle fait une petite pause avant de continuer.

— Jupiter, Neptune, Pluton ne sont aussi que de grosses boules de gaz. La Terre n'était qu'une grosse boule de gaz, elle aussi, au début. La vie sur Terre a émergé un jour d'un simple brassage de gaz. Nous-mêmes, nous sommes constitués de gaz. Oui, Charles, nous sommes, en quelque sorte de la poussière d'étoiles. C'est merveilleux, non ?... Et j'aime croire qu'à notre mort nous allons rejoindre notre étoile. Moi, ce sera l'étoile polaire !

Il y a un grand silence à nouveau. Enlacés l'un dans l'autre, nous regardons toujours le ciel. Puis, lentement, une pensée émerge en moi. Un sourire naît sur mes lèvres, suivi d'un rire que j'ai du mal à contrôler et qui se transforme peu à peu en fou rire.

— Qu'est-ce que t'as ? me demande Virginie. T'as les épaules qui sautillent comme du bacon dans un poêlon.

— C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer Jupiter en train de péter !

Virginie se met à rire.

— Péter ? fait-elle en grognant presque.

— Pruuuuut !

— PRUUUIJT TTTT ! PRUUUUT TTTT !

— Ça doit pas sentir bon dans les parages de Mercure.

J'éclate.

— Va falloir, un jour, renchérir Virginie, inventer des fusées avec des pince-nez !

On s'en tape les cuisses. Des larmes tracent de longues coulisses sur nos joues empourprées.

— J'ose pas imaginer ce qui pourrait sortir de ce trou-là le jour où ce ne sera plus un gaz !

Ah ! Ah ! Ah !

— Une allumette là-dedans, pis on joue au billard dans le système solaire.

Le fou rire s'étire encore un moment. Virginie est la première à se calmer. Elle a pris mon visage dans ses mains et me regarde avec une immense tendresse dans les yeux.

— Merci de rire ! C'est si bon ! Je t'aime, Belles Fesses !

Sans avertissement, elle plaque ses lèvres sur les miennes. Elle m'embrasse. Un malaise s'installe en moi. Je n'ai jamais embrassé de filles. Rapidement, le malaise s'efface. Je me laisse couler dans cette effusion et, pendant un long moment, nos bouches se découvrent. J'aurais voulu que cela dure des siècles.

— Allume les bougies, me demande Virginie. Il est temps. Je commence à être très fatiguée.

Les bougies allumées, je reste immobile. Virginie ne dit rien. Nous nous tenons les mains. C'est tout ! Nous regardons les deux flammes vaciller dans la brise de la nuit. Le moment est doux.

— Qu'y a-t-il dans la petite boîte ?

— Deux anneaux ! dis-je, la voix tremblante.

J'ouvre la boîte. Il y a là deux alliances d'une couleur vaguement argentée, sans fioritures, sans incrustations, rondes et lisses. Virginie les regarde, je regarde Virginie. Il y a du bonheur dans ses yeux.

— Ne nous marions pas. Je n'aime pas les mariages. Ça a quelque chose de trop définitif, de trop fermé. Avec le mariage, il y a toujours le divorce et tous les malheurs qui l'accompagnent. Je veux qu'on se fiance. As-tu déjà entendu parler d'un divorce entre fiancés ? Ça n'existe pas... Et puis, monsieur Belles Fesses, il faut respecter l'ordre des choses. Avant de se marier, il faut d'abord se fiancer.

Elle prend un anneau et, doucement, le glisse dans mon annulaire gauche.

— Charles, je t'aime !

J'ai pris le second anneau et le glisse à mon tour à son doigt.

— Virginie, je t'aime Je t'aimerai toute ma vie ! Jamais je ne t'oublierai. Je ne veux pas que tu meures. C'est injuste ! Personne ne prend au sérieux l'amour que j'ai pour toi.

Alors je pleure. Je ne le voulais pas, mais c'est plus fort que moi. J'aurais voulu être plus fort. Pour elle. Qu'elle ne voie pas la douleur en moi.

Je constate que Virginie n'a aucunement besoin de ma force. Elle a accumulé au cours de sa jeune existence un courage qui pourrait nourrir l'âme de toute une armée.

Elle me berce sur son cœur et me laisse pleurer sans rien dire en murmurant « CHUTTTTT » tout simplement. Puis, elle pose un doigt sous mon menton et m'oblige à regarder le ciel.

— Nos anneaux ont la forme et la couleur des étoiles. Nous sommes de la poussière d'étoiles. Et la vie est merveilleuse ! N'oublie jamais cela.

C'est là que, pour la première fois, je remarque que ses lèvres tremblent.

— J'ai froid ! murmure-t-elle faiblement.

Nous sommes rentrés. Je l'ai conduite à sa chambre sans que personne ne nous voie. Avant de la quitter, elle m'a regardé une dernière fois.

— Tu n'oublies pas le serment que tu m'as fait ?

— Lequel ?

— Pour jeudi ! D'aller voir Patrick Roy à l'auditorium...

— Bien sûr !

Et je l'ai quittée. Un moment, en sortant de la chambre, j'ai cru que quelqu'un m'épiait du

corridor. Je me suis retourné. Il n'y avait personne.

UN ENFANT DANS SA VALISE

NOUS SOMMES JEUDI MATIN. J'ai déjeuné très tôt : six heures trente. À huit heures, on m'a descendu au quatrième pour recevoir mon traitement de chimio. À huit heures trente, tout était terminé.

On m'a ramené dans ma chambre. Bien que moins agressifs que les premiers, les traitements de chimio ont toujours des effets secondaires dévastateurs. J'ai commencé à les ressentir presque aussitôt revenu dans ma chambre. J'ai eu de terribles crampes, des maux de tête, des nausées. J'ai sué toute l'eau que j'avais dans le corps. Pour éviter que je me dés-

hydrate, on m'a placé sous perfusion. Après quelques heures d'un tel tourment, mon corps s'est finalement abandonné à un profond sommeil.

Il a fermé à clé. Je n'ai aucun moyen de sortir. Bien que j'aie toujours rêvé d'y être, y être par la volonté des autres rend cet enfermement fort déplaisant.

Il fait très noir. Je n'ai aucune lampe de poche, pas même une allumette pour voir où je vais. En fait, je ne peux aller nulle part. L'endroit est étroit et semble sans issue. Bien que je sois couché directement sur le plancher, il me semble que le plafond est tout près de ma tête. De chaque côté, les murs cernent mon corps comme s'ils en épousaient la forme. Quand je respire, l'air qui s'exhale de ma bouche retombe sur mon visage aussitôt. Il commence à faire chaud. Je respire de plus en plus difficilement. Mais où m'ont-ils mené ? Je veux sortir. LAISSEZ-MOI SORTIR ! Personne ne m'écoute.

Il doit certainement y avoir quelque part une manette qui actionne cette serrure de l'intérieur. Peut-être qu'en tendant le bras... Je ne peux pas. Ils m'ont attaché. Qu'est-ce que cela signifie ? LAISSEZ-MOI SORTIR D'ICI ! JE MANQUE D'AIR ! Ils ont décidé de se débarrasser de moi.

C'est leur façon de me montrer que c'est eux qui ont le contrôle. Une voix se fait entendre depuis l'extérieur du lieu où me voilà prisonnier.

— Tu voulais y être, eh bien ! tu y es !

— Vous n'avez pas le droit de me retenir ici contre mon gré. Je vais le dire à mes parents.

Le visage de ma mère apparaît.

— Tu te souviens, quand tu as voulu quitter la maison ? raconte-t-elle d'une voix rauque que je ne reconnais pas. Déjà tu étais un enfant ingrat.

Le visage de mon père se superpose à celui de ma mère. Il rit. Dracula arrive à toute vitesse. Il me mord au cou.

— Vous ne comprenez pas ! Je vous aime. Je ne vous l'ai jamais dit parce que je croyais que vous étiez assez vieux pour comprendre.

— Tu voulais entrer dans ta valise ! Tu y es, alors restes-y !

— JE VAIS MOURIR ! JE VAIS MOURIR !
JE NE VEUX PAS MOURIR !

Avec l'énergie du désespoir, je tire sur les harnais qui retiennent mes bras attachés au plancher. Après un long effort, je parviens à briser les liens. Je pousse de toutes mes forces sur la paroi au-dessus de ma tête.

C'est le fond de la valise qui cède le premier. Je suis alors entraîné dans une chute sans fin. J'ai beau crier, je ne peux plus arrêter cette chute que j'ai volontairement produite par la force de ma seule volonté. Au-dessus de ma tête, ma petite valise rouge s'est refermée et s'éloigne à toute vitesse. Tout à coup, le corps de Virginie apparaît. Elle est couchée sur une civière. J'essaie désespérément de m'y accro-

cher. La rampe de métal se brise. Ma belle s'éloigne, s'efface dans un grand voile vapoureux.

— VIRGINIE ! VIRGINIE ! ai-je hurlé pendant que s'accélère cette chute infernale.

C'est en criant son nom que je me suis éveillé au milieu de mon lit. Je sens une présence à ma droite. C'est Anselmo. Il me sourit.

— Tu as fait un cauchemar. C'est terminé.

Il veut déposer sur mon front une débarbouillette humide. Sèchement, je retire sa main. Je le regarde avec un tel désespoir dans les yeux qu'Anselmo a un geste de recul comme s'il cherchait à se protéger.

— Charles ! Calme-toi !

— ELLE EST MORTE ! VIRGINIE VIENT DE MOURIR !

Je suis descendu de mon lit à toute vitesse, bousculant Anselmo au passage. Il est tombé, je crois. Je passe la porte au moment où j'entends de la chambre un vacarme d'objets qui se fracassent au sol suivi d'un juron qu'il est préférable de ne pas traduire ici. Je descends l'escalier qui mène à l'étage des soins palliatifs. J'arrive à une chambre vitrée. Elle est là. Elle est couchée, toute pâle, les yeux clos. Sa famille, réunie autour du lit, pleure. Une infirmière, avec des gestes très lents, débranche les appareils de survie.

Je regarde Virginie depuis la fenêtre. Elle a presque un sourire sur les lèvres. Elle ne bouge

plus. Son cœur a cessé de battre. Moi, tout ce que je suis capable de faire, c'est des ronds de vapeur dans la vitre avec l'eau de mes larmes tout autour.

« Adieu mon amour ! »

— Adieu ! ai-je répété d'une voix audible cette fois, mais que j'ai du mal à reconnaître moi-même. Tu ne me quitteras jamais. Tu fais partie de moi. Et la manière que j'aimerai sera celle que tu m'as apprise.

— Il né faut pas rester aqui ! Véné !

Anselmo a déposé sa grosse main sur mon épaule. Je ne l'ai pas entendu approcher. Sans doute l'a-t-il fait avec beaucoup de douceur et beaucoup de respect. Je ne le regarde pas. Je sens un chagrin immense dans sa voix. « Pauvre Anselmo, me dis-je, tu ne pourras résister longtemps ici, si la mort de chaque enfant te bouleverse à ce point. Il faudra t'endurcir, Anselmo ! »

Il y a une horloge au-dessus du lit de Virginie. Elle marque quatorze heures quarante. Je fixe cette horloge sans trop savoir pourquoi, comme si elle me murmurait quelque chose d'important. Un rendez-vous que je ne puis rater, un serment que j'ai fait, une promesse à tenir... Mais laquelle ! Que dis-tu, horloge ? Un long silence. Je ne peux quitter cette horloge des yeux pendant qu'on emporte le corps de Virginie à la morgue.

Soudain, tout devient clair.

— À quelle heure Patrick Roy devait-il venir à l'hôpital ?

Anselmo me regarde, un peu déconcerté par ma question.

— À quelle heure, Anselmo ? ai-je répété, la voix tremblante. À quelle heure ? C'est très important, Anselmo. J'avais promis à Virginie que, quoi qu'il arrive...

Anselmo s'agite tout à coup comme s'il avait tout compris sans que j'aie besoin de tout lui expliquer.

— À deux heures ! Viné avec moi. Nous avons peut-être le temps. Allez, petit guerrier !

Nous courons. Anselmo me tient par la main. Il conviendrait mieux de dire qu'il me tire. C'est à peine si mes pieds touchent terre quand nous tournons les corridors. Nous avons descendu deux autres étages, puis Anselmo s'arrête à bout de souffle. J'ai oublié de vous dire qu'Anselmo est un homme d'un certain âge et très bien enveloppé.

— Nous n'arriverons pas à temps si nous cherchons à rejoindre la salle d'auditorium. Yé crois que la salle de contrôle est sur cet étage. Viné !

Nous avons repris notre course folle dans les corridors. Tourne à gauche, tourne à droite. Je ne sais plus où nous sommes. Tout à coup, Anselmo s'interrompt à nouveau.

— Esta aqui ! Viné !

Nous pénétrons dans une petite salle sombre. Au fond, il y a de larges fenêtres. Je m'y élance suivi d'Anselmo. En bas, la salle de l'auditorium est pleine. Tout le monde est debout et applaudit. Mais je n'entends rien ; aucun son ne parvient à traverser ces épaisses parois de verre. Pourtant, il est là, en bas, sur cette estrade. Patrick, mon héros, est là qui agite ses deux grosses mains au-dessus de sa tête pour saluer la foule.

Pendant un instant, l'image de Virginie se superpose à la sienne comme si les deux ne faisaient qu'un. Je dois le voir. Il doit me voir. Je l'ai promis. C'est le serment que j'ai fait à Virginie. Il doit m'entendre.

Il salue la foule. Mon Dieu ! Il se retourne. Il va partir sans me voir. NOOOOOOOOOON !

— Patrick ! ai-je hurlé, en frappant la fenêtre de toutes mes forces. Je suis là !

Regarde-moi ! Là, ici, en haut ! Patrick ! J'ai promis à Virginie.

Il s'éloigne. Je frappe de toutes mes forces. Je crie et je frappe encore et encore. Anselmo s'est joint à moi. Et nous bûchons à tour de bras dans cette vitre muette et sourde pendant que Patrick disparaît derrière l'immense rideau.

J'ai pris une chaise et je veux la lancer dans la fenêtre, me faire entendre, me faire voir, tenir parole. Anselmo me retient. Je hurle, je pleure. Il me serre dans ses bras. Il me parle. Mais je

n'entends rien sinon la voix de Virginie qui me fait l'éternel reproche de n'avoir pas tenu mon serment.

Alors je me tais.



Voilà ! Vous savez maintenant pourquoi la photo de Patrick Roy est par terre au milieu de mes affaires. Le contenu de ma valise est éparpillé aux quatre coins de la chambre. Une infirmière est venue me faire une injection de calmant. La psy m'a parlé. Je n'ai rien à lui dire. De toute façon, elle ne comprend rien. Ni le docteur, ni papa, ni maman.

Anselmo m'a rapporté l'anneau de Virginie. Il l'a glissée dans la chaîne que je porte au cou. J'aime beaucoup Anselmo.

Ils m'ont ramené ici de force. Je n'ai plus aucune raison de vivre. Virginie est morte cet après-midi et je n'ai pas tenu mon serment.

Alors, cette nuit, j'ai gravi les marches de l'escalier, celui qui monte au ciel. Je me suis assis dans la chaise où Virginie s'était installée deux jours plus tôt. J'ai regardé le ciel. J'ai cherché dans les étoiles l'étoile de Virginie. Je ne l'ai pas trouvée.

MAXIME ET EUNICE ME VISITENT

VIRGINIE M'A QUITTÉ voilà une semaine. Quelqu'un d'autre a pris sa place dans la petite chambre, à l'extrémité du couloir. Ici, la vie suit son cours. Personne ne semble se rappeler que Virginie a existé. Je suis le seul, dirait-on, à entretenir son souvenir.

Je suis attaché. Ils ont noué mes mains au matelas. Ils ont utilisé cette forme de contention parce que j'arrachais les tubes qu'ils avaient introduits dans mes veines pour me nourrir de force. C'est pour mon bien qu'ils disent.

Les traitements sont suspendus. La dernière fois qu'ils ont voulu m'amener dans la

salle de radiothérapie, je me suis révolté. La psy est intervenue, les infirmiers, Anselmo, les docteurs, mes parents ; tous sont intervenus... sans résultat.

Ce soir, ils ont envoyé la cavalerie légère. Les pauvres ! Ils ne savent plus quoi inventer pour m'obliger à ressusciter.

Appuyé contre mon lit, Maxime s'échine à me réciter par cœur la liste des dix crétins les plus recherchés de l'école avec, par ordre alphabétique, les noms des profs mûrs pour l'asile d'aliénés. Eunice, quant à elle, se contente de sourire.

Manifestement, ils sont mal à l'aise. Comme tous les autres, ils sont incapables de dépasser l'apparence des choses. Pour eux, ils sont devant quelqu'un qui a décidé de se laisser mourir et qu'il faut à tout prix distraire de son obsession. C'est la panique générale. Pourtant, tout est si simple.

Je ne veux pas mourir ; je ne veux simplement plus vivre à tout prix. Je suis fatigué. J'ai honte. Et je m'ennuie de Virginie.

J'aurais tellement besoin qu'elle soit là. Lui dire que je regrette de n'avoir pas tenu mon serment, de l'avoir trahie le jour même de sa mort. L'entendre me dire « Je te pardonne ! » ou bien « Ne t'en fais pas, Belles Fesses, ce n'est pas grave ! » Mais voilà Virginie est morte et plus jamais elle ne me parlera.

Maxime vient de se taire. Il semble avoir épuisé ses munitions de balivernes pour la soirée. Il prend la main d'Eunice dans la sienne. Il la serre très fort comme pour se donner du courage.

— Ce sont tes parents qui nous ont demandé de te parler. Il faut les comprendre. Ils sont inquiets. Ils t'aiment.

Je savais. Je sais... Je savais qu'il allait dire ça à un moment ou à un autre. Je sais que mes parents m'aiment. Qu'y a-t-il à répondre à ça ? Rien !

Alors, je ne lui réponds pas. Je fixe la tache de doigts sur le mur d'en face. Je sais que ma passivité leur déplaît. Et leur déplaire me plaît infiniment. Quand ils en auront assez, ils me laisseront mourir en paix.

— Anselmo nous a expliqué pour toi et Virginie. Je sais que...

— Tu ne sais rien ! Anselmo ne sait rien !

Ma voix est rude et tranchante. Max n'ajoute rien.

Je m'étais pourtant juré de ne rien dire. Mais je ne peux supporter l'idée que Max s'introduise dans mes souvenirs, ni lui ni personne d'autre. Le silence s'étire un long moment. J'ai cru qu'ils allaient partir, mais non.

— Anselmo sait que vous vous aimiez, Virginie et toi, intervient Eunice.

Je tourne vers elle un regard de feu. Elle a l'audace de le soutenir. Il y a dans sa manière de me regarder comme une provocation à laquelle je ne m'attendais pas. Ils veulent me faire réagir. Ils veulent que je parle pour ensuite utiliser mes propos comme d'une arme contre moi. Mais je ne te ferai pas ce plaisir, chère Eunice. J'ai vu ton jeu. Je me tais.

— Vous vous êtes mariés tous les deux ?

Eunice a posé sa question comme s'il s'agissait d'une réponse. À nouveau, j'ai planté mes yeux dans les siens. À nouveau, elle insiste avec arrogance. À nouveau, je détourne le regard.

— Tu sais, intervient Maxime d'une voix conciliante, pour le mariage, c'est pas difficile à deviner. C'est toi-même qui m'as demandé d'acheter des alliances. Alors...

— Pauvre con ! Y'a pas eu de mariage ! Virginie ne voulait pas de mariage. On s'est fiancés !

— Fiançailles, mariage... On ne jouera pas sur les mots, hein ? tranche Eunice qui a de plus en plus de mal à cacher un filet d'agressivité qui traîne au bout de chacune de ses phrases.

Encore une fois, je ne suis pas tombé dans son piège. Je ne réagis pas. Je me tais. J'ai voulu croiser mes bras, les sangles m'en empêchent.

— De toute façon, dit Maxime, ce n'est pas de ça qu'on veut te parler.

Je ne réagis toujours pas. Je continue à fixer la tache de doigts sur le mur.

— Non ! On veut te parler du serment, précise Eunice avec une cruelle satisfaction... Comme ça, soupire-t-elle, t'avais juré à Virginie d'aller voir Patrick Roy à l'auditorium de l'hôpital, jeudi après-midi, quoi qu'il arrive ?

J'ai voulu me redresser au milieu du lit. À nouveau les sangles m'empêchent de le faire. Je pointe vers Eunice un regard chargé de hargne.

— Qu'est-ce que tu me veux, toi ? Pourquoi t'es venue ce soir ?

— Parce que je t'aime, parce que t'es mon ami. Parce que je ne veux pas te laisser faire. Parce que tes parents ont raison. C'est bête ce que tu es en train de faire.

— De toute façon, qu'est-ce que ça peut vous faire que je meure ou que je vive ? Ça ne regarde que moi.

— Non ! Ça ne regarde pas que toi. Je n'ai pas envie de passer le reste de ma vie à me rappeler un ami mort alors qu'il pourrait être vivant... Mais pour qui te prends-tu, Charles Sabourin ? Qui t'a autorisé à jouer avec les sentiments des autres, avec leur vie ?

— Je ne joue pas avec la vie des autres. Je m'occupe seulement de la mienne et c'est bien assez.

— Ah oui ? Et t'es-tu seulement demandé ce que serait la vie de tes parents, de ton petit frère, et la nôtre si tu mourais ? Tu dois comprendre...

— Comprendre quoi ? ai-je crié. Comprendre quoi ? Qu'est-ce qu'il me faut encore comprendre ? Que Virginie est morte ? Ça, je le sais ! Que je n'y peux rien ? Ça aussi je le sais !... Et toi, quel effort fais-tu pour comprendre ma situation ? Qu'est-ce que tu sais, toi qui prétends tout savoir, madame Eunice ? Qu'est-ce que tu connais du cancer ? Qu'est-ce que vous connaissez des traitements qu'on subit et qu'on n'administrerait même pas à un chien ? Qu'est-ce que vous savez du mal qu'on ressent ? De la peur de mourir, de vos cheveux que vous retrouvez en touffes un matin sur votre oreiller ? De cette face de lune qui vous sert de visage et que vous ne reconnaissez plus quand vous vous regardez dans un miroir ? De ce regard chargé de pitié et d'horreur que portent sur vous tous ceux qui croisent votre chemin ? Qu'est-ce que tu sais de tout ça ? Rien ! Alors ne viens surtout pas me faire la morale !... J'ai fait un serment que je n'ai pas tenu. Virginie est morte et je n'ai plus le goût de vivre. C'est clair ?

Cette longue tirade m'a épuisé. Je me suis écrasé sur le lit et j'ai laissé ma tête s'enfoncer dans l'oreiller. Eunice continue à me fixer. Il y

a dans ce regard plein de chagrin et d'affection. Mais je n'ai plus ni le temps ni l'énergie de m'intéresser à la douleur des autres.

Il y a un long silence. Maxime a pris ma main dans la sienne. Il masse mes jointures. Je ne croyais jamais que Maxime aurait un geste aussi tendre à mon égard. J'entends la pluie crépiter dans la fenêtre. L'orage vient de sortir de la chambre pour aller prendre un peu d'air, on dirait. Maxime se racle la gorge.

— Charles ! On n'est pas venus pour te faire la guerre. Eunice et moi, on sait que tu souffres.

La voix de Maxime est infiniment douce. Elle semble venir de très loin, de mon passé, de son cœur, de son amitié pour moi. Alors, je le laisse continuer. De toute façon, je n'aurais plus la force de m'opposer.

— On voulait seulement te dire que, nous aussi, on souffre... On est amis depuis combien de temps, Charles ? Depuis qu'on est tout petits. Je ne me souviens pas d'avoir eu un autre ami que toi. T'es pas un ami, t'es comme mon frère. Ah ! et puis plus qu'un frère ! D'aussi loin que je me souviens, tu es dans mes souvenirs. Alors ça me donne le droit de te dire quelque chose... Ton serment, c'est de la crotte !... Anselmo a tout entendu. Il était tout près de toi, cette nuit-là, quand Virginie, de sa chambre, t'a fait promettre une dernière fois d'aller

voir Patrick Roy le jeudi suivant. Tu étais tellement absorbé que tu ne l'as pas vu. Mais il était là.

Un instant, je me rappelle cette ombre que j'avais cru voir dans mon dos ce soir-là et qui m'espionnait.

— Il était peut-être là, il a peut-être entendu, mais il n'a rien compris, ai-je marmonné. Il ne sait pas l'importance que ce serment revêtait pour Virginie et pour moi.

— Il était là ! reprend Maxime en appuyant sur chaque mot. Et il nous a tout expliqué. Nous sommes au courant. Et si tu veux mon opinion...

— Personne ne te la demande !

— Eh ben, je vais te la donner quand même. Je crois que Virginie ne serait pas très fière de toi, en ce moment.

C'est plus que je ne puis en supporter. Je me suis retourné et j'ai fixé Max en plein dans les yeux.

— Toi, je ne veux plus te voir. Sors d'ici, Maxime ! Pis reviens plus jamais !

— Qu'est-ce que tu fais, si je ne sors pas ? Tu vas crier au meurtre afin de passer pour un peu plus fou que tu ne l'es en réalité ? Crier comme à chaque fois que les choses ne vont pas à ton goût ? Ou bien bouder comme tu l'as toujours fait quand on refusait de jouer à TES JEUX ? Si tu veux le savoir, c'est pas facile tous

les jours d'être ton ami. Mais je le suis pis je le reste !

— Ben, des amis comme toi, j'en n'ai pas besoin !

— Crache pas sur tes amis, Charles ! En as-tu tant que ça ?...

(Ces dernières paroles de Max ont réveillé un écho en moi. Un instant, j'ai cru reconnaître la voix de Virginie. Est-ce bête !) Si t'étais moins centré sur ta petite personne, si tu te vautrais moins dans ta douleur comme un cochon dans sa boue, tu comprendrais peut-être ce que Virginie a voulu te dire ce soir-là. Elle voulait seulement que tu te raccroches à tes rêves, que tu te raccroches à la vie, que tu te battes comme elle s'est battue. Qu'est-ce que tu voulais que ça lui fasse que tu rencontres Patrick Roy ou que tu ne le rencontres pas ? Elle s'en foutait rien qu'un peu de Patrick Roy ! Elle était en train de mourir, pauvre con !

Je veux me boucher les oreilles, mais les sangles à nouveau m'en empêchent. Mon geste a semblé mettre un terme à l'entretien.

— T'as raison, t'as pas l'air d'avoir besoin de quelqu'un. On s'en va... Viens Eunice, y'a rien à faire.

J'ai entendu le bruit de leurs pas sur le carrelage puis, ils se sont arrêtés. Maxime s'est tourné une dernière fois vers moi.

— On s'en va. Mais ne te fais pas trop d'illusions. On va revenir, tous les jours s'il le faut. Je t'aime !... Oh oui ! J'ai oublié de te dire. Peut-être que ça va rien changer, mais faut que je te le dise. Madame Saint-Arnaud a été suspendue à cause de ce qu'elle a fait à la polyvalente. Elle est accusée de coups et blessures. Elle va sûrement perdre son emploi. La Saint-Arnaud, c'était quelqu'un.

Ils sont partis. Les dernières paroles de Maxime concernant notre professeure m'ont attristé. Je l'aimais bien, cette femme, finalement.

CETTE VOIX VENUE DE NULLE PART

HIER, MAXIME ET EUNICE ne se sont pas présentés à l'heure des visites. Comme promis, ils sont revenus quatre jours de suite. Sans doute se sont-ils épuisés à parler à un mur. Bon débarras ! Tant mieux, tant pis !

Durant leur dernière visite, Eunice n'avait pas cessé de me casser les oreilles avec son oncle Bruny qu'on a choisi pour faire la mise au jeu officielle lors de la prochaine rencontre entre l'Avalanche du Colorado et le Canadien de Montréal au Forum. La belle affaire !

Ici le temps est passé comme il doit passer : platement. Depuis hier, je me suis remis à manger. C'est la condition qu'on m'a imposée pour me libérer des sangles. On m'a retiré aussi les solutés. Je peux aller et venir à ma guise dans l'hôpital. Mais ça n'a rien changé. Je suis resté cloîtré dans ma chambre.

Le docteur Lamarche est venu me voir. Il m'a parlé doucement, mais fermement. Il m'a dit que si je ne changeais pas d'attitude, je les forcerais à prendre des décisions à ma place. Ils peuvent prendre les décisions qu'ils veulent, c'est quand même moi qui décide. Et ça, ils le savent.

Aujourd'hui, la journée s'est très bien passée. Je n'ai pas pris mon petit déjeuner, j'ai picossé dans mon assiette du dîner et réussi à me débarrasser du poulet servi au souper sans que la grosse cerbère de service s'en aperçoive.

Personne n'est venu me voir, ni le docteur, ni la psy, ni les infirmières. Même le tout souriant Anselmo n'a pas daigné se montrer le museau.

J'ai l'impression qu'on a, enfin, décidé de me laisser mourir en paix. J'ai eu tout le temps de penser à Virginie. Je suis faible. J'ai cru un moment être sur le point de mourir. Tout allait merveilleusement bien. Quand tout à coup, ils ont débarqué, comme ça, au milieu de mon agonie. Une histoire de fous !

La chambre est noire. Une infirmière a fermé les rideaux. Moi, j'ai éteint les lumières. Elle est sortie. Je suis resté seul. Je tiens l'anneau de Virginie entre mes doigts. Je sens que le moment où je vais quitter ce monde est enfin à portée de main. Je n'entends rien sinon mon cœur qui bat... Sinon la porte qui s'ouvre... Deux mains me saisissent les bras, deux autres les chevilles.

On m'a plaqué un bandeau sur la bouche pour que je ne crie pas ; un second sur les yeux pour que je ne voie rien. Qui sont-ils ? Que me veulent-ils ?

On m'a retiré ma jaquette d'hôpital, on me force à enfiler un pantalon. Les gestes sont nerveux, presque brutaux.

Dans ma tête, des milliers d'étoiles tournent. Si on ne me tenait pas, je tomberais dans les pommes, la faiblesse sans doute. On boutonne ma chemise. Je ne reconnais personne. Il semble qu'ils soient plusieurs, au moins quatre, peut-être plus. Deux autres mains, et deux encore m'agrippent les pieds, y placent bas et souliers.

— C'est le mauvais pied, épaisse !

Ce sont les seules paroles que j'entendrai. J'ai cru reconnaître cette voix. Mais non, c'est impossible... Je me trompe sans doute. Quand on ne voit rien, quand on n'entend rien, l'imagination galope.

J'ai du mal à respirer. On me met une casquette sur la tête, un manteau sur les épaules. Qui sont-ils ? Je ne peux pas crier. Aidez-moi quelqu'un ! On me couche sur une civière. Je me débats faiblement.

On m'attache sur la civière, puis on me couvre tout entier d'un drap. Un bruit de pas qui s'éloignent. Un silence à nouveau. Puis...

— C'est à nous, maintenant ! marmonne la même voix que tantôt.

Ma civière se met à bouger. On avance. On passe dans le corridor. Je le sais, car, malgré le bandeau qui me couvre les yeux et le drap qui me sert de linceul, je sens la lumière changer autour de moi.

La panique s'est emparée de mon cerveau. Que me veulent ces gens ? Ils ne vont quand même pas m'enlever en plein hôpital quand même ? Et s'ils réussissent, que me feront-ils ? Ils vont me tuer. Ça y est ! Ma fin est arrivée ! Ils vont me découper en morceaux, ou bien me jeter en bas du pont Jacques-Cartier. Ce n'est pas la mort que j'espérais. Je veux mourir dans mon lit, tranquille, en paix. Qu'est-ce qu'ils ont, ceux-là, à vouloir bousiller mes plans ? Et puis, je ne suis pas tout à fait prêt encore. Je ne suis pas tout à fait certain de...

Nous venons de nous arrêter. Des portes s'ouvrent. On bouge. Arrêt. Les portes se referment. Bruit de moteur. Nous sommes dans l'as-

censeur. Et, manifestement, nous sommes seuls.

Si la voix que j'ai entendue est bien celle que je crois, alors ils n'ont pas fini de m'entendre. De quel droit se mêlent-ils de ma vie ? De quel droit se mêlent-ils de ma mort ?

J'ai faim tout à coup. Je n'ai pas ressenti la faim depuis près de six mois. Ça fait un drôle d'effet.

L'ascenseur s'arrête. Les portes s'ouvrent. On pousse la civière.

Merde ! Ça recommence. Ils se sont mis à courir. Nous allons très vite maintenant. On s'arrête brusquement. La course reprend presque aussitôt. Nous sommes dehors. La lumière a changé. La civière s'arrête. Des corps s'agitent autour de moi. On retire le drap. On me détache. Deux paires de bras me soulèvent. Une main se pose sur ma tête pour m'obliger à me pencher en entrant dans un véhicule. Des gens s'assoient tout autour. Les portières claquent. Le moteur tourne. Je m'agite.

J'ai le cœur qui se débat dans ma poitrine. Et si c'était la police ? Si on m'arrêtait pour tentative de meurtre sur ma personne ? Ou peut-être qu'on veut m'amener dans un laboratoire où on va utiliser mon corps dans d'affreuses expériences scientifiques ? Je me vois déjà dans des pots de formol en pièces détachées.

Je me débats à nouveau. Une main se pose sur ma main et m'oblige à me calmer. Je n'entends rien sinon le bruit du moteur, je ne vois rien. Mais je sens. Je détecte une odeur familière ; un parfum, celui d'une femme. Mais de quel parfum s'agit-il ? Je l'ignore ! Comme une traînée de mémoire que je ne parviens pas à identifier, une traînée de mémoire que le nez capte, mais que le cerveau est incapable d'associer à rien de précis.

On a roulé longtemps. On vient de tourner à droite, puis à gauche, puis encore à droite. La camionnette ralentit finalement puis s'immobilise.

— Nous sommes arrivés ! C'est le moment ! (Je sens que celui qui vient de prononcer ces paroles s'est tourné vers moi. La voix est nettement plus claire quand il reprend. Cette fois, il n'y a plus de doute : c'est lui ! La colère s'est emparée de moi. Je rugis sous le sparadrap qui me couvre la bouche. Je lance quelques coups de pied et mes bras s'agitent en tous sens.) « Calme-toi, Charles ! » ordonne la voix. (Une personne de chaque côté de moi me saisit le bras et m'oblige à cesser mes coups. C'est bien inutile. Sans ressources, je suis vite sans force.) « On va t'enlever le bandeau que tu as sur la bouche et les yeux. Nous, on a fait ça pour te prouver qu'on t'aime et qu'on ne t'abandonnera jamais. »

Des mains se meuvent autour de mes yeux et de ma bouche. On tire. Je ressens une petite douleur au moment où on arrache le sparadrap. J'y ai laissé quelques cils et des poils de sourcils. Malgré la pénombre qui règne dans le minibus où nous sommes installés, je suis aveuglé par l'afflux trop soudain de lumière. Je reste immobile un court instant. Le silence, autour de moi, est total. Lentement, je détourne la tête. J'essaie de débusquer, dans cet amoncellement de têtes, celle que je cherche avec rage. Et soudain, je bondis.

— Maxime ! Mon salaud ! Je savais que c'était toi MERDE !

Je me suis lancé sur lui, les mains ouvertes, les doigts tendus prêts à le griffer. J'ai reconnu Eunice, Rayure, Stéphane, Sylvestre, et là, bien assis, à droite, souriant comme un prince édenté...

— Petit soldate ! commente Anselmo d'une voix très douce tout en pianotant sur une trousse de premiers soins. Cé sont tes amigos. Tou dois les écouter oune moment. Ils ont raison ! Et si tout né té calmes pas, j'ai ici dé quoi té calmer lé temps qué l'on retourne à l'hôpital.

J'allais lui répondre d'un ton cinglant quand une voix, venue de l'avant, m'a interrompu avant même que je ne dise un seul mot, une voix mêlée de parfum.

— Monsieur Charles ! Nous avons déjà vingt minutes de retard sur notre horaire. Si ça continue, tout ce qu'on a mis tant de temps à organiser va foutre le camp. Alors, vous allez rester sagement assis. Il est temps de voir la réalité en face. On vous aime et vous n'êtes pas parti pour mourir jeune.

J'ai écarquillé les yeux comme si je venais de voir un extraterrestre.

LA GRANDE ESCAPADE

— **M**ADAME SAINT-ARNAUD ?
C'est à peine si j'ai pu articuler son nom au complet, tellement ma surprise est totale. Elle occupe la place du conducteur. Elle a toujours la même autorité dans la voix, celle qui n'appelle aucune discussion. Et ce parfum, ce parfum que je reconnaissais sans pouvoir l'identifier, c'était bien le sien. C'est le pire parfum qui se puisse imaginer et elle le porte très mal. Mais ça la distingue de tous les autres êtres humains de cette planète, ça et bien d'autres détails.

Elle me sourit. Elle se retourne, remet le moteur en marche, quitte les lieux.

— Maintenant, mon gars, finit-elle par articuler après un moment de conduite dans une circulation dense, nous allons te faire vivre la plus belle journée de ta vie. Après tu pourras mourir si tu veux. Nous, on n'aura plus aucun reproche à se faire. Tu nous fais confiance et tu ne poses aucune question.

C'est ce que je fais. Je regarde droit devant moi sans rien dire. Eunice a mis sa main sur la mienne. Son geste me touche. La chaleur qu'il y a dans sa main me réchauffe. Le sourire et la seule présence de madame Saint-Arnaud me réconfortent, m'intimident aussi. Et puis, tous mes amis sont là, comme une immense planche de salut au milieu de mon océan en folie !

C'est vrai ! Il y a là bien des raisons de se réjouir. Mais, c'est trop ; trop d'amour, trop d'affection, trop de présence. La planche de salut est trop grande ; on ne voit plus la tempête, on ne voit plus l'océan. J'ai la désagréable impression de vivre une autre vie que la mienne ou plutôt que quelqu'un d'autre que moi est en train de vivre ma vie.

Nous roulons depuis un moment. En étirant le cou, j'ai le temps de lire le nom sur la pancarte qui coiffe un poteau de feu de circulation : rue docteur Penfield. Où c'est, la rue docteur Penfield ? Je ne connais pas de rue docteur Penfield. Je ne reconnais rien des décors ombragés qui défilent sous mes yeux.

— Merde ! s'écrie madame Saint-Arnaud. C'était ici qu'il fallait tourner.

On entend le crissement des pneus sur la chaussée et la camionnette se cabre sous l'effort que lui demande sa conductrice. Madame Saint-Arnaud, sans crier gare, nous impose un virage inattendu et très serré.

— Pas le temps d'attendre le prochain sens unique vers le sud. Je prends la ruelle.

Nous avons du mal à tenir notre équilibre à cause des multiples dos d'âne semés sur le pavé afin de ralentir les conducteurs téméraires. La camionnette se moque des obstacles et roule maintenant à pleine vitesse. Nous débouchons sur un large boulevard. Madame Saint-Arnaud, comme un cow-boy harnaché à sa monture, se dresse, appuie sauvagement sur les freins, dresse la bête, l'oblige à tourner en épingle en plein milieu de la circulation. Un tonnerre de coups de klaxons salue son audace.

Sans s'émouvoir, la dame donne un dernier coup de volant, reprend la bonne direction, roule quelques minutes qui paraissent des heures. Six paires de mains sont nouées aux banquettes.

— Où allons-nous ? ai-je demandé, le visage aussi vert qu'une pomme en juillet.

Pas de réponse. Agrippée à son volant comme une meringue sur une tarte au citron (décidément j'ai faim !), mon ancienne profes-

seure exerce un contrôle total sur la situation. Elle tourne, redresse, tourne à nouveau, longe une petite rue, ralentit, tourne encore, pénètre enfin dans ce qui semble être l'entrée d'un stationnement intérieur.

À vitesse réduite, nous défilons dans ces longs dédales sombres et puants qui nous mènent finalement à une porte dérobée au bout d'un corridor presque désert. La camionnette s'immobilise.

— Terminus ! Tout le monde descend ! claironne madame Saint-Arnaud avec un grand sourire de satisfaction ancré au milieu du visage comme un navire en transit.

Je ne sais pas où nous sommes. Les lieux me paraissent louches. Mis à part quelques voitures luxueuses de modèles récents, il n'y a rien. Pas âme qui vive !

L'activité a repris autour de moi. On descend une chaise roulante de la camionnette. On m'y installe. Je suis d'une docilité qui me déconcerte moi-même.

— Faites vite ! supplie madame Saint-Arnaud. Pas le goût de me faire surprendre ici.

Les portes de côté claquent. Maxime s'est installé derrière la chaise, les deux mains agrippées aux poignées. Eunice est à ses côtés, muette et nerveuse. Ça se voit à ses yeux qui ne cessent de balayer les lieux comme un radar cherchant une puce dans un nid de fourmis.

Madame Saint-Arnaud a remis le moteur en marche. La camionnette exécute une large boucle qui la ramène vers nous. À nouveau, la dame immobilise le véhicule à ma hauteur. Son visage illumine une beauté intérieure que je n'y avais jamais vue auparavant. Son sourire est d'une douceur infinie et sa voix caressante.

— Charles, laisse-toi guider ! Garde confiance en la vie et la vie aura confiance en toi. Méfie-toi d'elle, la vie se méfiera de toi. Quand tu sortiras, ce soir, lève le regard vers le ciel. Il y a une étoile qui brille pour toi. Nous avons tous une étoile. Cherche la tienne et tu la trouveras !

Il y a de l'eau dans ses yeux. Je l'ai vue couler quand elle a détourné son visage au moment de quitter les lieux. Mais peut-être est-ce l'eau de mes propres yeux, après tout. Parce que, oui, bon, c'est vrai, je suis ému. Pourquoi a-t-elle parlé d'étoiles, aussi ? Une fraction de seconde, j'ai cru entendre la voix de Virginie. Comment a-t-elle fait pour savoir ? Décidément, cette femme marquera ma vie pour toute la durée qu'elle a, pour la durée que je déciderai de lui donner.

Le fauteuil roulant sur lequel je suis assis a bougé. Trois coups sur la porte de métal ont été frappés. Nous sommes tous les six installés devant cette porte à attendre je ne sais quoi. Maxime regarde sa montre. Eunice a fermé sa main sur la poignée. C'est elle qui a frappé les

trois coups. Elle a enfoncé son menton dans le col de sa veste. Elle en mordille nerveusement la bordure. Finalement, trois petits coups venant de l'intérieur semblent répondre aux premiers. Je sens un grand soulagement parcourir la petite troupe.

— Parfait ! lance Anselmo. On y va !

La porte s'ouvre à ce moment. Un immense gaillard charpenté comme un athlète est debout devant nous. Il me regarde sans sourire. Il est d'humeur maussade.

— Vous êtes en retard. J'ai failli me faire pincer. Je ne suis pas un habitué des lieux. Je ne suis qu'un invité. Les officiels m'attendent dans la loge. Je ne pourrai pas vous guider. Faudra vous débrouiller. (Il regarde sa montre, lui aussi. Décidément. Le temps semble jouer un rôle primordial dans cette cavalcade). La cérémonie commence dans vingt minutes.

Il laisse échapper un soupir, un soupir contrôlé, long, presque doux. Toute son anxiété semble quitter son corps. Ses épaules s'affaissent. Son visage se détend. Un sourire naît sur ses lèvres charnues. Il regarde Eunice un court instant. Elle n'a pas desserré ses yeux de lui, comme nous tous d'ailleurs.

— Comment suis-je, ma pinotte ? Comment tu trouves ton parrain ? Je ne te ferai pas trop honte ?

— Tu es merveilleux, oncle Bruny ! Et je t'aime beaucoup !

Il y a un court silence qui suit cette déclaration d'amour. Je crois que chacun aurait voulu dire la même chose à cet homme. Moi le premier ! Allez savoir pourquoi ! Il y a des gens, comme ça, qu'on voudrait remercier simplement pour le fait qu'ils existent. L'oncle Bruny est de ceux-là.

— Bon ! Plus de temps à perdre ! Je vous laisse... Vous allez tout droit, couloir C à droite, puis l'ascenseur jusqu'au parterre... La rencontre sera brève, mais si vous savez y faire, vous pourriez bien me voler la vedette.

Et il est parti sans se retourner.

Mais j'y pense, ce n'est pas ce soir, justement, qu'on doit...

Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que tout ça veut dire ? Ça y est, je crois avoir compris ce qui se passe. Nous sommes jeudi. Et Bruny Surin doit faire la... Mais oui, c'est ça ! MERDE ! Ils ont vraiment décidé de me bousiller mon agonie !

— Quelle heure est-il ? dis-je, avec une certaine agitation.

Ma question semble sortir tout le monde de sa torpeur.

— Pas une minute à perdre ! La cérémonie commence dans quinze minutes...

Et là, c'est la course folle. Imaginez-vous dans le Monstre de la Ronde en train de des-

endre les montagnes russes en patins à roues alignées et vous aurez une petite idée de ce que j'endure.

On court. On s'arrête. Ça tourne, ça virevolte.

— Par ici ! dit l'un.

— Non, par là ! dit l'autre.

C'est comme ça qu'on a fait tous les corridors, repassant trois fois à la même place sans prendre le temps de s'interroger sur l'itinéraire à suivre. J'ai l'estomac qui me remonte à la bouche à chaque secousse.

— Où on est ? demande finalement Maxime en s'arrêtant net au milieu de sa course.

J'ai presque été éjecté de ma chaise tellement l'arrêt a été brutal.

Personne ne lui répond. Chacun semble à bout de souffle, et à bout de ressources.

— Faudrait une carte pour s'y retrouver ! se plaint Rayure en reniflant très fort.

— Il a dit le couloir C, fait remarquer Anselmo en pianotant nerveusement sur sa petite valise de premiers soins.

— Où il est ce satané couloir C ? claironne le grand Stéphane avec impatience.

À ce moment, on entend une sirène au-dessus de nos têtes. Tous les visages se tournent vers le plafond de béton. Tout le monde a cessé de respirer. Leur binette un peu déconfitée en

dit long sur la situation. Ça ne semble vraiment pas aller comme souhaité.

— Merde ! On n'y arrivera jamais. C'est trop tard ! Bien trop tard !

C'est Eunice qui vient de lâcher ce petit cri de désespoir. Les regards ont migré du plafond jusqu'à elle. Chacun semble partager son opinion. Le silence est lourd. À voir leur air, je commence à comprendre leur déception et tout le travail qu'ils ont dû mettre pour organiser ce simulacre d'enlèvement, ce voyage en camionnette et tout ça...

— Que fait-on ici ? dis-je, d'une voix retenue. Que fait-on au Forum de Montréal, un jeudi soir à sept heures trente ?

Maintenant, les yeux de tout le monde se posent sur moi. Chacun y va de son petit air penaud, si penaud que c'en est presque triste à voir.

— On voulait que tu rencontres Patrick Roy, murmure Maxime. On avait organisé tout ça avec l'hôpital pis tes parents.

— L'hôpital pis mes parents sont dans le coup ?

— On n'aurait jamais pu sortir de l'hôpital sans leur autorisation, explique Anselmo.

— On avait profité du fait que mon oncle Bruny faisait la mise au jeu officielle pour lui demander d'obtenir un rendez-vous avec Patrick Roy ce soir, continue Eunice, la voix au

bord des larmes. Tout avait été bien planifié. La rencontre devait avoir lieu avant la partie, vers sept heures vingt, dans la chambre des joueurs, mais...

Et là, elle a décoché un regard de glace à Rayure.

— Ne me regarde pas comme ça, clame ce dernier. Ce n'est pas de ma faute si j'étais en retard. C'est mon boss, au dépanneur, qui ne m'a pas laissé partir. J'avais une commande à livrer. Moi, je suis pas comme vous autres. Il faut que je travaille pour aider ma famille.

— Personne ne te fait de reproche, intervient Maxime d'une voix douce et ferme aussi. On avait mal évalué le temps que ça prendrait à l'hôpital. Pis, il y avait plus de trafic que prévu...

Ils se regardent maintenant. Manifestement, ils ne savent plus quoi faire.

— On voulait tellement que tu le voies, ton héros ! renchérit Stéphane. On voulait te prouver qu'on t'aime, que dans la vie tous les rêves sont possibles quand on y croit vraiment. Mais là...

Il laisse filer un long soupir sans avoir le courage de conclure.

Que voulez-vous répondre à ça ? Je les regarde l'un après l'autre. Je ne sais pas quoi leur dire. Tant mieux ou tant pis ou ce n'est pas grave. Ou simplement merci.

C'est bête, je le sais, mais je m'habitue mal à l'amour des autres. J'ai toujours eu du mal à exprimer mes sentiments. J'ai osé avec Virginie et voyez ce qui s'est passé. Alors, maintenant, je suis prudent.

On reste comme ça un long moment sans trop savoir quoi faire.

C'est alors qu'on entend, venant du fond d'un couloir à droite :

— Hé ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

MERDE ! C'est un gardien de sécurité. Il s'avance vers nous d'un pas pressé, et bien décidé, semble-t-il, à faire sentir le poids de son autorité. Pendant une fraction de seconde, je regrette que notre chère madame Saint-Arnaud ne soit pas là. Son autorité seule aurait suffi à tenir cet importun à distance.

Cette apparition, aussi désirée qu'une bordée de neige en avril, semble avoir paralysé tout le monde. Tout le monde ? Non !

Une jeune québécoise résiste encore et toujours à l'envahisseur...

— Nous sommes perdus, explique Eunice d'une voix à peu près calme.

— Perdus ? répète le gros homme en habit de faux flic avec un agaçant petit bidule de communication attaché à l'épaulette de son chemisier bleu police.

Il a les deux mains posées sur ses grosses hanches et une troisième attachée à son *talkie-*

walkie. Il a des yeux tout le tour de la tête, un « front de beu », un double menton et un pif que n'aurait pas renié le premier cochon à se présenter. Bref, cette bête aux allures vaguement humaines, effraie... Pas Eunice semble-t-il.

— Oui ! P-e-r-d-u-s, épelle-t-elle avec ironie. Perdus ! Comme perdus dans l'espace ! On cherche les toilettes.

— Les toilettes ? répète à nouveau le gros homme en tripotant malicieusement son bidule attaché à son épaule.

— Oui ! reprend Eunice de plus en plus sûre d'elle-même. J'ai pas envie que mon petit frère fasse dans ses culottes.

Eunice m'a montré du doigt en prononçant le mot frère.

— Votre frère ? bisse le gros homme qui se dandine d'un air incrédule. Il me semble pas mal pâle pour être ton frère.

Il ne pourrait mieux dire, le cher homme. D'autant plus que, depuis quelques secondes, il me semble que j'ai pâli un peu plus encore. Mes mains déjà ivoirines sont maintenant d'une teinte vaguement laiteuse.

— Deuxième lit ! tranche Eunice.

— Deuxième lit ? perroquette le faux flic, les yeux plissés en point d'interrogation.

— Oui, deuxième lit. Ma mère s'est remariée avec un Blanc. Je ne vais quand même pas

vous raconter ma vie. On cherche le couloir C. On cherche l'ascenseur. On cherche les toilettes.

— Ça fait beaucoup de choses, ça. Pis vous cherchez ça en gang ? Quand ton frère va pisser, ça lui prend une délégation ? Est-ce que je pourrais voir vos billets ?

— Des billets ? Quels billets ? Il faut des billets pour aller aux chiottes maintenant ?

— Non ! Mais il faut des billets pour entrer au Forum de Montréal, pis j'ai ma petite idée que vous n'en n'avez pas !

Brusquement ma chaise se remet à bouger. C'est Anselmo qui vient de prendre la situation en main. Et Anselmo n'est pas du genre à faire dans la dentelle.

— Buéno ! C'est assez ! On est vénou por voir lé grand Patrick. Alors, on va voir lé grand Patrick ! Ça esta oune promessa, lance-t-il en poussant sur ma chaise de toutes ses forces.

On a entendu un grognement derrière. C'est le gardien qui vocifère dans son micro en essayant de mettre sa graisse en mouvement.

— Désolé de vous avoir dérangé, cher monsieur, lui crie Eunice, sans prendre la peine de se retourner. Mais je crois qu'on a trouvé.

Ce qui s'est passé par la suite est digne de figurer au palmarès des grands exploits de ce monde.

L'ULTIME RENCONTRE

ON S'EST REMIS À COURIR. Cette fois, on a trouvé le couloir C. On a pris l'ascenseur. On a atteint le parterre. On s'est glissés dans la foule sans chercher à comprendre. C'est Anselmo qui pousse le fauteuil. Il a dit à Rayure :

— Tou tiennes la petit valise dé médicaments. Tresse important !

Et depuis, il pousse le fauteuil et les autres courent derrière. Étrangement, nous n'attirons l'attention de personne, même pas celle des placiers ou des gardiens de sécurité. Nous passons une grande entrée et là, c'est l'éblouissement. Nous sommes tous les cinq cloués sur place par le magistral spectacle qui s'offre à nous.

C'est la première fois que je mets les pieds au Forum. C'est exceptionnel la sensation que l'on ressent devant cette foule de vingt mille personnes agrippées à des bancs larges comme des timbres-poste, entassées comme des sardines, excitées, souriantes. Ici, la vie semble plus vibrante que partout ailleurs. Ici, on dirait que la vie de chacun est nouée à celle des autres, et que ces vies additionnées en forment une autre, comme une vie qui ne meurt pas, comme une vie éternelle.

L'annonceur vient d'appeler Patrick Roy. Ce dernier met un pied sur la glace. D'un seul coup, la foule se lève pour l'ovationner. Soudain, il n'y a plus un Patrick Roy, mais vingt mille, plus grands et plus vivants que le Patrick unique qui patine vers son filet juste là, devant moi. Il y a un Patrick pour chacune de ces vingt mille personnes, et pour moi et pour Maxime, et pour Eunice, Rayure, Sébastien et même pour Anselmo qui ne comprend rien à cette folie du hockey.

Mon héros est là, le bâton dans les airs, qui salue la foule en liesse. Il est si près et si loin à la fois. Je ressens, au creux de mon ventre, un goût de vie que je n'ai pas ressenti depuis des mois, comme une ivresse, un goût étouffant. J'ai faim, j'ai chaud, j'ai soif et je crie ; je crie comme je n'ai jamais crié.

Les joueurs des deux équipes sont alignés sur la ligne bleue. Les gardiens sont devant leur filet.

Nous nous sommes installés à quelques mètres de la patinoire. Sans nous en rendre compte, nous sommes en haut d'une courte descente par où entre et sort la Zamboni entre les périodes. Les deux larges portes qui, une fois fermées, forment un des coins de la patinoire, s'ouvrent. On a du mal à entendre la voix de l'annonceur. Les lumières viennent de se fermer. Il y a plein de projecteurs qui jettent leurs longs faisceaux lumineux en balayant la patinoire et les estrades dans des farandoles colorées incessantes. On entend une musique pétaradante accompagner les applaudissements assourdissants de la foule qui salue la dernière annonce faite au micro :

— Et maintenant, mesdames et messieurs, le Forum de Montréal et le club de hockey Canadien vous demandent d'accueillir le héros de cette soirée, un de nos plus illustres espoirs pour les Jeux olympiques de cet été, à Atlanta. Veuillez vous joindre à moi afin de saluer le grand sprinter : monsieur Bruny Surin.

À cet instant, j'ai vu les yeux d'Eunice s'illuminer en jetant des éclats qui rivalisent avec ceux des énormes réflecteurs qui continuent de balayer l'enceinte.

Hypnotisés par tout ce qui se déroule autour de nous, on n'a pas remarqué la limousine rouge vif qui attend derrière nous, le moteur en marche. Les hurlements de la foule nous empêchent d'entendre les cris des préposés, derrière, qui nous demandent de nous enlever de là. Sur la banquette arrière de cette rutilante décapotable, le héros de la soirée est là, attendant qu'on lui cède le passage.

C'est à cause de tout ça qu'on ne voit pas venir l'énorme garde de sécurité avec sa meute derrière lui. On ne les aperçoit qu'à la dernière minute, et il est déjà trop tard. Ils bousculent déjà Eunice et obligent Anselmo à lâcher les poignées de mon fauteuil. Et c'est à cause de tout ça que je descends cette allée en pente assez raide sans aucun contrôle sur mon véhicule.

Je roule pendant des heures jusqu'à la patinoire. Je ferme les yeux. En atteignant la glace, mon fauteuil s'est mis à valser. La foule s'est tue. Mon fauteuil tangué dangereusement. Il va se renverser. Deux mains m'empoignent par la taille au moment où ma chaise se renverse. Quand je rouvre les yeux, je suis dans les bras du Grand Patrick. C'est lui qui était le plus proche et qui est venu à mon secours.

Oui ! Je suis dans les bras du Grand Patrick Roy.

JE SUIS DANS LES BRAS DE MON HÉROS !

ENFIN, JE SUIS DANS LES BRAS DE PATRICK ROY, MON HÉROS, MON MODÈLE !

Quand je reprends enfin mes esprits, je remarque que l'éclairage s'est refait autour de nous. Mais pas un son, le silence est total dans le Forum.

Patrick me regarde sans trop savoir s'il doit sourire ou se fâcher.

— Qui es-tu ? me demande-t-il au travers de son masque.

Comme je suis fier qu'il me parle enfin ! Alors, je le regarde et, des larmes plein les yeux, je lui lance d'une voix forte.

— Je suis Charles Sabourin. Je suis gardien de but. J'ai le cancer, mais je suis guéri !

C'est à ce moment-là qu'il me sourit. Le Grand Patrick dépose sa mitaine sur ma tête. Le stade croule sous un tonnerre d'applaudissements. Patrick et moi, on se serre la main pendant que des dizaines de journalistes immortalisent cette rencontre dans un écla-boussement de flashes.

« *C'est ainsi qu'un jeune garçon de douze ans a quitté, pour la première fois, la glace du Forum dans les bras de son héros* », mentionne un des nombreux articles consacrés à l'affaire, le lendemain matin. Le *Journal de Montréal* en a même fait sa page couverture.

Cette histoire s'est déroulée le 27 avril 1996. Consultez les journaux de l'époque, si vous ne me croyez pas. Je ne vous en voudrai pas. Même moi, j'ai du mal à imaginer qu'une telle aventure ait pu se produire.

Je me souviendrai de ce jour toute ma vie. En quelques secondes, je suis devenu une vedette. Les clichés qu'on a tirés de cette scène ont fait le tour de l'Amérique.

Sans le vouloir, monsieur Surin avait eu raison, je lui ai, bien involontairement, volé la vedette.

Épilogue

NOUS SOMMES LE 17 MAI.
Demain, je quitte l'hôpital pour la dernière fois. J'ai subi mes ultimes traitement hier matin. On a établi, avec la clinique, une fréquence de rencontres dites de stabilisation et j'ai des médicaments puissants à prendre. Mais de savoir que je pourrai continuer la cure sans avoir à être hospitalisé est la preuve que le combat que j'ai mené n'a pas été vain et que l'ennemi est sur le point de rendre les armes.

J'ai demandé à mes parents de ne pas se présenter ce soir à l'heure des visites. Je veux être seul. J'ai vécu ici les plus terribles moments de mon existence et c'est seul que je veux passer ces dernières heures.

Ce soir, quand la nuit est tombée, je suis monté sur le toit de l'hôpital. Je me suis assis sur la chaise où s'était assise Virginie la dernière fois que je l'ai vue. J'ai l'impression qu'elle est là. Je l'entends encore qui m'appelle Belles Fesses et qui me parle de la vie.

Le visage de chacun de mes amis me revient. J'ai hâte de les revoir, car je les reverrai, eux. Je sais qu'ils organisent une fête à la maison pour mon retour. Madame Saint-Arnaud y sera. Elle a retrouvé sa classe après avoir été blanchie de toutes les accusations qui pesaient contre elle. C'est très bien.

Je dois maintenant réapprendre à vivre. Quand on passe si près de la mort, quand on a dû se soumettre, comme j'ai dû le faire, à un combat aussi difficile, on en revient toujours un peu ébranlé. Mais je sais maintenant que, tout près de moi, se trouvent des êtres exceptionnels sur qui je pourrai toujours compter. Ma mère et mon père sont les premiers sur cette liste. Pas loin derrière, il y a mes amis.

Bien sûr, je les retrouverai avec leur morceau d'existence. Bien des choses se sont produites durant mon absence. Les parents de Maxime se sont remis ensemble à la plus grande joie de leur fils. Ceux d'Eunice se sont séparés. Son père est retourné en Haïti comme il le souhaitait ; sa mère est restée au Québec avec les enfants. Eunice a été très ébranlée par

la décision de ses parents, mais elle s'en sortira. C'est une bagarreuse.

Je lève alors les yeux vers le ciel.

« Y a que toi, Virginie, que je ne reverrai pas. Mais tu es là, je le sais. Je veux te dire que je t'aime et que je ne t'oublierai jamais. Je vivrai cette vie doublement pour remplacer toute la vie, que toi, tu n'auras pas eu la chance de vivre. Adieu mon amour ! »

Le ciel s'est éclairci juste à ce moment. Et là, au-dessus de ma tête, j'ai vu une étoile apparaître du côté de l'étoile du nord. J'ai compris que c'était le dernier clin d'œil que me faisait mon amie.

Je suis redescendu dans ma chambre. J'ai refait ma petite valise une dernière fois. Je l'ai faite afin d'entreprendre le plus beau voyage qui se puisse entreprendre : CELUI DE LA VIE !

Dans la collection Graffiti

1. *Du sang sur le silence*, roman de Louise Lepire
2. *Un cadavre de classe*, roman de Robert Soulières, Prix M. Christie 1998
3. *L'ogre de Barbarie*, contes loufoques et irrévérencieux de Daniel Mativat
4. *Ma vie zigzague*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix M. Christie 2000
5. *C'était un 8 août*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au prix Hackmatakat 2002
6. *Un cadavre de luxe*, roman de Robert Soulières
7. *Anne et Godefroy*, roman de Jean-Michel Lienhardt, finaliste au Prix M. Christie 2001
8. *On zoo avec le feu*, roman de Michel Lavoie
9. *LLDDZ*, roman de Jacques Lazure, Prix M. Christie 2002
10. *Coeur de glace*, roman de Pierre Boileau, Prix Littéraire Le Droit 2002
11. *Un cadavre stupéfiant*, roman de Robert Soulières, Grand Prix du livre de la Montérégie 2003
12. *Gigi*, récits de Mélissa Anctil, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2003
13. *Le duc de Normandie*, épopée bouffonne de Daniel Mativat, Finaliste au Prix M. Christie 2003
14. *Le don de la septième*, roman de Henriette Major
15. *Du dino pour dîner*, roman de Nando Michaud
16. *Retrouver Jade*, roman de Jean-François Somain
17. *Les chasseurs d'éternité*, roman de Jacques Lazure, finaliste au Grand Prix du Fantastique et de la Science-fiction 2004, finaliste au Prix M. Christie 2004
18. *Le secret de l'hippocampe*, roman de Gaétan Chagnon, Prix Isidore 2006
19. *L'affaire Borduas*, roman de Carole Tremblay
20. *La guerre des lumières*, roman de Louis Émond
21. *Que faire si des extraterrestres atterrissent sur votre tête*, guide pratique romancé de Mario Brassard

22. *Y a-t-il un héros dans la salle ?*, roman de Pierre-Luc Lafrance
23. *Un livre sans histoire*, roman de Jocelyn Boisvert, sélection The White Ravens 2005
24. *L'épingle de la reine*, roman de Robert Soulières
25. *Les Tempêtes*, roman de Alain M. Bergeron, finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2005
26. *Peau d'Anne*, roman de Josée Pelletier
27. *Orages en fin de journée*, roman de Jean-François Somain
28. *Rhapsodie bohémienne*, roman de Mylène Gilbert-Dumas
29. *Ding, dong !, 77 clins d'oeil à Raymond Queneau*, Robert Soulières, Sélection The White Ravens 2006
30. *L'initiation*, roman d'Alain M. Bergeron
31. *Les neuf Dragons*, roman de Pierre Desrochers, finaliste au Prix des bibliothèques de la Ville de Montréal 2006
32. *L'esprit du vent*, roman de Danielle Simard, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du jury 2006
33. *Taxi en cavale*, roman de Louis Émond
34. *Un roman-savon*, roman de Geneviève Lemieux
35. *Les loups de Masham*, roman de Jean-François Somain
36. *Ne lisez pas ce livre*, roman de Jocelyn Boisvert
37. *En territoire adverse*, roman de Gaël Corboz
38. *Quand la vie ne suffit pas*, recueil de nouvelles de Louis Émond, Grand Prix du livre de la Montérégie – Prix du public et Prix du jury 2007
39. *Y a-t-il un héros dans la salle n° 2 ?* roman de Pierre-Luc Lafrance
40. *Des diamants dans la neige*, roman de Gérald Gagnon
41. *La Mandragore*, roman de Jacques Lazure, Grand Prix du livre de la Montérégie 2008 – Prix du jury
42. *La fontaine de vérité*, roman d'Henriette Major
43. *Une nuit pour tout changer*, roman de Josée Pelletier
44. *Le tueur des pompes funèbres*. roman de Jean-François Somain
45. *Au cœur de l'ennemi*, roman de Danielle Simard



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Montmagny (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en novembre 2013

ma vie zigzague

GRAFFITI +



*« Le doc remue
les fesses sur
sa chaise puis
il me balance,
à son tour,
la pire nouvelle
qui soit.
– Mais Charles,
il n'a jamais
été question
que Patrick Roy
vienne à
l'hôpital avant
Noël. »*

« **L**e médecin semble impressionné par mes bleus. La belle affaire ! S'il était gardien de but chez les Pee-Wee, il comprendrait. On n'est plus chez les Atomes, là ; c'est du sérieux.

(...) Il ne parle que de combat, d'armement médical, de protocoles, de chimio, de radiothérapie, de VAP, de POMP, de MOPP.

– Docteur ! Pas besoin de continuer ! C'est vous qui n'avez rien compris. C'est une farce. Je n'ai rien. C'est une idée que nous avons eue Maxime, Eunice et moi. Faire semblant que je suis malade afin d'entrer à l'hôpital. Comme ça, je pourrai voir Patrick Roy quand il va venir visiter l'hôpital Sainte-Justine, cette semaine. »

L'ILLUSTRATION DE LA PAGE COUVERTURE
EST DE FRANCE BRASSARD.



**SOULIÈRES
ÉDITEUR**

MA VIE ZIGZAGUE



9 782896 071074